

Toujours dans les grands bois, à quelques dizaines de mètres au sud des « petites galeries » s'espacent, avons-nous dit, trois ou quatre terrasses carrées, sortes de belvédères ruinés, en pierre de limonite. Près de l'un de ces pavillons, des indigènes, à la recherche sans doute des vieux trésors enfouis ou perdus, avaient creusé, avant 1880, une fosse cubique de quatre mètres de profondeur qui mit au jour une stèle plate de basalte noirâtre portant sur une de ses faces une inscription khmère datée de 924 s'aka. Cette stèle est actuellement au Musée Guimet. Son inscription sera examinée plus loin.

Kuk Thom « les grandes galeries », à quatre ou cinq cents mètres au sud des remparts de la ville, constituent un temple brahmanique orienté à l'est, construit partie en limonite et partie en briques. L'enceinte extérieure est un mur de limonite mesurant trente-cinq mètres sur ses petits côtés, soixante sur ses grands et même quatre-vingts en y comprenant un préau contigu et clos de mur qui s'étendait sur vingt mètres de profondeur derrière le temple dont il avait la largeur et dont il était évidemment une dépendance. Une seule porte au milieu de la face orientale donnait accès à l'intérieur du temple. Cette porte monumentale qui est entièrement ruinée s'ouvrait sur une galerie d'axe large de trois mètres, longue de quarante, qui conduisait droit au sanctuaire et qui devait être couverte en matériaux de peu de durée, car elle n'a conservé aucune trace de toiture tandis que ses piliers de briques sont encore debout pour la plupart. Elle laissait à droite et à gauche dans les préaux latéraux de nombreux édicules, aujourd'hui en ruine, qui étaient construits les uns en briques, les autres en limonite. Sur les parois des portes de deux de ces édicules, au sud du sanctuaire, ont été burinées des inscriptions dont il n'y a pas grand'chose à extraire, ainsi que nous le verrons bientôt.

Quant au sanctuaire, il était précédé, à l'extrémité de la galerie d'accès, d'une cour rectangulaire de cinq à six mètres entourée sur trois côtés de murs en limonite élevés de plusieurs mètres. La face du fond n'était autre que la tour elle-même, tour en briques, large aussi de cinq à six mètres. Sa porte en grès est sobre de sculptures, mais le linteau représente un dieu monté sur un éléphant dont les larges oreilles vues de face ont été heureusement mises à profit pour la décoration du morceau ; des nymphes adorent ce dieu ; des acanthes et des fleurs de lotus tombent verticalement. A l'intérieur

de cette tour et aussi dans la cour qui la précède on aperçoit plusieurs pièces de sculptures : un large piédestal ou autel cubique ; des statues de lions, de divinités debout sur des bœufs, ou même réunies par deux, dos à dos ; deux Bouddhas couchés, quatre stèles carrées, une autre plate ; mais toutes ces stèles restées nues attendirent vainement les coups de ciseaux des lapicides. Nombre de statues ont déjà été enlevées de ce lieu par ordre des rois modernes du Cambodge désireux de décorer leurs capitales. Nous même, nous y avons pris en 1880 un Brahma et une statuette de femme qui doivent être au Musée de Saïgon.

Les inscriptions. — En examinant ces ruines de Bos Preah Nân nous avons mentionné la découverte de trois inscriptions. L'une, gravée sur la paroi de droite de la porte en grès d'un édicule en briques construit au sud du sanctuaire vers lequel il fait face, compte une demi-douzaine de lignes à peu près entièrement effacées aujourd'hui. La langue pourrait bien être du sanscrit ; mais il en reste si peu de chose qu'on ne peut l'affirmer positivement.

A l'est du précédent, un autre édicule, en limonite celui-ci, avait sur la paroi de gauche de sa porte en grès, une inscription khmère de onze lignes, davantage peut-être, la fin paraissant manquer, d'une écriture grande, cursive, irrégulière, très mal tracée. Elle débute par une date en chiffres très douteuse qui peut être lue 924 ou 925 s'aka, mais il est prudent de ne rien affirmer. Un *āmātya* « conseiller » affecte au dieu *Srī Jalaṅges'vara* « seigneur du corps de l'eau, ou seigneur au corps aquatique » des terres que grèvent, pour les besoins du culte ou du feu sacré, des redevances mensuelles ou quotidiennes en riz blanc, en *yava* « orge ? » *lāja* « grains grillés », *s'ana* « chanvre ou ramie », etc., peut-être même en *ghṛita* « beurre fondu du sacrifice », mais la lecture de ce dernier mot très mal écrit n'est rien moins que certaine. Des serfs ou esclaves sacrés qualifiés « si » et « tai » ont la charge de ces redevances.

La stèle plate actuellement déposée au Musée Guimet fut mise au jour, avons-nous dit, dans une fosse creusée entre les deux monuments de Bos Preah Nân. Elle porte sur une de ses faces une inscription khmère de vingt-neuf lignes dont l'écriture est cursive et qui est restée en parfait état de conservation : les défauts de la pierre étant antérieurs à la gravure qui a eu soin de les éviter. En résumé elle dit que :

En 924 s'aka (= 1002 AD.) un seigneur du nom de Srī Prathivindrapandita (*sic*), du pays de Ramani, consacre le Srī Bhadres'varasrama que Sa Majesté Sūryavarman fait édifier pour les dieux de Liṅgapura et de Liṅgasodhana. Il leur affecte des redevances en sésame, haricots, choux etc., et cinq esclaves. Des terres ont été rachetées pour le dieu de Liṅgasodhana. Des objets du culte sont affectés au dieu de Liṅgapura. Des mesures d'aliment sacré, *vrah caru*, seront offertes au dieu Srī Jalānges'vara dans les périodes antérieures, médianes, au divin sacrifice et dans la période postérieure¹. Les Acāryas résidant au monastère recevront leurs parts des offrandes. Le feu sacré recevra aussi les siennes. Les terres données ou rachetées pour la fondation sont ensuite indiquées ; entre autres les terres de Vijayes'vara que Sa Majesté Sūryavarman donne à l'occasion de cette restauration des divinités. Ces terres de Vijayes'vara avaient été laissées en héritage, à fin d'œuvre pie, par le Seigneur Vijayendravarman, le défunt guru du roi, et elles avaient été attribuées précédemment au seigneur Srī Samarādhipativarman, le gouverneur héréditaire de Bhavapura. L'inscription se termine par la mention des serviteurs ou serfs sacrés : un gho, dix tai, une autre femme et son fils, au total treize individus rachetés ou bien donnés par divers loñ et teñ (deux appellations qui paraissent encore à cette époque s'appliquer à de petits fonctionnaires et à leurs femmes).

On peut signaler qu'une de ces esclaves est donnée à titre d'honoraires, daksinā, pour l'érection du seigneur Parames'vara, c'est-à-dire, selon toute probabilité, d'une statue divinisée du roi Jayavarman II qui régnait cent cinquante années avant la date de l'inscription et des fondations qu'elle constate.

En définitive, la ville sans nom dont les vestiges se voient près du rapide de Tœuk Chha peut remonter à la période primitive du Cambodge, aux environs du vi^e siècle s'aka. Les « Petites galeries » furent peut-être, dès cette époque, le temple d'un dieu brahmanique adoré sous le vocable local de Srī Jalānges'vara ; et les « Grandes galeries » consacrées encore au culte de ce dieu, mais surtout à celui du S'ivaliṅga, auraient été fondées vers le début du règne de Suryavarman I^{er}, c'est-à-dire au commencement de notre xi^e siècle.

1. C'est-à-dire aux moments de la journée que prescrivent les rites.



CHAPITRE XVI

KAMPONG SIEM ET STING TRANG

Kampong Siem. — Phnom Thét. — Petits monuments. — Dâmbâng Dêk. — Le temple de Ya Hom. — Les stèles de Krâlong, de Vat Tremok, de Prêk Krebau. — Phnom Bachéi, le temple, les inscriptions modernes. — Han Chéi, les ruines, les inscriptions. — Sting Trang. — Sauphéas. — Spœû.

Kampong Siem. — La province de Kampong Siem, « rive des Siamois » tire ce nom d'un de ses principaux villages situé sur la rivière qui débouche à Péam Chikâng. Elle occupe au nord-est de Chœung Préi et sur le fleuve, de Péam Chikâng à Phnom Hanchéi, de vastes plateaux boisés au sol, rocailleux quelquefois, mais plus souvent de fertiles terres rouges. Leur altitude varie d'une dizaine à une soixantaine de mètres. Ces plateaux couverts de forêts qu'interrompent de grandes clairières cultivées en rizières, appuient sur le fleuve leurs promontoires aux falaises souvent à pic : hautes murailles de terres rouges que parsèment de larges taches blanches de kaolin, excellente terre à porcelaine : ailleurs ils s'écartent en décrivant de profondes courbes qui laissent entre eux et le Mékhong des plaines basses et alluvionnaires creusées en nombreux lacs et étangs que des canaux naturels relie au fleuve. Quelques-uns de ces lagons se vident complètement aux décrues et peuvent être au mois de janvier semés en riz de saison sèche que l'on récolte en avril-mai. D'autres restent, plus ou moins profonds, toute l'année. Une légende qui s'attache à l'un de ceux-ci, le Romlich Mèau hœr

« étang des poules envolées », prétend que toute une population y fut engloutie corps et biens : la terre s'étant subitement affaissée une nuit à la suite d'un inceste royal ; les poules seules s'envolèrent.

Dans sa partie méridionale dont les rives sont moins élevées, entre Péam Chikang et Bachéi, la province de Kampong Siem comprend aussi de fertiles îles qui ont généralement tendance à se réunir à la terre ferme. Sur les anciens bras du fleuve à demi comblés que n'envahissent plus que les hautes eaux, les petits jardins entourant les cases se continuent au loin sans interruption et souvent sur plusieurs lignes parallèles. La province qui est productive, dans l'intérieur du pays, en bois et en riz devient, sur toutes ces rives, riche en coton, mûrier et indigo. La population compte 5 978 inscrits qui obéissent à l'Oknā Mantribhakti, fonctionnaire à huit ou neuf mille honneurs, de la Maison royale, qui relève du Premier Ministre.

Phnom Thét. — Le point culminant des plateaux de formation volcanique de Kampong Siem paraît être, entre les ruines de Tœuk Chha que nous avons vues dans la province de Chœung Préi et celles de Hanchéi que nous verrons sur le bord du fleuve, à deux monticules appelés collectivement Phnom Thét et distingués de près en Phnom Sréi « le mont des femmes » et Phnom Pros « le mont des hommes ». Leur composition est celle de la plupart de ces plateaux : une terre rouge mêlée de blocs de scories ou pierres spongieuses mais très dures. Phnom Srei, le plus élevé, est un dôme qui s'élève de quatre-vingts mètres sur le plateau dont l'altitude atteint déjà ici une soixantaine de mètres : son sommet porte les débris d'un caitya ou pyramide pleine de trois mètres cinquante de hauteur et d'un petit temple moderne en bois qui a dû remplacer un autre plus antique dont l'autel de pierre subsiste encore. A trois cents mètres vers l'ouest le « Mont des garçons » n'a qu'un relief d'une quarantaine de mètres, mais il couvre un espace plus considérable que le précédent et il est presque entièrement creusé en cratère aux pentes assez raides : le fond très plat de ce cratère se trouvant presque de niveau avec le sol environnant. En un point où l'arête culminante et circulaire s'élargit un peu, on avait élevé une petite tour en limonite, encore haute de quatre mètres, orientée à l'est et précédée d'un avant-corps formant vestibule.

Petits monuments. — A trois ou quatre cents mètres vers le nord, un

troisième monticule Phnom Bali, n'offre rien de remarquable. Puis en allant de Phnom Thêt dans la direction du sud-est on traverse la plaine de Kālā, cultivée en rizières, parsemée de buttes pierreuses, et on rencontre successivement : Preah buon mukh « les Bouddhas aux quatre faces », où plusieurs statues ainsi faites sont abritées dans un temple moderne abandonné en ce moment ; Preah Huéch « le dieu sifflant », nom singulier donné à un simple linga octogonal en pierre ; Phnom Srau « mont du riz » où était une tour en briques dont il ne reste plus que le linteau de la porte en grès représentant le dieu sur l'éléphant.

Dâmbâng Dêk. — Enfin, au nord de Koh Sutin, dans Koh Roka, nom donné à l'une de ces îles qui ont, dans cette région, tendance à s'aggréger à la terre ferme, au Phùm Dâmbâng Dêk « village de la Massue de fer » ainsi appelé du nom d'un lagon ou ancien tronçon de fleuve creusé en ligne droite, quelques ruines informes, des pierres taillées en plaques tombales, semblent indiquer qu'il y eut là un cimetière musulman. Sur l'une de ces pierres tumulaires avait été gravée une inscription de huit lignes, en langue et en caractères tchames, plaintive élégie sur la mort prématurée d'une jeune femme, mais document sortant du cadre de cet ouvrage. Il fut estampé en 1880, publié et traduit à l'époque dans les « Excursions et Reconnaissances », de Saïgon.

Ya Hom. — Prasat Ya Hom ou Ma Hom ou Ya Hom Vat Kuk sont les noms donnés à des ruines qui se trouvent près de la limite occidentale de Kampong Siem, à une demi-lieue du village de Krauch qui appartient lui à Chœung Préi, à trois ou quatre lieues au sud un peu est de Tœuk Chha et à cinq ou six lieues au sud-ouest des Phnom Thêt. Le temple, précédé à plusieurs centaines de mètres à l'est d'un grand bassin appelé actuellement Tonlé om « lac à payer », avait une première enceinte rectangulaire de fossés qui sont transformés aujourd'hui en rizières et qu'une chaussée d'accès interrompait au milieu de la face est. A l'intérieur de ces fossés, un mur en limonite, qui est presque entièrement ruiné, mesurait plus de trois cents mètres sur ses grands côtés, plus de deux cents sur les petits. Au delà d'un préau intérieur un second fossé entourait le terrassement central que soutenait un mur de revêtement en limonite. Sur cette terrasse se dressait le sanctuaire et, en arrière, deux autres tours plus petites ou édicules, en briques, complètement ruinées ; enfin un mur de briques, épais d'un mètre, haut

encore de quatre à cinq, courait sur toute la face occidentale du terrassement central.

Le sanctuaire, moins ruiné que le reste, était une tour massive et lourde d'aspect, construite en forts blocs de grès d'un grain très dur, large de six à huit mètres, encore haute d'autant, malgré l'effondrement du sommet dont les décombres obstruent complètement l'intérieur. De cette chambre cubique se détachaient aux quatre faces des avant-corps ou vestibules. Il y avait donc deux portes sur chaque face. Les linteaux des portes intérieures étaient couverts de remarquables sculptures représentant les sujets suivants : à l'est, Vishnou est debout sur la monstrueuse tête de Rahou que les Cambodgiens appellent Rā ; au sud, le Bouddha est assis sur une fleur de lotus que supporte cette même tête de Rā ; à l'ouest, une dame, Laksmī sans doute, couverte d'un long, épais et riche manteau, se tient debout sur la tête du monstre, flanquée d'un singe et d'un lion : des tiges de lotus dont les fleurs épanouies servent de siège à des divinités assises à l'orientale poussent entre la déesse et ces animaux. Les sculptures de la face nord sont complètement ruinées.

On peut donc remarquer dans ce monument qui remonte certainement au delà du XI^e siècle, ce fait non unique, mais assez rare d'un motif de décoration emprunté au bouddhisme. Le sanctuaire ne devait pourtant pas être consacré au Bouddha ; l'image du Maître placée sur la porte méridionale n'occupant pas la place d'honneur réservée ici à Vishnou.

Un peu en avant et à droite de ce sanctuaire, un petit toit de chaume abrite plusieurs débris de sculptures, entre autres une statue de femme ou de déesse, en grès, haute d'un mètre vingt, à la taille nue selon l'usage, qui a pour coiffure le simple chignon de ses cheveux ramenés avec régularité au sommet de la tête. Les indigènes prétendent que c'est la représentation de la Yāy « grand'mère » Hom qui donna au temple son nom actuel. Ses formes sont très juvéniles en tous cas.

Une stèle plate de grès a été trouvée près du sanctuaire de Prasat Ya Hom, couverte sur ses deux faces d'une inscription sanscrite de vingt-six lignes au total écrite sur deux colonnes, en lettres fines et grêles. Elle est trop ruinée pour qu'on puisse en tirer quelque chose.

Krâlong. — Au sud de la province, sur la rivière de Péam Chkâng, dans la pagode du village de Krâlong = Graloñ, ont été trouvées quelques



stèles dont les inscriptions sont en trop mauvais état pour qu'on puisse en extraire quelque chose de précis. A l'une de ces stèles qui comptait une trentaine de lignes sur chacune de ses deux faces, la pierre trop tendre est usée à un point tel qu'on ne peut même reconnaître la langue. Il n'y a de même rien à tirer d'une autre inscription de onze lignes, khmère celle-ci. Une troisième stèle qui est aussi en très mauvais état portait sur ses deux faces une inscription de vingt-huit et de vingt-sept lignes qui ressemble déjà aux documents modernes malgré sa date, d'une lecture incertaine il est vrai, écrite en chiffres : 1192 ou 1197 s'aka = 1270 ou 1275 A. D. A en juger par les quelques fragments déchiffrables, l'écriture, la langue et le sujet (qui se rapporte au Bouddhisme moderne) rappellent déjà les inscriptions des XVI^e et XVII^e siècles. Faudrait-il en conclure que la grande révolution religieuse s'accomplissait ou était déjà achevée à la date, si douteuse soit-elle, que semble donner ce document ?

Vat Tremok. — A Vat Tremok, un peu à l'ouest de Krelong, une stèle portait sur une de ses faces une inscription en langue vulgaire d'une trentaine de lignes. La pierre trop tendre s'étant usée sous l'action du temps, il n'y reste plus que quelques lettres permettant il est vrai de dire que l'écriture est du VI^e siècle s'aka et qu'il s'agissait, entre autres fondations, d'une donation d'esclaves sacrés dont la liste était contenue dans ce document.

Prék Krebau. — A Kampong Prék Krebau, autre hameau situé à proximité de Krelong, une stèle a été trouvée qui porte sur la même face deux fragments d'une inscription restée inachevée. Le lapicide grava en haut cette première ligne : *Om Namas'ivāya (sic) 903 s'aka pañcami*, soit : « Adoration à Siva, 981 A. D. le cinquième (jour) », et laissant de côté la suite immédiate, c'est-à-dire laissant en blanc la place d'une vingtaine de lignes, il passa aux six lignes de la fin qui contiennent en substance ceci : « Si quelqu'un n'obéit pas aux prescriptions de ces illustres paroles que le Haut Seigneur Guru a soumises à Sa Majesté, que les chefs des religieux portent plainte au tribunal du Seigneur, Rājakula Mahāmantrī qui accueillera ces réclamations et jugera selon la gravité de la faute ! »

Bachéi. — Phnom Bachéi ou Vat Bachéi ou Bachéi Baar, pour Pājai Pāār, ou Preah Chéi Preah Ar = Brah Jai Brah Ar, est aussi appelé Vat

Nokor « pagode de la capitale », ce qui semblerait indiquer que des souverains cambodgiens résidèrent dans le voisinage de ces ruines où on ne signale pourtant aucune trace de forteresse. Ce monument très connu, déjà étudié par de Lagrée et par Moura, est situé à trois kilomètres de la rive droite du fleuve, à une cinquantaine de milles au-dessus de Phnom Pénh, sur une ondulation de terrain rocailleuse qui est couverte de grands arbres et assez élevée pour le mettre fort au-dessus des atteintes de l'inondation.

Sur la droite du chemin qui y conduit et à deux kilomètres environ du fleuve un énorme priape a été signalé par M. Moura. Au delà le monument est annoncé par un bassin rectangulaire situé dans son axe et mesurant huit cents mètres sur quatre cents. Le temple, à quelques centaines de mètres plus loin, orienté selon les quatre points cardinaux, mais ayant sa façade principale tournée à l'est, comprend quatre enceintes rectangulaires, un sanctuaire et diverses constructions accessoires répandues entre les enceintes : le tout est en limonite sauf le sanctuaire et les portes monumentales qui furent construits en grès.

La première enceinte, dont les portes monumentales s'ouvraient entre deux tours carrées construites à l'extérieur, est un simple mur d'un développement assez considérable : il dépasse quatre cent cinquante mètres sur les grandes faces, celles du nord et du sud, et il en a plus de trois cent cinquante sur les deux autres, donc plus de seize cents mètres de développement sur son pourtour. Epais de soixante centimètres, haut de trois mètres, construit en blocs de limonite superposés sans ciment et qui mesuraient soixante, trente et vingt centimètres, il reposait sur deux forts soubassements, se renflait au sommet par une corniche peu accentuée et était couronné d'un cordon dentelé servant de chaperon. Le soubassement était interrompu, dit de Lagrée, près de la porte du sud où les pierres sont placées de façon à laisser passer trois caniveaux destinés à l'écoulement des eaux, et la même précaution était prise sans doute en d'autres points.

En suivant la chaussée d'axe qui part de la porte orientale de cette première enceinte et qui pénètre dans le vaste parc du temple, on laisse à droite et à gauche des vestiges de constructions peu importantes, édicules et terrasses décoratives, ainsi que des débris de statues de dieux, de lions, de garoudas et on arrive à la porte de la face orientale de la seconde enceinte qui consiste aussi en un simple mur de limonite mais plus élevé que le précédent. Ce mur, qui mesure cent cinquante-quatre mètres est-ouest sur cent

quinze nord-sud, n'était percé que de simples poternes aux axes de ses grandes faces. Mais à l'est et à l'ouest, les portes monumentales en grès, richement sculptées, étaient décorées à l'extérieur de colonnades de huit piliers formant portique, tandis qu'à l'intérieur deux hauts piliers avancés soutenaient un entablement en partie disparu.

Passant la porte orientale de cette enceinte on pénètre dans un second parc, où on aperçoit à droite et à gauche des bassins à revêtement de pierre où s'abreuvent encore aujourd'hui les bonzes de la pagode et la population du voisinage : plus loin sont quatre édicules tournés à l'est et découverts : leurs toitures ayant sans doute été faites en matériaux de peu de durée ; deux sont au nord et deux au sud de la troisième enceinte. Ces petites constructions contiennent des débris de statues, soit couchées, soit adossées par quatre, les unes monolithes, d'autres formées de blocs réunis. La plupart de ces statues représentent le Bouddha.

La troisième enceinte, presque entièrement détruite (ses matériaux ayant été enlevés pour d'autres constructions, de même que la plupart des pierres des murs extérieurs) formait la galerie extérieure du temple : c'était un couloir voûté, à fenêtres et à compartiments, dont les murs étaient en limonite. Sept mètres au plus la séparaient de la quatrième enceinte, seconde galerie en limonite qui prenait jour à l'intérieur vers le sanctuaire par des fenêtres peu élevées au dessus du sol. Cette dernière enceinte avait aux axes des faces quatre portes monumentales en grès, surmontées de tours. Ces portes, toutes semblables, se détachent si nettement de la galerie qu'elles constituent, pour ainsi dire, quatre édifices séparés. Elles ont la forme de la croix grecque avec des moulures en dehors qui adoucissent les angles de croisée, dit F. Garnier. Les tours suivent d'abord la même forme, puis s'élèvent par étages en retrait et présentent à chaque face des bas-reliefs religieux. Au sommet elles s'arrondissent et la dernière assise qui subsiste rappelle la forme d'une corbeille ou d'une fleur qui s'épanouit.

Au dedans de cette dernière enceinte se trouve le sanctuaire, au point de croisement des axes, et deux petits édicules en limonite, ouverts à l'ouest, composés d'un vestibule à fenêtres et d'une chambre intérieure.

Le sanctuaire, ainsi entouré à petite distance de ses deux galeries concentriques, se présente comme une masse carrée de blocs de grès, aux murs ornés de fausses fenêtres à trois barreaux sculptés et de niches intermédiaires que termine un arc ogival à trois lobes et qui renferment des statues de

femmes en demi-relief, nues jusqu'à la ceinture, la tête chargée d'une riche coiffure et tenant à la main une fleur de nénuphar. Le reste du mur est couvert d'arabesques et de rosaces sculptées à une faible profondeur. De chacune des faces de cette masse carrée et voûtée se détache un avant-corps décoré extérieurement de deux colonnettes octogonales à moulures ornementées, de deux pilastres revêtus d'arabesques et supportant un tympan richement sculpté qui masque la partie extérieure des voûtes. Les motifs des sculptures de ces frontons, tous empruntés au Bouddhisme représentent, disent les auteurs cités : à la face ouest, le futur Bouddha vivant à la cour du roi son père ; au sud, il est résolu à embrasser la vie religieuse et il se coupe les cheveux avec son glaive ; au nord, il fuit la ville royale : à l'est, il triomphe des mauvais génies dont les flèches se transforment en oiseaux inoffensifs,

Dans l'hypothèse, difficilement admissible du reste, que ces quatre frontons, dont les sujets contrastent avec la décoration purement brahmanique du reste de l'édifice, ont été refaits postérieurement à la fondation du temple, ils n'en remontent pas moins à une bonne époque, si l'on en juge par le fini de leurs figures. Mais il ne paraît pas en être de même de la tour centrale qui surmonte ce sanctuaire. Elle offre un contraste frappant non seulement avec les tours des portes de la galerie voisine qu'elle dépasse en hauteur mais encore avec le caractère général de l'architecture du temple. Sur une base massive s'élève une cloche qui se termine en pointe comme les pyramides modernes du Cambodge. L'ornementation est nulle, alors que le reste du monument est couvert de sculptures. Les pierres mêmes paraissent être d'une couleur différente moins vieillie par le temps. On peut donc croire qu'il y eut une modification ou une restauration relativement récente de la tour primitive : peut-être vers le ^{xiii}^e siècle lorsque le Bouddhisme du sud supplanta les anciens cultes. Le temple resta dès lors consacré à la nouvelle religion.

Aujourd'hui encore, une pagode bouddhique est installée dans ces ruines, mais les quatre statues du Bouddha qui se dressent sous les voûtes des avant-corps du sanctuaire antique ne reçoivent plus guère les hommages des bonzes et des fidèles. Ceux-ci ont préféré construire à côté un temple moderne abritant l'énorme statue du Maître.

On trouve dans cette pagode moderne une stèle plate qui porte sur une de ses grandes faces une inscription en langue pâlie de vingt-quatre lignes et sur



une des petites faces treize courtes lignes de renseignements dédicatoires en pâli mêlé de mots khmers. Ni par la langue, ni par l'écriture, ni par le sujet, cette inscription n'appartient à la période ancienne; elle date de notre xv^e siècle, et elle n'a donc rien de commun avec la fondation du monument. Les diverses traductions qui en ont été publiées jusqu'à ce jour, de même que celle qui sert ici de base à notre résumé, sont entièrement dues au Brah Sugandha, le second chef des bonzes de Phnom Pénh, qui possédait quelques connaissances de la langue religieuse du Cambodge actuel.

La grande face contient l'invocation bouddhique d'un personnage qui se nomme Sirī Yasa Sugandhapada, fils d'un roi défunt peut-être, le Mahā Parama Nirvānapada. Il fait avec sa femme diverses fondations et œuvres pies; il demande les vertus et les mérites nécessaires pour effacer ses péchés, la récompense du ciel Tusita et la faveur d'être un des disciples du futur Bouddha Maitreya, Sur la petite face il est dit qu'en 1488 année cyclique Khāl (soit 1566 A. D. qui correspond effectivement à l'année cyclique du Tigre) le lundi quatorzième jour de la lune décroissante d'Asādh (juin-juillet), Sirī Saughandha pada (donc le même personnage malgré de légères différences dans l'énoncé de ses titres) a érigé un Brah Sarikadhātu (reliquaire d'ossements sacrés placés généralement dans un caitya ou pyramide de briques) à Jaiya Virasāki où il fit construire une grande vihāra (pagode moderne avec sēma ou bornes sacrées. Signé, le chef de la pagode). Mahā Nāgasenapavitra.

Dans cette inscription Jaiya pour Jaya « victoire » est le nom prononcé Chéi, l'un de ceux que l'on donne encore à ces ruines. Virasāki, paraît être un autre nom actuellement perdu.

Nous pouvons noter, quoi qu'elle sorte du cadre de ces études, une inscription khmère de trois lignes qu'on trouvait, en 1882, gravée sur une planchette de bois dans la pagode moderne de Phnom Bachéi. Cette inscription toute récente disait qu'en l'année cyclique de Rakā « le coq » le Bañā (un mandarin) nommé Dhār, dont la femme s'appelait Vañ, le Bañā Oñ, femme Dūat, et le chinois Ly Té, femme Huay, avaient tous les trois édifié une statue du Bouddha et qu'ils demanderaient à suivre Brah Si Ar (c'est-à-dire le futur Bouddha Maitreya, lorsqu'il renaitra sur cette terre).

Han Chéi. — Prasat Han Chéi ou Phnom Han Chéi = Hānjai, que

1. Sans doute en 1873 A. D. qui était l'année du Coq précédant l'époque de notre passage.

les uns placent dans Kampong Siem et les autres dans la province suivante, celle de Sting Trâng, en tous cas à proximité de la limite de ces deux districts, est le nom donné à des ruines situées sur une large esplanade, à l'extrémité de l'une de ces pointes que les hauts plateaux boisés lancent jusque sur le fleuve qu'ils dominent ici de trente à quarante mètres.

Un étroit sentier part des dernières maisons d'un village appelé aussi Han Chéi et situé sur la rive au sud de la colline dont il gravit le flanc en surplombant presque le fleuve pour atteindre l'esplanade très dégagée de Han Chéi d'où la vue s'étend au loin sur le large Mékhong aux reflets cuivrés, sur les lagunes et les vastes forêts vertes de l'autre rive jusqu'à la ligne sombre des collines de Thbaung Khmum. Sur cette esplanade, à côté d'une pagode moderne qui dépend du village voisin, les ruines consistent en une cellule de larges dalles de grès, en une sorte de porte-autel et en une vieille tour en briques. Mais les édifices anciens pouvaient être plus nombreux, à en juger par les tumuli de briques, les dalles de grès et les piédestaux épars de tous côtés, près du temple actuel et des cellules des bonzes derrière lesquelles la forêt étend son rideau de grands arbres.

Avant d'examiner ces constructions de l'esplanade il convient de signaler dans les bois, au pied de la colline, dans la direction du nord-est et près d'un ancien bassin, une petite construction isolée, appelée Kuk Prea/ Théat « cellule des saintes reliques », en pierres spongieuses du pays, haute de cinq mètres, large de quatre mètres cinquante, dont la toiture disposée en assises horizontales figure deux escaliers de quatre marches chacun conduisant au faite central qui est arrondi. L'intérieur de ce petit monument qui paraît remonter aux environs du VI^e siècle s'aka est entièrement rempli par un nid de fourmis.

Revenons sur le plateau. La cellule en larges pierres plates construite presque au bord de l'esplanade, à peine plus haute qu'un homme, mesure trois mètres de côté ; sur trois de ses faces, trois pierres larges d'un mètre sont dressées pour faire le mur de la face et elles supportent d'autres dalles qui constituent le toit ou plafond. Seule la face ouest n'a que les deux pierres latérales, la baie de la porte remplaçant la dalle centrale. Cette porte flanquée extérieurement de colonnettes travaillées, mais dissemblables de style et de dimensions, était surmontée d'un linteau sculpté en son milieu d'un lotus formant rosace et, de chaque côté, d'un Vishnou couché sur le serpent à cinq têtes ainsi que de fleurs et d'autres rosaces. Les Cambodgiens

actuels déposent après la crémation les os calcinés dans ce petit édifice qui tourne le dos au fleuve et au soleil levant, qui rappelle un peu par sa forme du cube aplati certains monuments druidiques et qui paraît appartenir à l'un des plus anciens types des temples cambodgiens.

Cette dernière remarque paraît devoir s'appliquer aussi à la petite construction voisine qui n'est que le cadre, pour ainsi dire, d'une porte située à un mètre environ en avant de la baie de la cellule dont elle dépendait peut-être ; ce cadre, moins haut qu'un homme, est formé de quatre pierres plates. Mais celle qui remplace le seuil était en réalité un autel : une mortaise y était percée pour recevoir le tenon du socle de la statue du dieu qui se trouvait encadré dans cette sorte de temple si simple et si primitif que nous rencontrerons encore, à Ti Pir et à Ba Srei, province de Kampong Lêng, par exemple.

A une vingtaine de mètres en arrière et un peu au sud de ces petites constructions, la vieille tour en briques, large de six à sept mètres, haute encore, quoique son sommet soit dégradé, de douze à quinze, se dresse solide et bien assise malgré qu'elle ait souffert, semble-t-il, du feu, des incendies. Elle tourne vers l'orient son unique porte dont le seuil, étant ainsi que le sol intérieur à un mètre au-dessus de l'esplanade, doit être atteint par trois ou quatre marches. Cette porte un peu massive, haute d'un mètre soixante-quinze centimètres, profonde de quatre-vingt-quatorze centimètres, formée des quatre monolithes de l'encadrement, n'a pas et n'eut peut-être jamais d'ornementation ; mais elle est surmontée d'un linteau sculpté en relief dont la figure centrale, qui a été mutilée, était escortée de chaque côté par onze personnages, assis, graves, moustachus, coiffés, les uns d'une toque semblable à celle de nos magistrats et les autres d'une haute coiffure cylindrique ; tous placés dans un encadrement de guirlandes qui sortaient des gueules de deux crocodiles à trompe. Dans l'intérieur de la tour, le mur fait un peu saillie à deux mètres de hauteur afin de supporter le plancher de-bois qui a disparu depuis des générations ou des siècles. A travers le mur, dans la face de gauche ou septentrionale, un caniveau ménagé pour l'écoulement des eaux se terminait en gargouille à l'extérieur ; c'était évidemment le somasutra « chenal du nectar » destiné à conduire au dehors, où elles étaient reçues avec empressement par les fidèles, les eaux ayant servi aux ablutions du dieu.

Les pièces de sculptures détachées et les statues de ces ruines très con-

nues et situées au bord du fleuve ont été depuis longtemps emportées par les visiteurs. On y voyait encore en 1882 deux têtes, deux bustes et un linga long de cinquante centimètres, épais de dix vers sa base, de quinze vers son sommet, car il présentait cette particularité d'aller en augmentant de diamètre vers son extrémité supérieure. Cette pièce doit être au Musée Guimet,

Deux inscriptions sanscrites étudiées par MM. Kern et Barth ont été burinées sur les deux parois, mal polies d'ailleurs, de la porte de la tour de Han Chéi. Sur celle qui est à droite en sortant, douze lignes contiennent l'éloge du roi Bhavavarman qui régnait vers l'an 600 de notre ère : cette

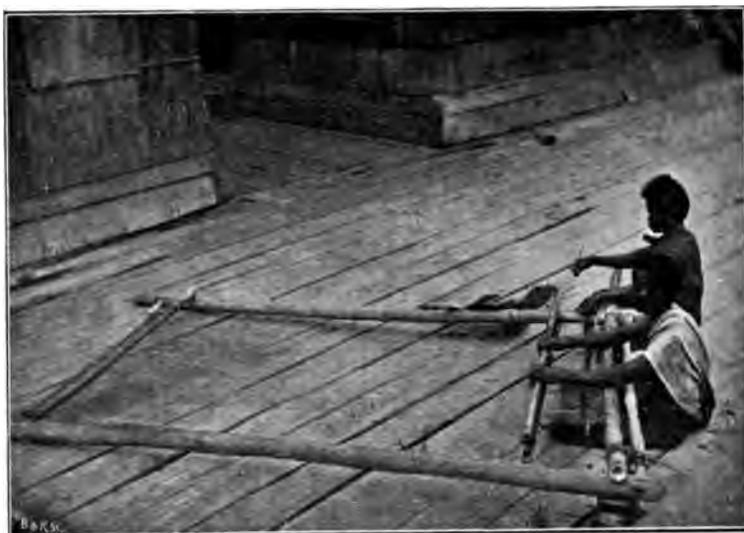


FIG. 62. — Tisseuses cambodgiennes. Photographie de M. Faraut.

inscription s'arrête brusquement pour une cause inconnue après avoir introduit dans sa dernière ligne un personnage au service de ce prince, personnage non nommé et le même apparemment qui figure sur l'autre paroi. Celle-ci, qui comporte trente-cinq lignes et qui est complète, reprend d'abord, mais en d'autres termes, l'éloge du roi Bhavavarman, continue par celui de son fils et successeur, par celui d'un personnage qui fut au service de ces deux princes et qui, étant devenu le seigneur d'une localité appelée Ugrapura, érigea un S'ivalinga adoré sous le vocable de Bhadres'vara.

Cette inscription sanscrite, l'une des plus anciennes que nous connaissons au Cambodge, est remarquable par les formes archaïques de son écriture

mais plus encore par les tournures ingénieuses et poétiques d'un style vif et imagé. On n'a pas signalé dans les grands bois à proximité de Han Chéi de vestiges de forteresse qui aurait pu être identifiée avec l'Ugrapura « Acropole, ville rude, escarpée, ou ville de S'iva » de ce document. Il est à présumer que cette inscription est contemporaine de l'édification de la tour qui daterait donc du règne de Mahendravarman, fils et successeur de Bhavavarman, vers 610 à 620 de notre ère chrétienne.

Sting Trâng. — La province de Sting Trâng, qu'il ne faut pas confondre avec Sting Trèng sur l'autre rive du fleuve et à l'entrée du Laos, présente



FIG. 63. — Tisseuses cambodgiennes. Photographie de M. Faraut.

les mêmes caractères que celle de Kampong Siem dont elle est le prolongement. Ses hauts plateaux où croissent de grands et beaux arbres produisent, dit-on, un peu de gomme-gutte. Ils lancent leurs promontoires sur le fleuve qui les ronge en falaises de terre rouge et ferrugineuse que la blanche argile à porcelaine strie de distance en distance. Ces plateaux, doucement inclinés vers le nord-ouest, deviennent peu à peu des plaines découvertes fertiles en riz et ils sont arrosés par quelques ruisseaux d'eaux vives qui portent leur tribut au Sting Chinit, un affluent du Bras du Lac. Entre les pointes que ces plateaux lancent vers le fleuve, des bas-fonds alluvionnaires et inondables,

moins étendus que ceux de Kàmpong Siem, sont de même parsemés de lagunes que des canaux naturels relient au fleuve. Dans ces lagunes on récolte amandes de Nénuphar et ortie de Chine, tandis que sur les rives du Mékhong la population cultive le coton, le mûrier, l'indigo. Les 1600 inscrits de Sting Trâng, dont une forte partie est de race tchame, obéissent à l'Okñā Rājā Jo, mandarin de la Maison du Roi, qui relève du Premier Ministre.

La seule colline à citer dans cette province est une butte boisée, composée de roches granitiques et située près de la rive droite du fleuve ; son sommet débroussaillé porte des vestiges insignifiants de pagode moderne. Elle n'est remarquable que par son nom à physionomie sanscrite, Supcar kalei, qui paraît être la corruption de Suvarnakali.

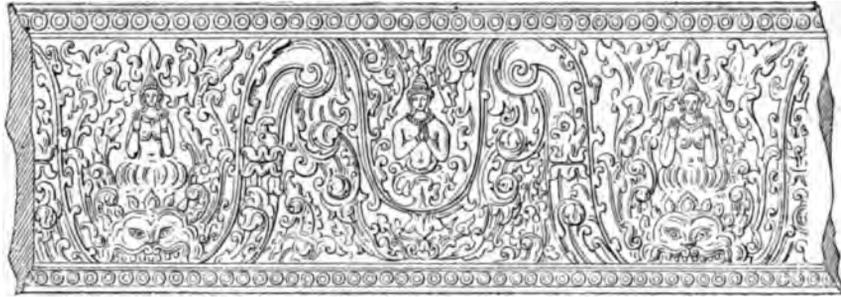
Sauphéas. — En partant du village de Sting Trâng qui s'étend sur la rive du fleuve au-dessus de Han Chéi on traverse d'abord des bas-fonds susceptibles d'être inondés et bientôt on gravit la pente assez raide des plateaux en un point qui porte le nom de Tuol Preah Khleang = Dūal Brah Ghlān « tertre des magasins sacrés » et qui est couronné par une belle forêt de « gargi », une espèce d'arbre à bois de fer. Puis au bout de quelques lieues on atteint le village de Sauphéas = Subhâs dans une vaste plaine découverte cultivée en fertiles rizières et bordée au loin par les hautes forêts. La pagode actuelle, qui est au sud des maisons, renferme, autour de son temple actuel et sur une esplanade de vingt à vingt-cinq mètres de côté, les ruines de quatre tours en briques disposées sans symétrie apparente, mais formant un monument dont l'ensemble devait faire face à l'ouest.

La tour du sud-est, tournée vers l'orient, précédée d'un avant-corps formant vestibule, haute encore de dix mètres, mesure quatre mètres de côté à l'extérieur, et deux à l'intérieur qui s'élève semblable à une cheminée dont les indigènes ont bouché l'orifice supérieur avec une planche ; sa porte en grès est dépourvu d'ornements. La tour du sud-ouest, tournée vers le nord, beaucoup plus ruinée et moins haute que la précédente, mais couvrant un espace plus grand, a son intérieur encombré de ces bols de faïence contenant des ossements calcinés que les populations déposent dans les lieux vénérés après la crémation. Les deux autres tours, au nord du temple actuel, encore plus ruinées, faisaient face à l'ouest ; et à une quinzaine de mètres en avant on reconnaît les vestiges de la porte extérieure du monument. Les débris de fûts de colonnettes, de pierres sculptées, de lingas octogonaux à la base et

cylindriques au sommet, les débris de statues de lions, de ganes'as, de divinités à haute coiffure gisent de tous côtés.

Sur une des parois des portes des tours de Sauphéas a été gravée une inscription khmère de dix-huit lignes, actuellement très ruinée, très peu lisible : la pierre s'étant désagrégée superficiellement sous l'action du temps. Des mots épars, qu'on devine plutôt qu'on ne les lit dans ce document dont l'écriture remonte au ^{vi} siècle s'aka, nous pouvons déduire que les Poñ ou seigneurs Nirjjita et Candra.. firent une fondation en faveur du dieu Srimadāmṛāta..., donnant des esclaves sacrés, vā et ku, et les fils, kon, de ces dernières, ainsi que quelques sre « champs ».

Spœu. — Spœu = Sbœ « le carambolier », au-delà de Sauphéas et au milieu de belles plaines de rizières, centre important qui compte quatre ou cinq hameaux bâtis dans des bouquets d'arbres, village habité par des Tchames cultivateurs ou bûcherons, est le marché de la gomme-gutte de qualité inférieure des régions d'alentour. On rencontre à Spœu les ruines de deux tours en briques qui n'offrent rien de remarquable.



CHAPITRE XVII

BARAY ET KAMPONG LENG

Baray, la province. — Kuk Nokor. — Vat Baray, l'inscription ancienne, les inscriptions modernes. — Tenot Chum. — L'inscription de Prasat Ta Hém. — La stèle de Prasat Ta Kéo. — Kampong Léng, le pays. — La station lacustre de Sâmrong Sên. — Phnôm Ti Pir. — Phnom Kângrei. — Phnom Ponerai. — Phnom Tùk Méas. — Les tours de Kalo. — Les tours de Basrei. — L'inscription du Phôm Da.

Baray. — La province de Baray = Pārāy (ou Pārāy Cittalok), du nom d'un gros village central où réside ordinairement le gouverneur, s'étend à l'ouest de Sting Tràng dont la sépare une rigole insignifiante : le torrent de Tœuk Chha la limite au sud du côté de Chœung Prêi. A l'ouest et peut-être aussi au nord, elle est séparée de Kampong Soay par un important cours d'eau appelé Sting Chinit qui vient de loin et qui reçoit dans le haut pays les appellations de Sting Darr et de Sting Baroung. Il y traverse de grandes forêts dont il facilite l'exploitation en permettant la descente des trains de bois. A Baray où il atteint trente-cinq à quarante mètres de largeur, il roule encore à la fin de la saison sèche plusieurs pieds d'une eau claire et transparente qu'encaissent cinq à six mètres de berges verticales d'une belle terre rouge. Aux pluies il remplit ce lit et déborde même sur les plaines voisines. Il se jette dans le Bras du Lac et nous le retrouverons en examinant dans la province suivante, celle de Kampong Léng, la remarquable station lacustre de Sâmrong Sên.

La province de Baray, grande plaine au sol rouge et argileux, fertile et peuplée dans le nord où elle est cultivée en vastes rizières dont les produits.

dit-on, deviennent et restent rougeâtres, entrecoupée de bosquets de bois ou bien plantée de palmiers à sucre, plus marécageuse et noyée dans le sud où se sème le riz d'inondation aux épis surnageants, produit aussi de la cire d'abeille, du bois de teinture, de la gomme-gutte de la gomme laque. Sa population compte de nombreux serfs royaux descendant des prisonniers de guerre laociens capturés à la suite d'une invasion qui fut désastreuse pour eux, en 1561. Les Khmers de ce pays passent pour être très adonnés, hommes et femmes, aux jeux des fêtes et des réjouissances publiques ; mais ils ont aussi la réputation d'être rudes de mœurs, enclins au vol et au brigandage, ne craignant pas d'assassiner leurs gouverneurs à l'occasion. Les 2047 inscrits obéissent à l'Okñā Srēn Khañ Hvā (ou Sēn Dañ Hvā), mandarin à huit mille honneurs, de la Maison du roi et qui relève du Premier Ministre.

Kuk Nokor. — Kuk nokor = Guk nagar « cellule de la capitale du royaume » est le nom donné actuellement aux ruines d'un petit monument situé à quelques centaines de mètres au nord du village de Pongro, à peu près à la limite de l'inondation, là où commencent les rizières alternant avec les palmiers et les grands arbres fruitiers. Une chaussée d'accès flanquée de deux bassins sacrés conduisait à la porte orientale de l'enceinte qui était formée d'un mur en blocs de limonite mesurant trente-cinq mètres est-ouest sur vingt-cinq nord-sud. Cette enceinte était encore percée d'une petite poterne à quelques mètres au sud de la porte principale. Le temple n'avait que ces deux entrées. A l'intérieur, outre le sanctuaire étaient trois édifices dont deux présentaient des dispositions particulières. Ainsi sur la face méridionale du mur d'enceinte, une cellule avait été ménagée, rappelant la forme d'une barque et placée entièrement en saillie à l'extérieur quoiqu'elle n'eût de communication qu'avec le préau intérieur ; et au milieu de la face occidentale de cette enceinte, une petite tour avait été construite qui ne communiquait même qu'avec l'intérieur. Le troisième édifice, isolé dans le préau au sud du sanctuaire, n'offre rien de particulier.

Ce sanctuaire ne manque pas non plus d'originalité. Il figure, à l'intérieur du moins, une croix latine. De même que toutes les autres parties de ce petit monument, il est entièrement construit en blocs de limonite qui sont ici bien choisis et de belle qualité : le grès ne fut employé que pour la décoration de sa porte d'entrée et pour les statues de deux gardiens, de grandeur d'homme, massifs, d'aspect rébarbatif, à coiffure courte et cylindrique qui

sont encore debout devant cette porte dont le linteau représente le dieu assis sur l'éléphant tricéphale. Cette porte donne accès dans un vestibule ou galerie voûtée où trois fausses portes latérales forment de chaque côté des niches encadrées par des piliers. Au fond ce sanctuaire prend, sous le dôme terminal, la forme d'une croix, en un réduit obscur éclairé seulement par cette galerie. A l'extérieur, la galerie se raccorde par ressauts progressifs à la tour dont les faces très réduites se raccordent aussi entre elles par des séries d'angles saillants et rentrants, de manière que le plan de cette tour est un octogone. Son couronnement est de même indiqué par cinq ou six gradins en retraits.

Ce petit édifice, dont l'architecture est remarquable, mesure environ quatorze mètres de longueur à l'extérieur sur six de largeur maximum aux branches de la tour qui est haute d'une dizaine de mètres. Nous ne pensons pas qu'il remonte au delà du *x^e* siècle. Il est bien conservé. Mais l'intérieur, repaire de centaines de chauves-souris, est inabordable. Leurs déjections s'élevaient à deux mètres de hauteur lors de notre visite. Il est pourtant probable que les indigènes enlèvent ce guano pour fumer certaines plantations, de tabac par exemple. Toujours est-il qu'en aucune ruine nous n'avons été repoussé à un tel point par leur aspect répugnant et leur odeur presque suffocante.

Vat Baray. — Nous avons dit que Baray tirait son nom d'un gros village situé à peu près au centre de la province, à mi-route du chemin qui conduit de Han Chéi à Kampong Thom. Il est plus exact de dire que ce nom est ici réservé à une grande pagode moderne entourée de trois ou quatre villages qui portent des noms différents. En parlant de cette pagode et du pays environnant il est encore d'usage d'ajouter souvent à cette appellation de Baray diverses qualifications telles que Kandal « centrale », Preah Chi « Bouddha ou divinité », Phum Thom « grand village », Kouk Sèh « terre des chevaux », Cittalok « monde de l'intelligence ». Cette pagode de Baray, construite sans doute sur l'emplacement d'un temple antique, mais n'offrant rien de remarquable au point de vue architectural, abritait trois stèles, une ancienne et deux modernes.

Une espèce de porte maçonnée supportait un entablement sculpté d'un côté en bas-relief que recouvrait une épaisse couche de chaux. Au dos était

burinée une inscription de dix-huit lignes dont deux en sanscrit et seize en langue khmère. Mais les deux dernières lignes du texte vulgaire sont effacées, ont totalement disparu. De plus, la fin de toutes les lignes manque : la pierre ayant été sciée plus tard, probablement lorsqu'elle fut ajustée au portique actuel. Aux deux lignes du début, le sanscrit est d'une écriture assez soignée, les lettres sont grandes et profondément creusées. Mais, comme le dit M. Barth, le manque d'espace dans cette partie a obligé le lapicide à les serrer outre mesure. Il en est résulté un allongement exagéré dans le sens vertical qui produit l'effet le plus disgracieux. Dans la partie khmère, ce défaut est moins sensible. Par contre l'exécution est plus médiocre : la dimension des lettres n'est pas uniforme et varie quelquefois du double, d'une ligne à l'autre.

D'après le même savant, la strophe sanscrite relate l'érection d'une image de S'ri S'ambhu ou S'iva en l'an 598 s'aka = 676 A. D. : sans qu'on y puisse lire le nom du roi ou du donateur. Le texte en langue vulgaire, que nous avons étudié, énumère les esclaves sacrés donnés par un personnage dont le nom à six syllabes est effacé en grande partie : mais ce nom qui commençait par *Sa* et finissait par *ti* n'est donc pas un nom royal. Nous ne savons pas, d'un autre côté, si le règne de Jayavarman I^{er} s'est prolongé jusqu'à la date que donne la strophe sanscrite. Les esclaves étaient offerts au dieu S'ri Saṅkaraṅārayana (*sic*), nom très reconnaissable quoique écrit d'une manière incorrecte et quoique ses dernières lettres soient effacées. Donc Vishnou était associé à l'image de S'iva et nous avons affaire ici encore à un Harihara. Suivaient environ soixante-dix noms, khmers ou sanscrits, des esclaves, hommes et femmes ; les fils de celles-ci étant indiqués à l'occasion.

La plus petite des deux stèles modernes de la Vat Baray porte sur ses deux faces une inscription dont les lignes sont très serrées ; elles sont superficiellement gravées, au point que le document ne put être estampé : mais il fut facilement copié par un indigène, d'autant plus qu'il ne diffère du cambodgien actuel ni par la langue ni par l'écriture. Il remonte probablement à l'année 1821 de notre ère qui fut Masaṅ troisième de la décade, ou bien à 1761, mais avec moins de vraisemblance. N'étant pas daté, il donne seulement des combinaisons d'années de cycle et de décade qui se reproduisent tous les soixante ans. En substance il dit ceci :

« Le Cau Baṅā Sèn Kham Hvā (titre du gouverneur de Baray à l'époque)

fut investi de cette dignité le jeudi sixième jour de la première quinzaine de Pus (janvier) année Masāñ « du serpent » troisième de la décade. Le mardi, troisième jour de la première quinzaine de Māgh (février) de cette année Masāñ il vint gouverner ce pays de Gok Seh (prononcé Kouk Sêh). Dès le quatorzième jour de la première quinzaine de Phalgun (mars) même année, l'okñā Yuñ, le Cau Bañā Yok et le Cau Bañā Sèn convoquèrent les (gens des) pays de Jrai (= Srok Chrêi village à deux lieues au nord de Baray), de Sralau (= Srok Srelau à deux lieues au sud de Baray) et de Sujai (= Srok Sauchêi, à l'est de Srelau) pour couper les bois nécessaires à la construction de la vihāra sacrée de la pagode (de Gok Sêh ou Baray Kandal). Le Cau Sèn fit ensuite élever cette vihāra.

« Au jeudi troisième jour de la première quinzaine de Māgha de l'année Mami (du Cheval) quatrième de la décade (donc l'année suivante), l'ordre fut donné à l'Okñā Ekarāj, au Cau Bañā Rāj Mandī, au Cau Bañā Jā, au Cau Bañā Mun et au Cau Lir, de lever tous les (habitants des) villages à l'ouest de Pārāy (= Baray) pour couper les bois de la pagode de Pān Ak (= Banak, nom d'origine laocienne signifiant « village extérieur » paraît-il. Il est situé à peu de distance au nord-ouest de Baray et il est probablement peuplé de Laociens). Ensuite l'ordre fut donné au Cau Bañā Jruk et au Cau Bañā Em de lever tous les habitants des quatre villages de Pārāy, à l'est, afin de couper les bois et de construire la vihāra de Pārāy Kantāl (= Baray Kandal).

« Au lundi, sixième jour de la lune croissante de Phalgun, année Mami, quatrième de la décade, l'Okñā Adhipati Sañgrāma leva tous les habitants pour couper les arbres et construire la vihāra du pays de Yoñ (ou Jha Yoñ) prononcé Chho Young, actuellement So Young, à quelques lieues au sud-est de Baray, entre Pongro et Srelau). Puis ordre fut donné au Cau Bañā Sum et au Cau Bañā Bov du pays de Jrañ (= Srok Chrong à quelques lieues à l'est de Baray) demeurant à Pandāy Rāñ (= Bontéai Reang, pays non identifié), de faire couper les arbres pour la construction de la vihāra sacrée de la pagode (du village appelé) Jrañ extérieur.

« Au jeudi neuvième jour de la première quinzaine de Kātik (novembre) année Mamê (de la chèvre), cinquième de la décade, le seigneur Okñā Cakrī (un Ministre), beau-père (du gouverneur probablement) vint planter les sêma (bornes sacrées) et les six vihāra furent consacrées en cette année Mamê, cinquième de la décade. »

La troisième inscription de la Vat Baray remplit entièrement, sans laisser aucun vide, une stèle plate de grès. Elle compte vingt-huit lignes sur la première face, trente et une sur la seconde et soixante et onze lignes très courtes, celles-ci, sur la tranche assez étroite du pourtour. Toute récente qu'elle est, cette inscription a déjà souffert : l'usure et des éclats de la pierre ayant enlevé plusieurs mots. Le texte contient la date très précise en deux ères. Mais il faut observer à ce propos que l'année indiquée est révolue, dépassée même de six mois dans l'ère du Bouddha et de deux mois dans la petite ère. Le document remonte donc au mois de juin 1851 A. D.. Nous résumons ainsi la traduction :

« Etant révolue l'année 2393 de l'ère de Bouddha et six mois en plus, dans la saison appelée hemantaraturv, mois de Jés (juin), le mercredi, restant dans l'avenir 2606 années, trois mois et vingt-neuf jours (avant la fin de la religion actuelle qui doit durer au total cinq mille ans) : l'année 1212 de la petite ère (étant aussi révolue); Anak Oknā Sē Nāu Hvā (titre donné ici au gouverneur de Baray), appelé précédemment Grūv (= Guru) et (sa femme) Anak Mum qui a reçu précédemment les titres de Jamdāv Nārivaūsā, (ce couple) au cœur pieux et plein d'une foi ardente a édifié la vihāra sacrée de Pārāy Brah Jī et a laissé cette inscription dans la pagode où était déjà une autre inscription sur pierre constatant les œuvres pieuses du nommé Tuk¹, lorsqu'il était Cau Bañā Sē Hvā. Mais le temple de construction soignée (que ce personnage avait fait élever) fut détruit pendant les troubles et les guerres des saints royaumes, Siam, Klmēr et Yūan (Annam), qui durèrent à partir de l'année Mascñ cinquième de la décade (= 1833 A. D.) jusqu'en l'année Jut (du Rat) deuxième de la décade (= 1840 A. D.), donc huit années complètes pour le grand malheur des populations qui furent dispersées de tous côtés.

« En l'année Chlau (du Bœuf) troisième de la décade (= 1841 A. D.) un auguste souverain (Brah Mahākhsatrādhirāja) dont le nom sacré est Aṅg Tūaṅ (= Ang Duong, le père et prédécesseur du roi Norodom) vint de la capitale du Siam, régna sur les Kambujas, résida à la forteresse de Utuaṅ (= Oudong) la victorieuse, la forteresse aux bornes fortunées (pandāy semā maṅgala) et il dispersa tous ses ennemis, les subjuguant par sa vertu, sa puis-

1. Probablement le principal personnage de l'inscription précédente. On donnerait ici son nom personnel.

sance, sa science, ses perfections. Les trois royaumes jouirent de la tranquillité la plus complète et ce roi puissant que la victoire avait favorisé régna paisiblement sur les Kambujas.

« Le mardi troisième jour de la lune croissante de Phalgun de l'année Vak (du singe) neuvième de la décade¹ S. M. (Brah Rāma Isūrādhipati) désigna des mandarins chargés de restaurer les temples ruinés pendant les malheurs du royaume. S. M. donna au gouverneur nommé Bhak (que nous avons vu plus haut désigné par le titre de Gruv), la dignité de Sê Nān Hvā (c'est-à-dire de gouverneur de Baray), lui remit le sceau de cette dignité et honora sa femme des titres de Jamdāv Divi Nārivaṅsā.

« Au mois de Cêt (avril), au commencement de l'année Rakā (du coq), première de la décade (= 1849, A. D.) S. M. donna l'ordre de lever 200 chefs et corvéables afin d'édifier la pagode de Brak Ji (de Baray). Un prince, fils du roi, reçut cet ordre, vint faire lever les 200 hommes et couper les bois le vendredi, sixième jour de la lune croissante de Bisāk (mai) de cette année Rakā. L'Okhā Anubha, chef des ouvriers et sculpteurs, refit le temple à neuf et tout fut achevé le jeudi, onzième jour de la lune croissante d'asuj (septembre-octobre) de l'année Car (= Châ. du Chien) deuxième de la décade (1850, A. D.). Tout fut en place : pièces diverses, ornement, sculptures, incrustations.

« Le fronton de la façade représente Brah Vesavana² debout sur un mont, armé de la massue, lançant des fleurs qui se transforment en femmes : ces femmes l'adorent en offrant d'autres fleurs : les fleurs lancées se transforment encore en singes qui semblent être pleins de vie et qui portent des aliments. Le fronton de derrière représente Rā (= Rāhou) saisissant la lune : Brah Narāy (= Vishnou) sur Rāma, tenant entre ses mains les armes et le joyau précieux. Des deux côtés le Garuda enlève le Nāga. Il est impossible de dire à quel point les fleurs et les guirlandes se transforment (en délicates sculptures). L'autel sculpté est couvert d'incrustations. Les murs en briques sont recrépis à la chaux jusqu'au toit qui est surchargé de sculptures. Les portes et les fenêtres des deux façades sont sculptées, ornées, dorées et incrustées de glaces. Aussi la ligne de faite de la toiture. Ce temple sacré repose sur deux terrasses entourées de bornes sacrées et dont les talus sont revêtus de madriers.

1. Une des deux indications est erronée. La neuvième année de la décade fut Mamē « la chèvre » = 1847 A. D. L'année Vak, la suivante, ne fut donc que la dixième.

2. Forme pâlie, écrite ici fautivement, du nom de Vais'ravana ou Kuvera, le dieu des richesses.

« On construisit aussi une route allant à l'ouest, des ponts, des salas (ou salles publiques) pour les aumônes quotidiennes (faites aux bonzes) et des cellules (pour ces religieux). En grande allégresse on invita des bonzes à venir y résider. On planta cocotiers, aréquiers et arbres de toutes espèces, pour l'usage et l'embellissement de la pagode.

« Les frais de l'édification de ce temple : location des ouvriers (d'art), riz et autres fournitures de vivres aux gens qui y travaillèrent, les achats de vernis végétal, de l'or des glaces, du vermillon, de la chaux pour crépissage, s'élevèrent à la somme de deux barres d'argent (valant environ 160 francs à l'époque). L'œuvre pie de la consécration fut achevée le mardi de la pleine lune de Katik (novembre) de l'année du chien, deuxième de la décade (1850, A. D.).

« Nibbānam paccayo hontu. Mettu aham buddham. »

Cette invocation bouddhique termine cette longue inscription qui ne manque pas d'intérêt malgré qu'elle soit si récente.

Tenot Chum. — Srok Tenot Chum, dans l'ouest de la province de Baray, près du Sting Chinit, est un village d'une cinquantaine de cases, peuplé de descendants de Laociens de même que la plupart des villages du groupe de hameaux qui entourent la pagode où nous avons trouvé les trois inscriptions qui viennent d'être examinées. Tous ces Laos ne parlent plus que la langue cambodgienne. Près de Tenot Chum sont les ruines de deux anciennes tours en briques.

Ta Hém. — L'une, appelée Prasat Ta Hém, située au nord du village et près de la rivière, est encore haute de six à sept mètres, large de trois à l'intérieur. Un avant-corps la précède. Un monolithe taillé en forme d'auge, de baignoire, git sur le sol à côté de la tour. La paroi de droite de la porte a reçu une inscription de quatorze lignes si affreusement mal écrite qu'elle n'est déchiffrable que par bribes. Les lettres assez grandes sont tracées sans aucun soin. La langue est le khmer mais fortement mêlé de termes pâlis. Le sujet se rapporte très nettement au Bouddhisme moderne. Ce texte porte l'empreinte d'une grande ferveur vis-à-vis du triple Joyau et du Tathagata en particulier. Pourtant, l'on y lit le nom du Vrah Guru de S'ri S'rindrajayavarman, l'un des rois nommés sur la stèle sanscrite et brahmanique dite d'Angkor Vat. Ce fait rend d'autant plus regrettable l'absence de toute date sur l'ins-

cription de Prasat Ta Hém document qui appartient probablement (de même que cette stèle d'Angkor Vat dont la date n'a pu être donnée par les tra-



FIG. 64. — Statues de lions. Photographie de M. Fournereau, à gauche.

ducteurs) à cette époque de décadence très accentuée des XII^e et XIII^e siècles, époque qui ne nous a presque pas laissé de textes épigraphiques.

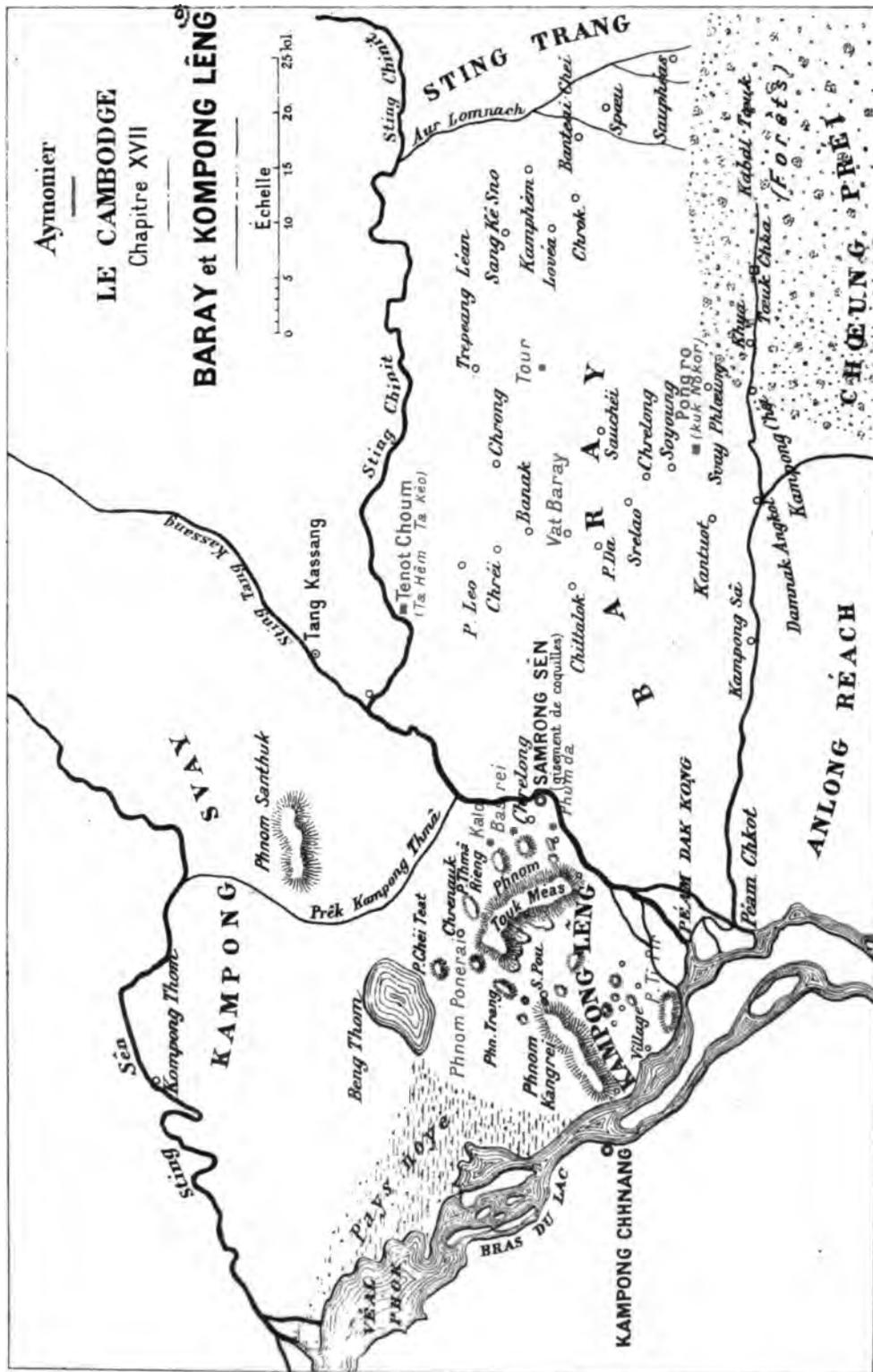
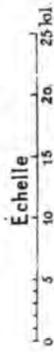
Ta Kéo. — Prasat Ta Kéo, l'autre tour en briques de Tenot Chum est située à l'ouest du village et du monument précédent. Elle est entièrement

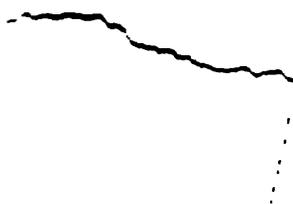
Aymonier

LE CAMBODGE

Chapitre XVII

BARAY et KOMPONG LÉNG





recouverte d'un épais manteau de lianes qui ne laisse guère voir que sa porte et son beau linteau représentant le dieu sur l'éléphant entouré de nombreux adorateurs. Près de cette tour, outre de nombreux débris de statues brahmaniques et bouddhiques, se trouve une stèle d'un grès si tendre que la pierre s'est usée sous l'action du temps de telle sorte qu'il n'y reste que fort peu de chose de lisible. Le document comptait vingt-six lignes environ sur chacune de ses deux grandes faces et autant sur les deux petites ; son écriture était cursive et il paraît remonter à l'époque du roi Suryavarman I^{er}, x^e siècle s'aka. Il y est question de fondations faites en faveur de diverses divinités, de plusieurs personnages qualifiés steñ, steñ, mratāñ kloñ et, à la fin, de serfs sacrés, appelés tai et gho, ainsi que des champs donnés. On y lit à deux reprises le nom posthume du prédécesseur de Suryavarman I^{er}, « le roi qui est allé au Paramaviraloka », c'est-à-dire Jayavarman V qui régna de 890 à 924 s'aka = 968-1002, A. D.

Kampong Lêng. — En aval de Tenot Choum et au delà du Sting Chinit, le pays qui forme de nos jours la petite province de Kampong Lêng doit son caractère particulier à de forts soulèvements volcaniques qui constituèrent sans doute, dès les temps les plus reculés, des îles ou de petits archipels où les populations primitives trouvèrent leur refuge, au milieu des plaines liquides, maritimes ou lacustres, qui s'étendaient de tous côtés. Aujourd'hui encore le pays reprend périodiquement ce caractère à l'époque de l'inondation. Le plateau à peu près circulaire, de huit à dix lieues de diamètre, qui sert d'assise à deux chaînes ou groupes de montagnes s'ouvrant en triangle vers le midi, redevient aux crues, une véritable île entre les régions basses et noyées, du Grand Lac à l'ouest, de son fleuve au sud, du Chinit à l'est : le cercle étant fermé au nord par vastes lagunes ou marais qui sont les plus bas-fonds d'une plaine profondément inondable. Les montagnes de Kampong Lêng se rattachent plutôt au système orographique de Kampong Chhnâng, sur l'autre rive du fleuve qui a dû s'ouvrir un passage dans ce détroit pour aller remplir l'immense bassin du Lac.

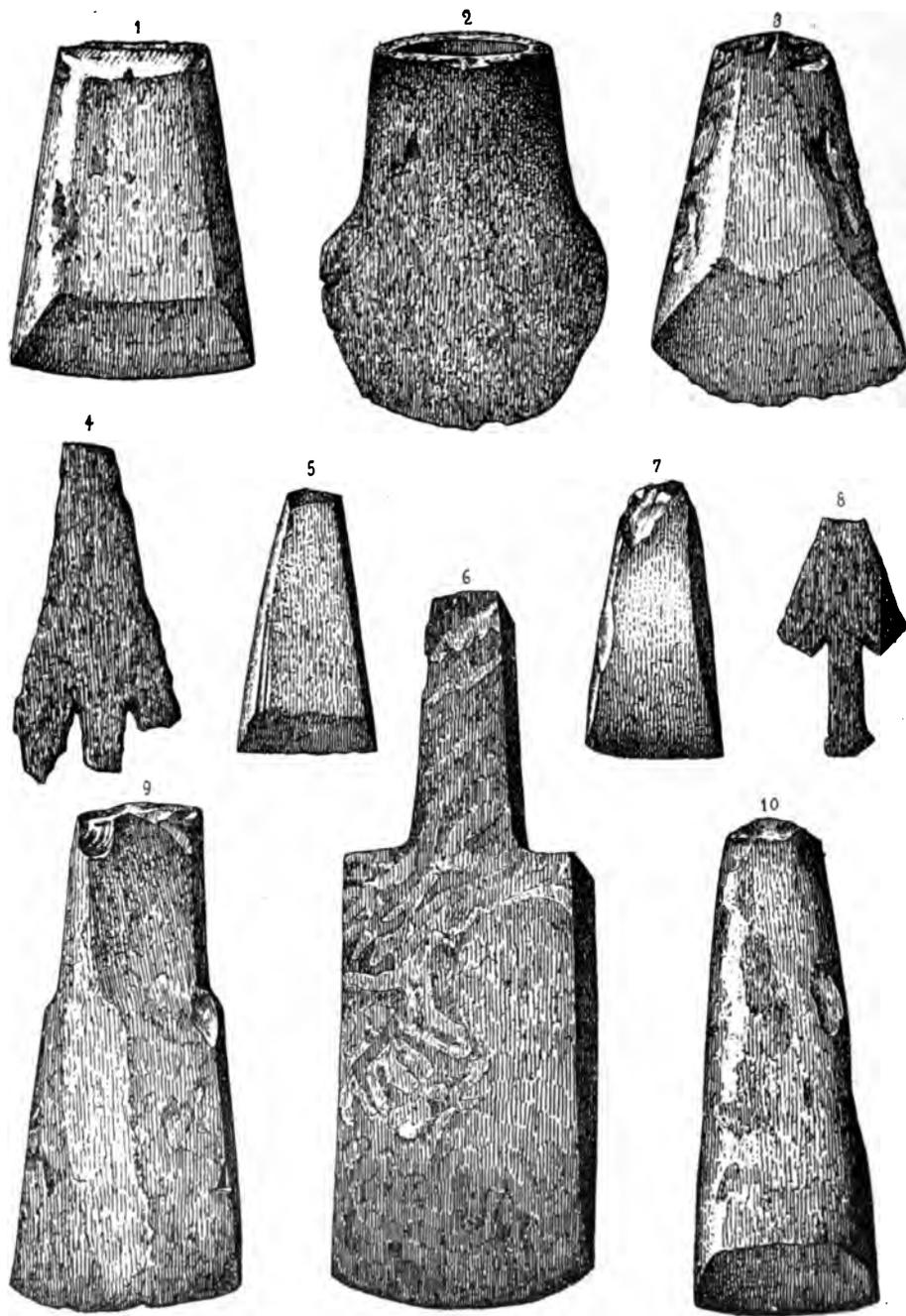
Aucun lieu déterminé ne porte actuellement le nom de Kampong Lêng « rive de l'abandon » qui s'applique à l'ensemble de la province. Outre la pêche, la population a pour ressources des cultures assez importantes de riz, coton, tabac au pied des monts où elle se groupe de nos jours comme elle a dû le faire de tout temps. Laissant de côté des serfs héréditaires qui sont

généralement chargés du service des éléphants royaux, cette population compte 1 216 inscrits répartis entre sept « chefs de pays » et trois « chefs de rive ou de villages fluviaux » ; elle obéit à l'Okñā Yas Tejo, mandarin à huit mille honneurs, de la seconde Maison princière, qui relève de l'Okñā Sri Dhammādhirāj, le Ministre des finances de cette Maison.

Sâmrong Sèn. — Un village appelé Sâmrong Sèn, dont la situation est un peu excentrique par rapport à l'ensemble de la province, est construit sur la rive droite du Sting Chinit, à un coude brusque qui rapproche cette rivière du plateau de Kampong Lêng dont elle n'est plus guère qu'à une lieue. Le Sting Chinit se jette dans le Bras du Lac à une dizaine de milles au-dessous, au confluent appelé Péam Dâk Kong. Les trente ou quarante cases ou paillottes de Samrong Sèn sont haut perchées sur pilotis, dans un pays de jungles profondément inondé aux crues. Les bateaux peuvent mouiller dans la rivière à toucher ces cases et par quatorze mètres de fond. Une haute terrasse où ont été établis la pagode et quelques fours à chaux est seule hors des atteintes de l'inondation. Ce village est construit sur un gisement considérable de coquillages et ses habitants qui vivent de pêche font cuire la chaux de ces coquilles qui est très estimée comme ingrédient à ajouter aux chiques de feuilles de betel. C'est aussi la station lacustre la mieux connue, la plus célèbre de tout le Cambodge : les habitants étant à même de collectionner en grand nombre les objets préhistoriques trouvés parmi les coquilles et de les vendre aux Européens.

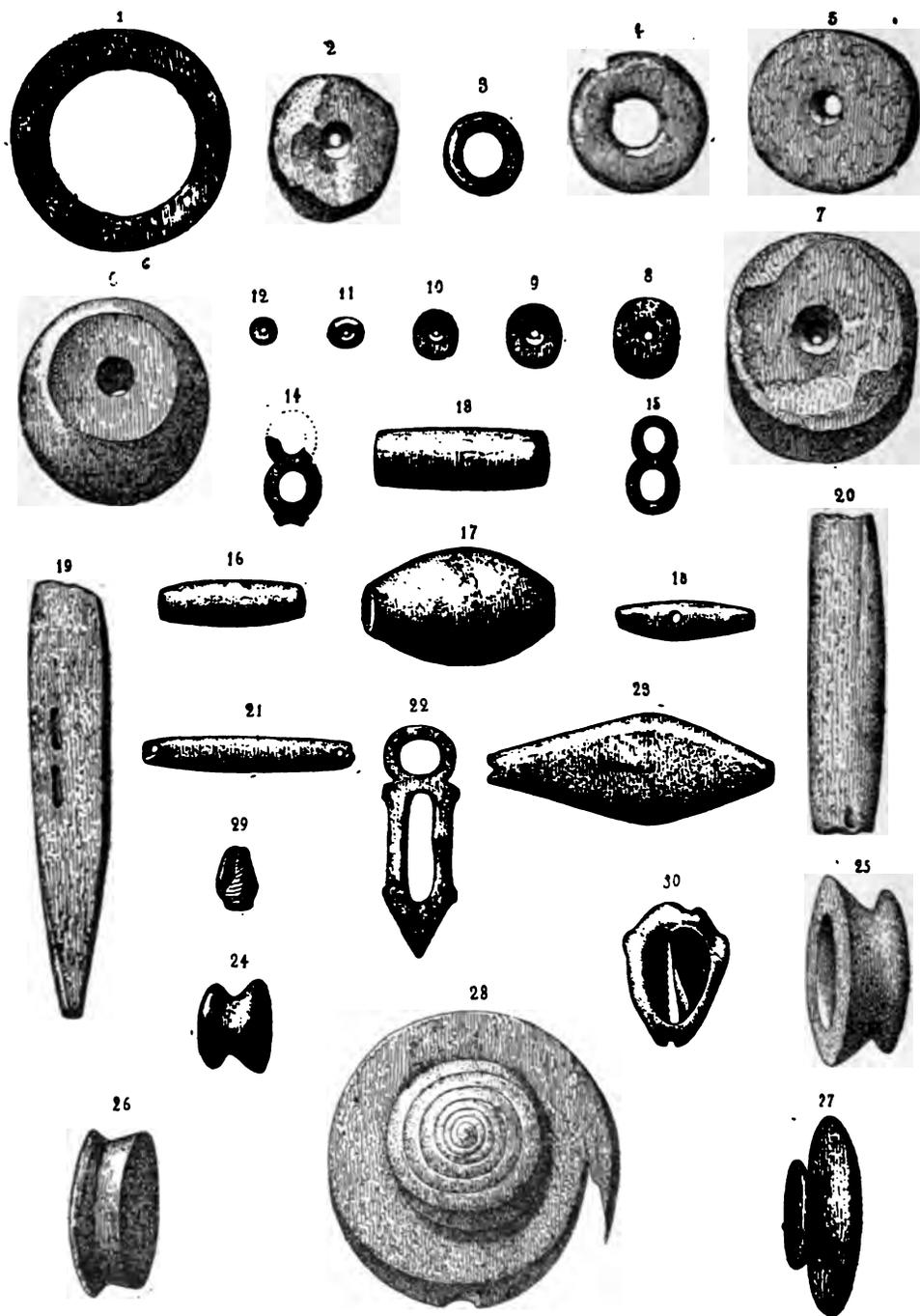
C'est surtout à l'ouest du village que s'étend le banc des coquilles, tertre long de trois à quatre cents mètres, large de plus d'une centaine, en relief de quatre à cinq mètres sur la jungle basse des environs, d'une composition assez uniforme de vase argileuse et de couches stratifiées d'agrégats de coquilles fluviales mêlées à la vase et analogues à celles qui vivent de nos jours dans les eaux douces de la région. Lorsque l'inondation s'est retirée, les habitants creusent des puits dans ces couches qui se superposent jusqu'à sept ou huit mètres de profondeur, lavent les coquilles à la rivière, les font cuire au feu de charbon de bois. Leurs fours, en forme de cône renversé, sont faits de briques que des branchages maintiennent à l'extérieur. Ils vendent ensuite cette chaux par tout le Cambodge.

Au-dessous d'une couche superficielle de vase épaisse d'un mètre, où se rencontrent des poteries qui se rapprochent des types actuels du pays, les



B. SCHMIDT

FIG. 65. — Haches et flèches préhistoriques de Samrong Sèn.



B. SCHRIEDT

se renc

FIG. 66. — Ornaments préhistoriques de Samrong Són.

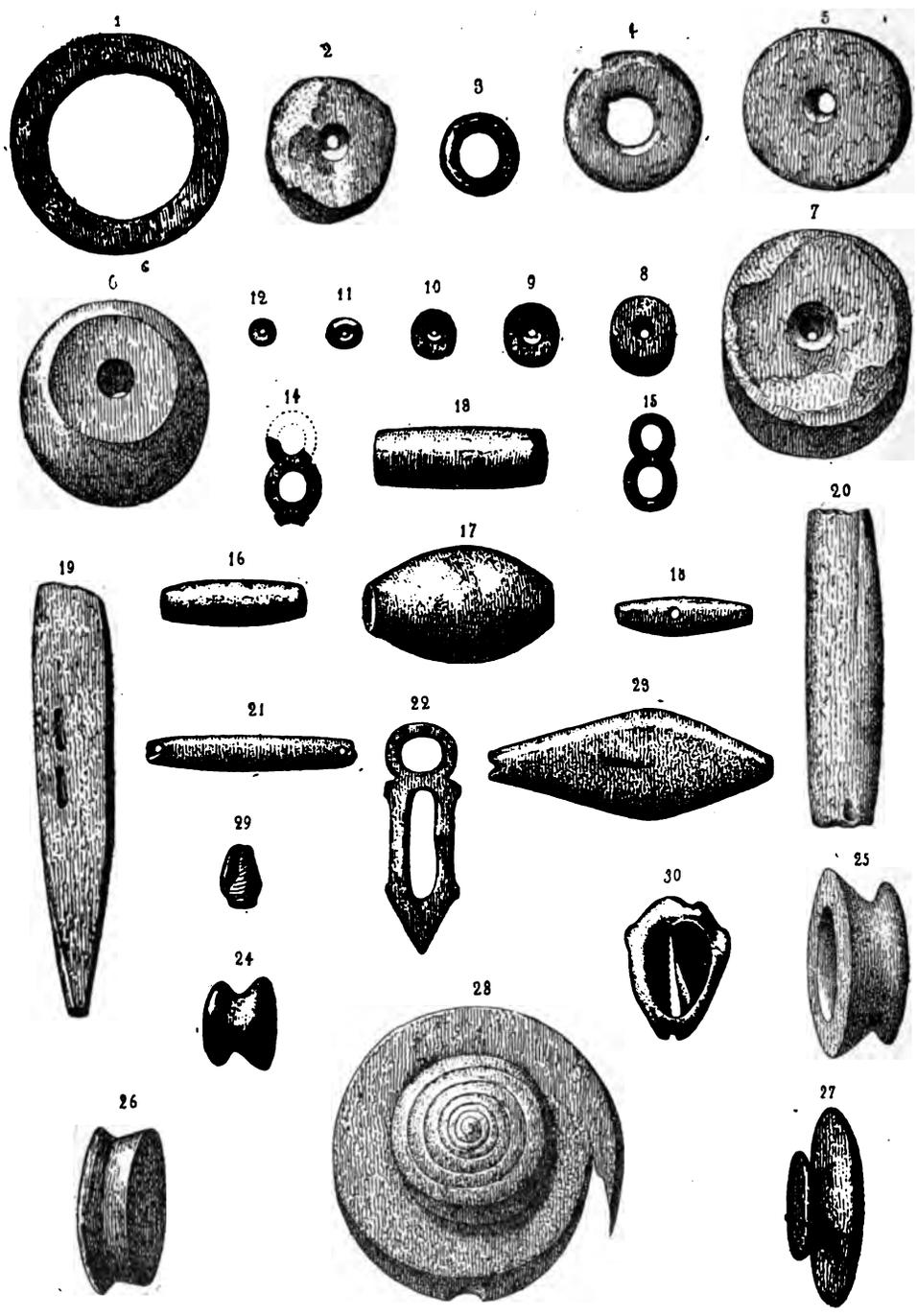




B SCHMIDT

FIG. 67. — Haméyon, anneau et poteries préhistoriques de Samrong Sên.





B. SCHMIDT

FIG. 66. — Ornaments préhistoriques de Samrong Sên.



B SCHMIDT

FIG. 67. — Hameçon, anneau et poteries préhistoriques de Samrong Sèn.

bancs de coquilles sont mêlés de nombreux ossements humains, provenant sans doute des individus qui se noyèrent ou moururent par accident pendant de longues périodes séculaires ; ils sont aussi mêlés d'objets en cuivre, en bronze, en os ou en bois de cerfs : pointes, hameçons, anneaux et pendeloques : d'ornements d'oreilles en forme de courts cylindres étranglés, semblables à ceux que les campagnardes cambodgiennes portent de nos jours et qui sont en bambou, ébène ou ivoire ; on y trouve aussi des poteries anciennes, montées à la main sans le secours du tour et selon les procédés actuellement en usage : enfin des pierres polies qui ne le cèdent en rien aux beaux spécimens de l'âge de la pierre polie en Europe : haches, flèches, anneaux, disques annelés, perles ou billes percées d'un ou plusieurs trous de suspension, etc. Bref ce gisement n'est autre que l'accumulation séculaire des déchets de cuisine ou de mobilier d'une station lacustre dont les habitations sur pilotis ne devaient pas différer sensiblement des pauvres cases actuelles en bambous et paillettes, mais dont les origines se perdent dans les périodes lointaines de l'âge de bronze et de l'âge de la pierre polie. Ces déchets ont été lentement recouverts par les sédiments vaseux des inondations annuelles.

On peut rencontrer au Cambodge nombre d'autres stations de ce genre, mais celle-ci est de beaucoup la plus importante, la plus remarquable.

Ti Pir. — De Samrong Sèn, descendant le Sting Chinit et prenant ensuite le Bras du Lac à droite, ou atteint bientôt, en face de Kampong Chhnang mais sur la rive gauche du fleuve et dans le sud de la province de Kampong Lêng, une butte isolée de calcaire, haute de quarante à cinquante mètres, qui est appelée Phnom Ti Pir « mont au double lieu » : elle est en effet à deux sommets couronnés de petites tours en briques actuellement démolies. La construction élevée sur le piton oriental était précédée d'une petite porte-autel de quatre monolithes encore en place, analogue à celle que nous avons vue à Han Chéi. Une troisième tour, plus grande que les précédentes, construite sur le col entre les deux pitons, tournait le dos au fleuve pour faire face au nord. A côté se trouvaient plusieurs statues de facture très médiocre, entre autres deux gardiens et une déesse un peu mieux travaillée et moins grande que nature, qui est actuellement au Musée Guimet.

Les briques des édifices de cette colline, située au bord du fleuve et très facilement accessible, ont été enlevées pour servir ailleurs.

Phnom Kângrei. — Au nord de Phnom Ti Pir le plateau de Kampong Lêng est hérissé de petites buttes granitiques hautes de vingt, quarante, soixante mètres, dont deux, Phnom Ta Tom et Vat Phnom, couronnées par des pagodes modernes, ont pu être occupées par des temples antiques. Plusieurs autres collines ont des vestiges d'autel de nulle importance ou bien sont le séjour de génies redoutés. On rencontre aussi dans la pagode du Phum Pou, au nord des monts Kângrei dont nous allons parler, des lingas de pierre et des linteaux sculptés.

Phnom Néang Kângrei « les monts de la dame Kañrī » constituent dans l'ouest du plateau, une petite chaîne allant du sud au nord, haute de deux cents mètres au plus, couverte de grandes herbes plutôt que boisée. Son nom est expliqué par une légende très répandue qui fait de la Dame Kañrī la fille du Yaks ou ogre Sandhamā et l'épouse d'un personnage appelé Brah Buddhissèn. Celui-ci, touché par la grâce, abandonna sa femme et tous les biens de ce monde ; pour mieux assurer sa fuite, il créa derrière lui le Grand Lac. Dame Kañrī, qui se souciait des joies de ce monde plus que des vies futures ou du Nirvāna, se mit à sa poursuite, mais elle fut arrêtée par les eaux et elle mourut de douleur à Koh Bokol « l'île du pugal, du corps » à l'ouest de ces montagnes. Sur les pics de Kañrī, dont plusieurs portent d'autres noms de personnages légendaires tels que le Samdach Nān, on ne rencontre que des autels grossiers faits de pierres brutes qui pourraient bien remonter à une antiquité très reculée.

Ponerai. — Continuant au nord, après avoir dépassé un pic isolé et pyramidal appelé Phnom Trâng, on atteint, à une demi-lieue au delà, une autre butte en forme de croupe arrondie et légèrement allongée du sud au nord, haute de quarante mètres environ, que les indigènes appellent Phnom Ponerai = Banrai « la belle » : d'autres disent Phnom Preah Noréai, c'est-à-dire le mont de Vishnou. Du sommet on jouit d'une vue belle et très dégagée sur la plaine boisée et inondée qui borde le Grand Lac. Ce fut peut-être pour ce motif que les anciens Cambodgiens tournèrent à l'ouest les trois tours en briques qui couronnent Phnom Ponerai. Ces tours également espacées, construites sur une même ligne nord-sud, et larges de quatre mètres à l'intérieur, sont encore hautes d'une dizaine de mètres, quoiqu'elles soient très ruinées. Les portes qui ont perdu leurs monolithes de grès permettent de bien juger du mode de construction de ces sortes de temples : la tour en briques

était d'abord élevée carrée puis ronde plus haut en laissant béante l'ouverture ogivale de la porte par où on introduisait à l'intérieur l'autel et les divinités. Puis on mettait en place les lourds monolithes de l'encadrement de cette porte et au-dessus de l'entablement un mince mur de briques bouchait le haut de l'ouverture qui avait été laissée pour l'installation de la porte. Il ne restait plus dès lors qu'à consacrer le temple. A côté des tours de Poneraï, outre un caitya ou pyramide pleine en briques qu'un figuier religieux soulève en l'air, on aperçoit plusieurs statuettes de dieux et déesses brahmaniques portant encore des traces de dorure.

Phnom Tùk Méas. — De Poneraï, en laissant au nord un dernier monticule boisé qui surgit à une demi-lieue de là dans les marais et lagunes et qui ne présente rien de remarquable, disent les indigènes, malgré son nom de Phnom Chéi Tèat, c'est-à-dire « Mont de Jayadatta », on tourne à droite en décrivant un grand arc de cercle pour longer, sur sa face extérieure ou orientale, mais à bonne distance car elle lance de ce côté de nombreux contreforts, la chaîne calcaire dite Phnom Tùk Méas « les monts de la barque d'or » qui est de beaucoup la plus importante de la province de Kampong Lêng car elle atteint jusqu'à trois et quatre cents mètres de hauteur et plusieurs lieues de longueur du nord au sud.

Kalo. — Les premières ruines qu'on rencontre, situées sur un petit tertre à une soixantaine de mètres d'une butte appelée Phnom Angkèp « mont de la grenouille », sont les deux tours de Kalo dont les briques furent façonnées et cuites en riches moulures. La tour de gauche, moins ruinée, haute d'une quinzaine de mètres laisse bien voir les lignes pures et les parois nettes de sa double ogive intérieure. On peut aussi remarquer, au-dessus de la porte, une pierre plate et horizontale engagée dans les murs des pieds-droits et formant étagère dans la petite niche intérieure que laissait la mince cloison de briques placée en dernier lieu sur l'entablement des portes des tours de ce genre.

Basrei. — On appelle Basrei ou Preah Srei = Brah Sri « déesse, femme sainte, Laksmi » des ruines situées à une lieue au sud de Kalo et au pied de la colline de Dek Po. Au premier plan sont deux tours en briques dont celle de gauche, très petite, est complètement ruinée. L'autre, plus grande, assez

bien conservée, sauf le grès de sa porte qui a perdu ses sculptures en relief rongées par le temps ou abîmées par les dévastateurs, l'emporte sur celle de Kalo par la richesse des moulures de ses briques à l'extérieur et par les beaux pans ogivaux de sa voûte intérieure qui est intacte malgré que le sommet de cette tour soit un peu dégradé à l'extérieur. Haute d'une quinzaine de mètres, plus profonde que large, cette tour présente à sa base un rectangle intérieur de six mètres cinquante sur quatre mètres cinquante qu'entourent les quatre murs épais d'un mètre quatre-vingts. Ces murs s'élèvent verticalement jusqu'à quatre mètres de hauteur là où des saillies de pierre indiquent la place d'un plafond en bois disparu ; puis ils s'inclinent doucement vers le centre en quatre pans inégaux dont les deux plus grands se réunissent au sommet par une arête aiguë et légèrement cintrée où se retrouvent mathématiquement les deux mètres d'excédent de la profondeur sur la largeur. La faible lumière qui ne pénètre que du bas, par la porte, augmente encore l'effet de cette architecture ogivale simple et parfaite en son genre. Il y a aussi à signaler que la porte de cette tour a conservé ses deux anciens battants en planches épaisses s'ouvrant à l'intérieur et dont les montants pivotent dans les mortaises entaillées sur le seuil et sur l'entablement.

A dix mètres en arrière de ces tours est un petit « autel-porte » formé de quatre monolithes et analogue à ceux que nous avons vus à Han Chéi et à Ti Pir ; puis à trente mètres au delà, sur une petite esplanade haute de cinq à six mètres qui fut taillée sur les dernières pentes de la colline de Dek Po, se dresse encore une troisième tour dont les murs sont très épais, quelques-unes de ces constructions, sinon toutes, pourraient bien remonter aux environs du vi^e siècle s'aka.

Par suite d'un malentendu ou d'un oubli regrettable, une inscription de dix à quinze lignes, qui est gravée sur une des parois de porte de Basrei et que nous avons vue en 1879, ne fut pas estampée en 1882. Elle reste à recueillir.

La belle tour de Basrei n'est pas abandonnée ; fait assez rare parmi ces ruines du Cambodge ! Sa porte est tenue fermée à l'aide d'un cadenas. Les populations des villages voisins ont coutume d'ouvrir cette porte et de se réunir en ce lieu pour célébrer les fêtes du nouvel an ; elles se bornent à répandre du sable fin dans l'intérieur de la tour qui est vide maintenant de tout autel ou divinité.

Phûm Da. — Le Phum Dã « hameau du roc », à deux lieues au sud de

Basrei, entre la jungle noyée de Samrong Sèn et les dernières saillies de la chaîne calcaire de la « Barque d'or », est un petit village dont les cases sont cachées sous des bosquets de cocotiers et d'autres arbres fruitiers. A deux cents mètres au sud de sa pagode, une petite esplanade couverte de broussailles, appelée Tuol Prasat « le tertre de la tour », n'offrait plus qu'une jolie petite stèle plate que les indigènes laissaient enterrée par crainte superstitieuse : mise au jour, elle aurait empêché les pluies de tomber. Nous les avons déchargés de tout souci en emportant cette pièce. Bergaigne a étudié, dans le *Journal asiatique* de 1882, l'inscription sanscrite, à écriture monumentale et soignée selon l'usage de ces documents, qui occupe les vingt lignes de la première face et les deux lignes du haut de la seconde. Sur cette seconde face a été burinée ensuite une inscription en langue vulgaire de quinze lignes dont l'écriture cursive a été sensiblement moins soignée. Les deux parties du document sont en parfait état de conservation.

Le texte sanscrit, empreint d'un profond mysticisme sivaïte, débute par la formule ordinaire d'adoration à S'iva et comprend neuf stances dont quatre composent encore une invocation adressée à ce dieu en lui donnant des épithètes empruntées à la philosophie mystique des Upanishads. Les cinq autres stances se rapportent à l'érection et à la consécration d'un linga ou représentation phallique de S'iva en l'année 976 s'aka (= 1054 A. D. donc sous le règne du roi Udayādityavarman qui n'est nullement mentionné dans ce document) par un yogin ou ascète nommé Jñānapriya Aryamaitrin, de qui le texte dit : « c'est le seigneur en personne ». c'est-à-dire qu'on le considérait comme identifié dès cette vie à S'iva, le dieu représentant l'âme du monde dans laquelle il devait s'absorber en mourant. A prendre les termes de l'inscription à la lettre, au lieu de s'absorber dans le linga, il aurait tiré ce linga, « des entrailles de son corps » comme aurait pu le faire S'iva lui-même. Cet ascète enjoint aux « habitants des cavernes » de respecter ce linga et termine en exprimant le vœu que les deux noms qu'il porte gardent pour lui tout leur sens (chéri de la science, ami des gens honorables) tant qu'il ne sera pas détaché des objets sensibles.

Le texte khmer des quinze dernières lignes dit en substance que cette inscription est faite pour glorifier la puissance du linga sacré. Quiconque le servira six mois sera fortuné dans les deux mondes, tandis que les négligents n'auront aucun succès dans ces deux mondes. Le seigneur Yogi (c'est-à-dire l'ascète pratiquant l'union mystique avec Dieu, sans doute l'auteur nommé

dans le texte sanscrit) sera le prêtre de cette représentation de la divinité et aura, selon les coutumes sacerdotales, la jouissance des terres, jardins et étangs (qui font partie du domaine du temple). Deux serfs ou esclaves, une « tai » et un « si » sont chargés du service du linga et du feu sacré ; ils devront principalement veiller à la nourriture (vyāñjana) qui sera apportée du monastère (ās'rama) que le chef du peuple, nommé Dharmāvāsa, et les familles ont donné à titre d'honoraires, selon la loi de ceux qui donnent des honoraires. Quiconque violera ces prescriptions subira les divers supplices royaux (rājabhaya) pendant sept naissances : quiconque les observera fidèlement jouira de la toute-puissance (vibhava).

Les deux textes de cette stèle, se complétant l'un par l'autre, constituent le témoignage d'une fondation « communale », si l'on peut employer ce terme, que les gens de la localité firent en faveur du brahmane, de l'ascète qui nous y a laissé son nom. Les fondations de ce genre devaient être très usitées dans l'ancien Cambodge.



CHAPITRE XVIII

KAMPONG SOAY

Le pays. — Les rivières. — Les habitants. — Les districts. — Santhuk. — La tour du Phum Prasat. — Phnom Santhuk. — La stèle de Kakoh. — Kampong Thom. — La stèle de Vat Kédéi Char. — Máhá. — Srengé. — Prasat Andét. — Préi Kedei. — Phnom Barieng. — Neak Ta Palup. — Preah Roung. — Trepeang Præs. — Chhœu Téal. — Les tours de Kouk Khlong. — Ngon. — Prasat Chéachul. — Sré Kandal. — Phnom Dék, l'industrie du fer. — Prasat Beng, l'inscription. — Sré Athupedei. — Prasat Khna. — La stèle de Tuol Prasat. — Preah Khleang. Phnóm Koul. — Prasat Prayong. — Preah Lean. — Prasat Sré Ta Chœu. — Thbéng, le mont, Prasat Preah Théat, Prasat Samlanh, Phum Réach Sdach, Trepeang Prasat, Prasat Sên Chum. — La stèle de Neak Ta Charek. — Prasat Dáp, le pays, le monument.

Le Pays. — Kâmpong Soay = Kamban Svây « le quai des manguiers » est le nom donné à la plus vaste province du Cambodge actuel. Beaucoup plus étendue au début du *xix^e* siècle, elle comprenait probablement Melou Préi qu'un gouverneur rebelle livra aux Siamois : au milieu de ce siècle elle embrassait encore Stoung et Chikrêng que le roi Norodom érigea en provinces distinctes, au grand mécontentement des populations froissées dans leur respect des vieilles traditions. Preah Roung, détaché plus tard, forma de même un district séparé. Quant à la petite enclave de Préi Kedei, son érection en province de la quatrième Maison doit remonter assez loin. A part Melou Préi, aujourd'hui possession siamoise et qui sera examinée ultérieurement, nous étudierons ici la province de Kampong Soay en faisant abstraction de tous ses démembrements, en la supposant restée intacte, s'étendant donc depuis le Chinit à l'est jusqu'à la province d'Angkor à l'ouest.

La limite orientale de cette grande circonscription n'atteint pas, en effet, le grand fleuve : Krachéh, Sambok et Sambaur occupant une large bande de

terrain sur la rive droite : elle suit le Chinit ou tout au plus la ligne de partage des eaux entre le fleuve et cet affluent du Bras du Lac. Par endroits, quelques monticules et quelques mamelons de limonite dessinent cette ligne de faite, mais plus généralement elle n'est constituée que par des forêts ou plateaux marécageux, repaires inviolés des éléphants sauvages. Au nord, la province de Kampong Soay atteint sur une certaine étendue le mur des Dangrèk. La frontière entre les deux royaumes, nullement indécise, suit les limites traditionnelles des districts et toutes les cartes faites jusqu'à ce jour sont erronées en ce qui concerne le nord de Kampong Soay.

Des Dangrèk, la province descend en pente douce vers la dépression du Grand Lac en se hérissant, surtout dans le nord, de nombreuses buttes ou collines généralement boisées que domine le gros massif du Thbèng. De belles et épaisses forêts croissent quelquefois dans le voisinage de ces montagnes. Quant aux plaines, elles sont herbeuses et inondées vers le sud, tandis qu'au nord ce sont des plateaux légèrement ondulés, où les tertres alternent régulièrement avec les bas-fonds, et qui sont partout couverts de forêts-clairières de ces arbres à essences résineuses, aux écorces rudes et lépreuses qui croissent parmi les grandes herbes : les paysans incendient chaque année ces plateaux à l'époque de la sécheresse.

Les Rivières. — Les rivières et les nombreux torrents de la région versent au Grand Lac une énorme quantité d'eau pendant les crues annuelles. Le Sting Chinit = Sdiñ Jīnīt, dont il a déjà été question à propos des provinces de Baray et de Kampong Lèng, descend des contrées peu connues du district de Preah Rong, traverse de vastes forêts et limite la province sur une grande partie de son cours. Nous savons que son embouchure est au Péam Dâk Kong sur le Bras du Lac. Dans le bas pays où il prend aussi le nom de Prèk Samrong Sèn, il est facilement navigable pour les barques indigènes et il atteint, lors des pluies, jusqu'à soixante mètres de largeur sur six de profondeur.

A une dizaine de lieues de son embouchure il reçoit sur sa droite un affluent de semblable importance qui prend aussi sa source dans le district de Preah Rong où on l'appelle Sting Preah Rong ou Baroung, ou encore, paraît-il, Sting Dahr : ce dernier mot paraissant être de langue Kouie et signifier « eau ». Là où il devient navigable aux barques on lui donne plus communément le nom de Prèk ou Sting Tang Kassang.

Ces deux cours d'eau communiquent avec le suivant, le Sting Sèn, par un arroyo ou canal naturel appelé Prék Kampong Thmâ « rivière du quai des pierres » qui transforme en île véritable la province de Kâmpong Lêng.

Le Sting Sèn ou Prék Kampong Soay, dont le cours est assez étendu, roule aux pluies une masse d'eau plus considérable que l'ensemble des deux précédents, mais il ne conserve qu'un mince filet d'eau en saison sèche et il n'est navigable pour les chaloupes que sur la seconde moitié de son cours et de juillet à novembre: les pirogues indigènes ne le remontent guère que pendant six mois et dans cette même partie de son cours. Sa source principale qui sort d'une forêt appelée Préi Toting « forêt en travers » recueille, par une multitude de torrents, les eaux du versant méridional des Dangrêk. L'autre source draine, sous le nom de Sting Kedol, le plateau supérieur du mont Thbêng, coule à l'ouest et revient au nord pour se réunir à la précédente en un lieu appelé Preah Prâsâp. De là le Sèn coule à l'est, dans une plaine qui s'étend entre les deux massifs du Thbêng et des Dangrêk: il reçoit à gauche les eaux du Chok qui sert de frontière entre Kampong Soay et la province siamoise de Melou Préi. A partir de ce confluent c'est le Sèn lui-même ^{Khieayji} limite les deux royaumes de Siam et de Cambodge pendant une partie ^{le mont,} _{à Chum.} cours, en continuant à décrire une vaste courbe autour des contreforts du mont Thbêng pour prendre enfin sa dernière direction au sud-ouest. Creusant son lit à huit mètres de profondeur, à cent mètres et plus de largeur, il traverse des forêts de beaux arbres de bonnes essences et d'une exploitation facile, il passe à de nombreux villages et à Kâmpong Thom, le chef-lieu traditionnel de la province pour se jeter à l'entrée du Grand Lac, dans le Véal Phok ou « plaine de boue », par trois bouches où s'établissent chaque année des villages temporaires de pêcheurs.

Parmi ses nombreux affluents on peut citer la rivière de Melou Préi à gauche et à droite le Prék Srekom Au qui coule à l'ouest de Kâmpong Thom.

Les autres cours d'eau de la région dignes d'être notés sont le Sting Stoung et le Sting Chikrêng qui ont donné leur nom aux deux districts qu'ils arrosent, enfin le Prék Kampong Cham « rivière du quai des Tchames » qui forme frontière au nord du Lac, entre le Cambodge et Siam: son embouchure est par 13° N.

Les habitants. — Les habitants de cette vaste province et de ses dépendances sèment dans le nord du pays le riz des carrés de forêts qu'ils incen-

dient : ils cultivent les rizières au centre et dans les plaines, où bien ils sèment le riz d'inondation, dans les régions basses. Ils exploitent les bois de construction, construisent des barques, creusent des pirogues dans de superbes troncs d'arbres ; ils recueillent le vernis végétal, l'huile de bois, la gomme-gutte, la gomme laque ; ils exploitent en certains lieux des gisements de riche minerai de fer et ils se livrent à la pêche un peu partout, mais surtout dans le sud.

La population est très clairsemée dans ce pays qui fut riche et prospère à en juger par les ruines de ses monuments. La province de Kampong Soay proprement dite, c'est-à-dire, après défalcation de Stoung, Chikrèng et peut-être Preah Roung, ne compte que 4 541 inscrits khmèrs, auxquels il faudrait ajouter, il est vrai, de nombreux serfs héréditaires qui sont partout disséminés ; ainsi que les Kouys et les Pears répandus dans la moitié septentrionale. Les Cambodgiens de ce pays jouissent d'une médiocre réputation chez leurs compatriotes qui les tiennent pour gens de mauvaise foi en général. Les Kouys, qui paraissent établis de toute antiquité en ces contrées, se distinguent en Kouys « du fer, des nattes et des éléphants », selon leur genre d'occupation habituelle ou selon le tribut payé annuellement au roi de Cambodge. En quelques villages ils ont perdu leur langue et adopté l'usage du cambodgien.

La province de Kampong Soay a pour gouverneur l'Okñā Tejo (prononcé Dèchou), fonctionnaire à dix mille honneurs de la Maison du roi, lieutenant à l'extérieur du Premier Ministre : il marche en tête des cinq *stac trañ* ou « rois de la campagne » et de tous les mandarins provinciaux. On dit qu'il inaugure ses fonctions par le sacrifice d'un jeune taureau remplaçant les condamnés à mort d'autrefois et que son sceau représente Hanumant, le singe célèbre du Ramagana. Il réside habituellement à Kàmpong Thom.

Les districts. — Les nombreux districts de cette grande province et de ses dépendances naturelles paraissent correspondre aux anciens *sruk* « pays ». Nous les examinerons en détail et dans l'ordre suivant qui va *grosso modo* du sud-est au nord-ouest :

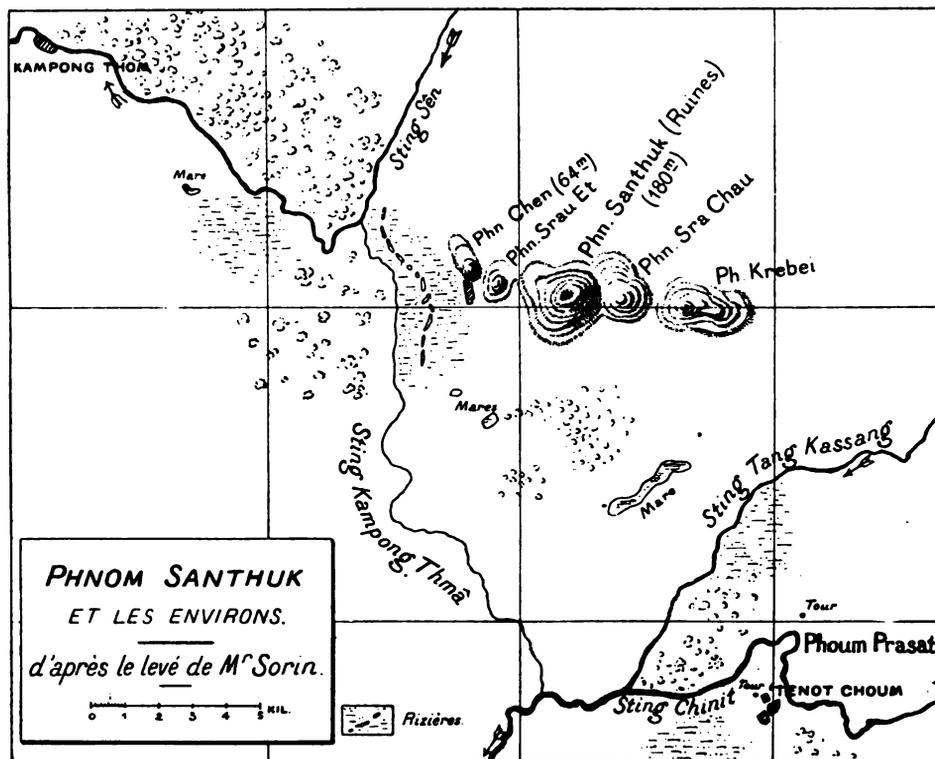
1° Santhuk, à l'est du Sting Sèn, au nord de Kampong Lèng, entre Baray et Kampong Thom.

2° Kampong Thom, la circonscription du chef-lieu, sur les deux rives du Sèn.

- 3° Srengê, à l'ouest de Kampong Thom.
 - 4° Prêi Kedei, petite province distincte, mais enclavée, au nord de Kampong Thom, sur les deux rives.
 - 5° Preah Roung, district actuellement détaché, dans l'est de la province.
 - 6° Chhœu Téal, au nord de Prêi Kedei et sur la rive gauche du Sên.
 - 7° Ngon, au nord du précédent et également sur la rive gauche.
 - 8° Srê kandal, à l'ouest du Sên et au nord de Kampong Thom.
 - 9° Srên Thupedei, au nord de Srê Kandal.
 - 10° Preah Khleang, au nord du précédent, entre le Sên et le massif du Thbêng.
 - 11° Thbêng, sur ce mont, ainsi qu'au nord et à l'ouest.
 - 12° Prasat Dâp, entre le Sên et les Dangrêk, au nord de Thbêng.
- Les provinces et districts suivants fourniront les matières de quatre chapitres séparés.
- 13° Promotép, à l'ouest de Prasat Dâp.
 - 14° Kohkér, au sud-ouest de Promotép, à l'ouest de Thbêng.
 - 15° Khvao au sud et à l'ouest, du précédent, au nord de Chikrêng.
 - 16° Nokor Chum et 17° Hêm Bauvan, deux petits districts boisés, inexplorés et presque inhabités, au nord de Khvao, à l'ouest de Prasat Dâp et de Promotép.
 - 18° Lovéa Kassang, entre Khvao d'un côté, Srên Thupedei et Srê Kandal de l'autre.
 - 19° La province de Stoung, au nord-ouest de Kampong Thom, de Srengê et au sud de Lovéa Kassang.
 - 20° La province frontière de Chikrêng, au nord-ouest de Stoung.
- Quoique très longue, cette énumération présente peut-être des lacunes; l'exploration de cette vaste région ayant été incomplète. Nous donnerons sur chaque districts les renseignements que nous possédons.

Sânthuk. — En traversant le Sting Chinit près des ruines de Tenot Choum, province de Baray, on met le pied sur la terre du district de Santhuk = Sandhuk, Sanduk, Asanduk, qui tire ces appellations d'une colline qui surgit isolée à quelques lieues au-delà. Le district, dont le chef porte le titre d'Okñā Sadup(?) Mantri, est en général fertile et bien cultivé: son principal village, Tang Kassang, compte une centaine de cases près du confluent de la rivière de ce nom et du Sting Chinit.

Phum Prasat. — A moins d'une lieue de ce gros village, le Phum Prasat « village de la tour » que le Chinit sépare du Phum Tenot Choum de Baray. doit son nom à une tour en briques, à laquelle les bonzes ont adossé leur pagode appelée par suite Vat Prasat, « pagode de la tour ». Ce petit monument, haut d'une dizaine de mètres et en assez bon état de conservation, possède encore sa pierre terminale, sorte de cube qui servait probablement de support à une flèche en bois. On peut aussi remarquer à sa porte, dont



l'encadrement et le linteau de grès sont assez bien ornementés. les deux battants en bois de fer sculpté qui paraissent remonter à l'époque brahmanique elle-même et qui représentent des figures en relief hautes d'un mètre trente centimètres; sur le battant de droite, c'est un guerrier debout sur un animal, chien ou lion chinois, tenant un sabre de la main droite et une fleur de lotus de la gauche; sur l'autre battant, c'est une femme tenant une fleur de la main droite et laissant pendre sa gauche le long du corps.

Sur le chambranle de gauche de cette porte, une inscription khmère de cinq lignes a presque totalement disparu sous l'usure du temps. La langue et plus encore l'écriture permettent de la croire antérieure au règne d'Indravarman, remontant par suite aux VI^e, VII^e ou VIII^e siècles s'aka. On y devine plutôt qu'on y lit les fragments suivants : « ...le Mratāñ Medhāvī... donne... au dieu S'rī S'añkārañārāyana... 3 esclaves... sacrifice... »

Phnom Santhuk. — La colline de grès appelée Phnom Santhuk se dresse isolée au nord-ouest à quatre lieues de ce Phum Prasat et à égale distance à l'est un peu sud de Kampong Thom, le chef-lieu de la grande province : contournée par la rivière de Kampong Thmā et très boisée, cette colline mesure environ cent vingt mètres de hauteur. Par un sentier en pente douce qui monte sous les grands arbres on accède à son sommet qui est taillé, naturellement en plate-forme, et où se voient les débris d'une pagode insignifiante. La roche très tendre y a été attaquée de tous côtés, fouillée, sculptée en énormes Bouddhas représentés couchés, assis, debout, ainsi qu'en puits, baignoires et réservoirs. Ces travaux semblent remonter aux débuts du bouddhisme actuel du Cambodge, vers les XI^e et XII^e siècles.

Kakoh. — Une stèle plate a été trouvée dans les bois près du village de Kakoh qui est au pied de Phnom Santhuk. Cette pierre de grès, au grain très tendre, a été extraite peut-être de la colline même.

Sur l'une de ses faces fut gravée une inscription qui est actuellement en si mauvais état qu'on ne peut même indiquer avec précision le nombre de ses lignes, quarante-trois environ. L'écriture, antérieure au règne d'Indravarman, indique que ce document remonte aux VI^e ou VII^e siècles s'aka. La langue est quelquefois du sanscrit ; mais plus généralement du khmer où il est question des donations faites par un roi à des divinités brahmaniques, en esclaves, bœufs, buffles, jardins et champs.

D'après des renseignements postérieurs à notre passage et qui mériteraient d'être contrôlés, il y aurait encore, non loin de Phnom Santhuk, en un lieu appelé Beng Dāmnak Sbau Ambèng, les vestiges d'une grande forteresse aux remparts entourés de fossés pleins d'eau.

Kâmpong Thom. — Le chef-lieu de Kâmpong Soay est situé en pays atteint par les inondations du Grand Lac, sur les deux rives du Sting Sèn

dont le lit large ici d'une centaine de mètres, profond de six ou sept, se remplit aux crues, déborde même, tandis qu'il n'y reste en mars qu'une nappe liquide large de vingt à trente mètres, profonde d'un pied, qui coule rapidement entre les bancs de sable. Les berges sont plantées en tabac, quand elles ne sont pas à pic. Kampong Thom, village nu, dépourvu d'arbres ainsi que la plaine d'alentour, fut souvent dévasté par les guerres et les troubles et ne compte que quelques milliers d'habitants, mais il est



FIG. 68. — Vue de Kampong Thom aux hautes eaux. Dessin original de M. Albert Tissandier.

entouré à quelque distance par de nombreux et coquets hameaux dont les cases disparaissent sous les arbres fruitiers.

Nous n'avons pas des renseignements très précis sur les limites des districts de Kampong Thom, de Srengè et de Préi Kedei, ni sur la position exacte de plusieurs des lieux que nous allons mentionner dans ces districts.

Kedei Char. — Au nord de Kampong Thom, on signale un endroit appelé Bantéai Char où seraient quelques caitya ou petites pyramides pleines en briques. Mais peut-être cet endroit est-il à identifier avec Vat Kedei Char,

pagode moderne située à une lieue et demie au nord-est du chef-lieu et où a été trouvée une petite stèle de grès qui porte sur ses deux principales faces une inscription sanscrite de quatorze et de quinze lignes, assez bien conservée en partie. Ce document donne la date : 864 s'aka = 942 A. D., de l'avènement au trône de Harṣavarman II, le fils cadet de Jayavarman IV : il donne aussi les noms de deux seigneurs de l'époque : S'rī Kavīndrārimathāria et son oncle maternel S'rī Virendravikyāta. Le sanscrit de cette inscription est mêlé de mots khmers qui doivent être sans doute les noms indigènes des Kṣetra « champs » donnés au temple.

Sur la tranche de la stèle, une inscription en langue vulgaire de vingt-trois lignes qui sont très courtes, naturellement, énumère les noms d'autant d'esclaves sacrés, soit deux *si* « hommes » et vingt et une *lai* « femmes » : serviteurs que le « neveu » offre au dieu, dit une dernière ligne en langue vulgaire écrite sur le pourtour de la base de la stèle.

Mâhâ. — Dans cette région, au nord de Kampong Thom, on a encore signalé les ruines de quatre tours en briques à l'ouest du Phûm Sambuor et une autre tour près du Phûm Mâhâ.

De son côté, M. Leclère, qui a longtemps résidé à Kampong Soay, a découvert, il y a quelques années, douze tours ou édicules entre Mâhâ et le Phûm Krâl. Ornées de briques sculptées, nous dit-il dans une lettre, elles sont toutes de forme ronde, sauf une, la plus importante, qui possédait une porte et trois fausses portes décorées de belles colonnes en pierres d'un seul bloc et précédées de statues de lions à crinière.

Dans l'une de ces tours, M. Leclère a pris une statue d'homme à tête de cheval envoyée au musée khmer du Trocadéro et dans une autre il a trouvé un buste de déesse dont la tête manquait. Un mur, encore reconnaissable à ses vestiges, entourait ce temple dont dépendait un beau bassin sacré, dit « bassin des bains ». Selon M. Leclère, c'est de ce temple que partait une grande chaussée allant au nord-ouest vers Angkor et que nous retrouverons plus loin. Très large et dominant la plaine inondée de plus d'un mètre, cette ancienne levée de terre est surtout reconnaissable aujourd'hui par les grands arbres qui la rendent impraticable et la transforment en une étroite et interminable forêt rectiligne. Le temple de Mâhâ, qui paraît avoir été important, et l'absence totale de ruines à Kâmpong Thôm, le chef-lieu actuel, semblent indiquer que la région avait son principal centre à Mâhâ à l'époque de la splendeur

du Cambodge et que ce ne fut qu'après la décadence que les chefs provinciaux transférèrent leur résidence habituelle à quelques lieues vers le sud.

Srengé. — Il importe de noter le district de Srengé (= Srañe « riz sauvage », prononcé Srenguè), parce qu'on retrouve ce nom dans certaines inscriptions, celles de Kohkér, par exemple, où il désigne l'un des anciens Sruk « pays » du Cambodge. Ce petit district, qui a pu garder ainsi son vieux nom et ses limites traditionnelles, doit s'étendre au nord du lac, à



FIG. 69. — Habitation d'un bonzo cambodgien. Dessin original de M. Albert Tissandier.

l'ouest de Kampong Thom, entre le Prék Srekom An, affluent de droite du Sting Sèn, et la province de Stoung, dans une plaine qui est parsemée de quelques villages à sa partie septentrionale où le sol est tantôt sablonneux, cultivé en rizières, tantôt couverts de forêts soit claires, soit épaisses : tandis que l'argile, les steppes herbeuses, les jungles inextricables et les lagunes doivent dominer dans la partie déserte du sud que la grande inondation noie annuellement.

Prasat Andèt. — Prasat Andèt et Vat Rosei Chéi appartiennent proba-

blement à ce petit district de Srengê. Vat Rosei Chéi (ou Chas) est la pagode moderne du village de ce nom : on n'y trouve que quelques pierres sculptées. A quelques kilomètres au sud-ouest de ce village, Prasat Andêt « la tour flottante », dans une plaine d'herbes que l'inondation doit recouvrir profondément, est une tour isolée, construite en briques sur une butte artificielle d'une dizaine de mètres de hauteur. La tour elle-même a encore sept à huit mètres de haut. Son intérieur est rempli de Bouddhas en bois qui sont entièrement vermoulus. A une centaine de mètres vers le nord une autre butte plus petite devait supporter un édifice en bois dont il ne reste nulle trace et une grande pièce d'eau à l'est complétait les éléments essentiels du temple.

Préi Kedei. — Au nord-est de Kâmpong Thom, le district de Préi Kedei (= Brai Kti, probablement « forêt du temple »), sur les deux rives de Sting Sèn, mais principalement sur la rive gauche, entre Santhuk au sud et Chhœu Téal au nord, forme, depuis longtemps sans doute, une petite province séparée, quoiqu'il ne soit qu'une simple enclave de Kampong Soay. Sa population ne compte que 274 inscrits. Le gouverneur réside habituellement au petit village de Truk Andaung = Dik Antûn « eau du puits » dont les cases sont disséminées sur les deux rives du Sèn et dont le nom est souvent joint à celui de la province. Ce fonctionnaire, paré des titres d'Okhâ Mantri Sneha, est à sept mille honneurs selon les uns, neuf mille selon les autres : il appartient à la quatrième catégorie ou Maison princière : la province faisant partie de l'apanage de la Reine mère ou de la première princesse de sang.

Phnom Barieng. — Deux ruines ont été reconnues à l'est du Sting Sèn dans Préi Kedei. Phnom Barieng = Blnam Pāriān, est une butte de quarante à cinquante mètres de hauteur, située à une demi-lieue au sud du Phum Kampong Chvéa « le quai des Malais » dont la sépare une plaine dénudée que les crues inondent souvent de manière à permettre d'atteindre en pirogue le pied de cette colline où les gens des environs se réunissent pour célébrer les fêtes du nouvel an. A l'est de la butte commence une chaussée d'accès qui passe entre deux pièces d'eau larges d'une quarantaine de mètres. Un escalier en pierres de grès gravit la pente et conduit à trois tours construites en briques et dont les portes de grès sont en ruines. Deux de ces tours, très petites, ne dépassent pas trois mètres de face. L'autre est un peu plus grande.

Neak Ta Palup. — La seconde ruine de Préi Kedei se rencontre en remontant plus au nord, dans une plaine dénudée appelée Véal Neak Ta Palup à une demi-lieue du Phum Aur Tasiou et du Sèn. Ce n'est qu'une petite tour insignifiante en briques : l'encadrement de la porte est en grès rouge.

Il convient de noter qu'un des petits cours d'eau de Préi Kedei qui se jettent dans le Sèn, rive gauche, est appelé Prèk Méaléang = Mālāñ nom qui rappelle peut-être celui de Mālyāñ que les inscriptions khmères donnent à une province de l'ancien royaume.

Preah Rong. — Le district reculé de Baroung ou plus exactement Preah Rong = Brah Roñ « l'étable ou le hangar sacré » appelé encore Preah Rong Kien Sà faisait partie de Kampong Soay avant 1870, époque vers laquelle le gouvernement l'érigea en province séparée. Peu connue, cette région doit s'étendre au sud des provinces siamoises de Tonlé Ropou et de Melou Préi, entre Sambaur à l'est et les districts de Chhœu Téal et de Ngon à l'ouest. Ses habitants clairsemés sont en grande partie des serfs héréditaires et ils cultivent quelques rizières, ou bien ils plantent le riz dans les carrés de forêts incendiés, ils ramassent aussi le miel et la cire des abeilles sauvages, font des torches, construisent des jonques, et recueillent surtout la gomme-gutte en observant soigneusement diverses pratiques superstitieuses ; ils s'abstiennent par exemple de chanter et de siffler quand ils se livrent à cette exploitation. Les couteaux qui servent à entailler les écorces des arbres à gomme ne doivent être employés à aucun autre usage et nul étranger ne doit les toucher, les manier, pas plus que les tubes qui reçoivent la sève. Le gouverneur, qui a pour titres Brah Roñ Rājratna, selon les uns, ou Okñā Sadup Mantrī, selon d'autres, réside habituellement au Phùm Bèng, sur le Sting Preah Rong, le torrent qui donne son nom au district et qui coule vers Tang Kassang où il se jette dans le Sting Chinit.

Trepeang Præs. — Dans ce district, un groupe de trois ou quatre collines que l'on voit de loin, de Sambaur et de Krachèh, sur le grand fleuve, et dont la hauteur peut atteindre cent cinquante à deux cents mètres, tire son nom collectif de la principale montagne appelée Phnom Preah Chi = Brah Jī « le dieu, le maître. » On n'y signale pas de ruines, mais près du Phùm ou village Trepeang Præs « la mare des antilopes » qui est au sud de la col

line de ce nom, la plus orientale du groupe, sont les ruines de trois petites tours en briques, construites sur une terrasse commune très basse dont le mur de revêtement est en limonite et qui est précédée d'une chaussée allant se perdre à douze cents mètres vers l'est, La « mare des antilopes » est à quatre-vingts mètres au nord-est de ce petit monument. Postérieurement à nos explorations, des indigènes ont aussi signalé dans le voisinage d'autres ruines et peut-être des inscriptions, en un lieu appelé Bantéai Siem Kat Sâk, « la forteresse où les Siamois coupèrent les cheveux. » Ces renseignements seraient à vérifier.

Chhœu Téal. — Dans la province de Kampong Soay, entre Preah Rong et le Sting Sèn, les deux districts de Chhœu Téal et de Ngon sont quelquefois considérés comme n'en formant qu'un seul. Chhœu Téal = Jhœ Dâl « l'arbre dipterocarpus » a pour chef l'Oknâ Sèn Sangrām.

A une demi-lieue au sud-est du village d'une quarantaine de cases qui a donné son nom à ce district, sont les ruines appelées Prasat Véal Kouk Khlong, comprenant cinq tours ou édifices très ruinés en briques, trois en première ligne et deux derrière : un mur d'enceinte en blocs de limonite mesurant une cinquantaine de mètres sur quarante les entoure, interrompu par des portes monumentales sur l'axe est-ouest. En dehors du mur est un fossé-bassin que coupent les deux chaussées d'accès. Aux parois de la porte monumentale de l'est étaient burinées des inscriptions ; celle de droite est entièrement ruinée ; à celle de gauche quelques lettres encore reconnaissables indiquent que la langue était sanscrite et que l'écriture était antérieure au ^x^e siècle s'aka.

Ngon. — Le district de Ngon, au nord du précédent a pour chef l'Oknâ Jit Sangrām. Ses habitants, de même que ceux de Chhœu Téal, sont des Khmers, dont une partie, serfs héréditaires, obéissent à de petits chefs, spéciaux, tels que le Rājādhipati, le Rāja Khvak, le Cau Bañā Cau Seña.

On signale, à gauche de la route qui conduit de Kampong Kassang à Melou Préi, une tour en briques, ruinée et insignifiante, appelée Prasat Chéachul = Jājul.

Nous devons aussi noter dans ce district, un étang et un village du nom de Tuk Méaléang = Dik Mālāñ, et faire remarquer que pour la seconde

fois nous rencontrons, en ce pays de Kampong Soay, ce nom qui rappelle la province de Mālyān des anciennes inscriptions.

Srê Kāndal. — Le district de Srê Kāndal « les champs du centre », à l'ouest du Sting Sèn, au nord de Kampong Thom, est remarquable par son sol argileux, ondulé, mamelonné, arrosé d'eaux vives et permanentes, couvert en partie par d'épaisses, vastes et magnifiques forêts de pins énormes ou d'arbres divers à essences résineuses. A une vingtaine de kilomètres à l'ouest du Sèn on rencontre successivement, en allant du sud au nord : la grande forêt dite Préi Kouy, les montagnes du fer et une autre forêt, Préi Rongom ; cette dernière couvre tout un plateau appelé « le Petit Mont » dont le relief n'est que d'une dizaine de mètres sur les plaines environnantes mais qui s'étend à plus d'une lieue dans tous les sens.

Phnom Dêk. — Au milieu d'une plaine plus découverte, entre les deux grandes forêts, à une trentaine de kilomètres à l'ouest du Sting Sèn et à une quarantaine au nord de Kampong Thom, les Phnom Dêk « monts du fer », sont trois collines entourant une sorte de cirque naturel ouvert vers le sud-ouest, hautes de cent mètres au plus, mais largement assises, couvertes en partie de grands arbres et dont l'ossature granitique est mêlée de nombreux amas de petits cailloux ou rognons de riche minerai de fer empâtés dans une gangue d'argile rouge. La colline occidentale, appelée Phnom Royoung, la plus riche en minerai, est aussi la seule exploitée par les « Kouys du fer », fondeurs et forgerons qui extraient, à ciel ouvert, en des trous peu profonds, ce minerai en grains, le transportent à leurs villages près des cours d'eau, le fondent par des procédés curieux autant que primitifs, et approvisionnent tout le Cambodge de fer, de coutelas, de hachettes et autres instruments grossiers : ils le frappent surtout en lingots de 290 grammes qui servent encore de monnaie jusqu'à vingt lieues à la ronde. Le change est à raison de dix lingots pour une ligature de sapèques. Chaque forgeron paie un impôt traditionnel de 25 livres de fer.

Prasat Bêng. — Vers le nord du district de Srê Kāndal, à une demi-lieue au sud du Phum Beng « village de l'étang », est un monument en ruines, appelé Prasat Beng, caché sous les bambous et les grands arbres, formé d'un mur d'enceinte en limonite qui mesure environ trente mètres sur vingt-cinq

et de quatre tours ou édicules en limonite et en grès ; il a été vu précédemment par M. Harmand¹. Une inscription khmère de neuf fragments de lignes, existe au pied-droit de la porte de l'enceinte de ce petit monument, non sur la paroi interne comme à l'ordinaire mais sur la face regardant le préau. Cette position insolite et la coupure nette des lignes qui ont toutes perdu leur commencement et leur fin indiquent que la pierre, provenant d'un monument antérieur, fut retaillée et adaptée à la construction que nous voyons actuellement en ruines. Les fragments de cette inscription mutilée qui subsistent encore sont assez lisibles. Ils permettent de constater que l'écriture, en lettres plutôt grandes, remonte au VI^e ou au VII^e siècle s'aka et que le document mentionnait des donations faites à une divinité dont le nom a disparu. L'Aryya Candra Kṛi (sṇa?) donnait quelques « ku » ou femmes esclaves ; trois autres personnages dont les noms sont perdus donnaient des champs.

Srê Athupedei. — Le district de Srên Thupedei ou Srê Athupedei = Srê Adhipati « les champs du souverain Seigneur », au nord et au nord-ouest du précédent, est plus accidenté, surtout aux Phnom Roï « les cent collines », nom significatif donné à d'innombrables buttes gréseuses qui prolongent au sud le massif du Thbêng que nous verrons dans le district de ce nom.

Prasat Khna (d'un nom d'arbre et nom de lieu très usité), entre le Sting Sên et cet hérissément de buttes, est un petit monument entièrement construit en limonite, comprenant un mur de trente mètres sur vingt environ, haut de deux mètres et décoré d'une porte monumentale, puis, à l'intérieur, un édicule et une tour-sanctuaire. En ce lieu fut trouvée une stèle à quatre faces, dont deux étaient autrefois couvertes par une inscription de quarante-huit lignes environ, gravée en une écriture carrée, fine, grêle, qui indique pour sa date le XII^e siècle s'aka. Malheureusement quelques lettres seules sont reconnaissables, tellement la pierre est usée et écaillée. On ne peut même dire quelle était la langue de ce document.

Tuol Prasat. — De grande importance est un autre document épigraphique qui a été trouvé à l'ouest des Phnom Roï, au Tuol Prasat « tertre

1. Voir *Annales de l'Extrême-Orient*. Tome 1^{er}, p. 328.

de la tour », près du Phùm Dâmnak Soay « village de la station du man-
guier ». Un mur de blocs de limonite, haut d'un mètre, indique un sou-
bassement de temple cruciforme dont la grande branche est-ouest est longue
de vingt-six mètres environ, tandis que l'autre branche mesure vingt-deux
mètres. Au dessus s'élevait sans doute une construction en bois dont il ne
reste aucun vestige. Mais à l'intérieur sont encore quatre autels, trois statues
de divinités brahmaniques et une stèle, le tout en grès.

Cette stèle de Tuol Prasat, sans éclats, sans cassures, sauf une fente
oblique de peu d'importance, est d'un grès si tendre que l'usure du temps a
rendu sa surface granuleuse, grêlée de petits trous comme stuc ou mortier,
et cela aux dépens de la netteté de l'écriture et de la facilité de la lecture.
La pierre, plate, presque aussi large que haute, compte au total soixante-sept
lignes sur ses deux grandes faces et soixante-six lignes très courtes sur les deux
faces de la tranche. La langue sanscrite y alterne avec le khmer. Sous les
réserves que nécessitent le mauvais état de conservation de ce document et
l'obscurité d'un texte très ambigu en certains passages, nous y lisons en
résumé que :

En 925 s'aka = 1003 A. D., le troisième jour de la première quinzaine
d'asvayuja (octobre), vendredi, mansion lunaire d'Aurâdha, S. M. Srî
Jayavîravarman étant aux Quatre Portes saintes (au palais royal) de la ville
sacrée Srî Jayendranagarî, le seigneur Srî Prithinvindrapandita, préposé
aux châtiments et aux récompenses (c'est-à-dire grand justicier du royaume,
ministre de la justice criminelle) et les juges du tribunal royal, inclinés
devant Sa Majesté, lui lurent respectueusement les stances sanscrites (qui
suivent) relatives à l'origine et à la situation des propriétés foncières, champs
et forêts du Vâp Sah, le gardien des registres sacrés (de la population).
Divers Vâp et d'autres personnages, tous nommés, avaient revendiqué ces
terres et le procès avait été clos par un ordre de donation de S. M. Jayavîra-
varman qui prescrivit de buriner sur la pierre ces illustres stances sanscrites :
l'auguste faveur royale ayant, après avis favorable, attribué au Vâp Sah
toutes les terres en litige.

Suivent sur cette première face vingt-six lignes en sanscrit mêlé de noms
indigènes tels que *sre* « champs », *vrai* « forêt » et d'indications de limites.
On y lit aussi le mot « roi » sous ce vocable d'Indra, ou souverain, des Kam-

vujas et les noms des trois prédécesseurs immédiats du roi régnant : *Harṣavarman* (II), *Rājendravarman*, *Jayavarman* (V).

Le sanscrit se continue aux treize premières lignes de l'autre grande face où on peut lire le nom du roi régnant : *Jayavīravarman*. La langue vulgaire reprend à la quatorzième ligne de cette face par une date identique à celle du début de l'inscription qu'elle confirme, car elle est mieux conservée. Donc :

En 925 s'aka, le troisième jour de la première quinzaine d'asvayuja, vendredi, mansion lunaire d'Anurādhā. S. M. *Jayavīravarman* étant à sa sainte demeure (*vrah griha*) et ayant consacré la sainte couche royale de l'ouest, le *Vāp Sah*, gardien des registres sacrés, adora Sa Majesté et fit respectueusement l'historique de ses titres de propriété. Jadis, deux de ses ancêtres, le *Vāp Loñ*, gardien des registres, et le *Vāp Dan*, préposé aux rites, avaient reçu des terres situées en divers lieux qui sont indiqués : ces terres avaient été données par l'auguste faveur du prince qui est allé à *Parames'vara* (= *Jayavarman* II, roi en 724 s'aka). Plus tard, sous le règne du prince qui est allé au *Paramas'ivapada* (= *Jayavarman* IV, roi de 850 à 864 s'aka), le *Vāp Dās*, autre ancêtre du *Vāp Sah*, acheta des champs en plusieurs endroits pour tel et tel prix (les lieux et les prix sont soigneusement indiqués). Les vendeurs étaient le *Vāp Yac*, surveillant du magasin central des troupes, et le *Dal Māk*. Le *Vāp Yo Rlam Pañjal* vendit aussi des terres à un ancêtre dont le nom est illisible. Toutes ces transactions furent faites à titre définitif. Pourtant, à la mort du *Vāp Yo Rlam Pañjal*, plusieurs *Vāp*, ses fils et petits-fils, intentèrent immédiatement un procès en revendication. Le *Vāp Sah* et sa famille durent transiger en donnant encore des indemnités et purent ensuite faire planter définitivement les bornes. Le *Vāp Sah* acheta encore d'autres terres à plusieurs autres *Vāp*, sous le règne du roi qui est allé au *Paramavīraloka* (= *Jayavarman* V, roi de 890 à 924 s'aka) : les prix et les limites de ces terres sont spécifiés. Appel fut ensuite fait à l'auguste faveur royale pour que les bornes fussent solennellement plantées autour de toutes ces acquisitions anciennes ou récentes. S. M. *Jayavarman* (V) octroya alors un ordre royal de donation (c'est-à-dire un titre incontestable de propriété) en faveur du *Vāp Sah* et ordonna aux juges de faire planter solennellement les bornes augustes. Suivent, une récapitulation de ces terres et de leurs limites, une liste de personnages généralement qualifiés *Vāp* et des indications probables de servitudes grevant les terres en impôts et en offrandes à faire à diverses divinités.

(Ici l'inscription ayant rempli la seconde face passe aux petites faces de la tranche.)

Il est ensuite dit qu'au saint règne du prince qui est allé au Paramasivaloka (= Yasovarman, roi en 811 s'aka) la Me Nem, une ancêtre du Vāp Sah acheta pour tel prix et à titre définitif une esclave, la Tai Kantem, que lui vendit le Vāp Varmaśiva, homme de Sresthapura. Cette femme et ses enfants servirent jusqu'à leur mort.

En 924 s'aka = 1002 A. D., le premier jour de la première quinzaine d'asvayuja (octobre), lundi le Mratān S'rī Raṇakesarī, chef des magasins de la deuxième (maison princière, aujourd'hui celle du roi qui a abdiqué) se prosterna et informa S. M. Jayavarman (sans doute Jayavarman V qui était donc encore sur le trône à ce moment de la dernière année de son règne) des transactions faites entre le Vāp Sah et divers personnages, et ces actes furent alors confirmés par un ordre de donation de Sa Majesté.

Une formule imprécatoire suit ce long exposé et l'inscription conclut ainsi :

En 925 s'aka (date qui est donnée, non plus en chiffres comme les trois précédentes, mais en mots sanscrits sous cette forme : pañcadoṇavas'aka), le troisième jour de la première quinzaine d'asvayuja, vendredi, mansion lunaire d'anurādhā, le Vāp Sah, humblement prosterné, informa S. M. S'rī Jayavīravarman de tous les faits, anciens ou récents, relatés ici, et Sa Majesté daigna ordonner que tout fut gravé solennellement (sur la pierre). Assistèrent à l'audience royale : le Kamsteu S'rī Virendravarman ; le Mratān Khloñ S'rī Prithivīndrapandita (déjà nommé au début, le Ministre de la Justice criminelle) ; le Mratān Khloñ S'rī Laksmīndravarman ; le Mratān Khloñ S'rī Parakramavīra, chef des troupes et chef des magasins de la première (Maison royale) ; d'autres Khloñ ou chefs, deux Vāp, sont aussi nommés, ainsi que le Mratān S'rī Dharaṇīndravallabha. L'ācāryyapandita Vāp Rac fut le greffier.

Notre résumé de ce document si important paraît être assez clair pour se passer de commentaires sauf en ce qui concerne le roi régnant et certaines de ses fonctions rituelles sur lesquelles nous ne sommes pas encore en mesure de nous expliquer. Ce roi ainsi appelé Jayavīravarman en octobre de 1003 A. D. date de l'inscription, ne peut-être que Sūryavarman I^{er} qui, nous le savons par maints autres documents, monta sur le trône en 924 s'aka, donc

entre octobre 1002 A. D. époque où selon notre texte régnait encore son prédécesseur Jayavarman V et mars 1003 fin de cette année cambodgienne 924 s'aka. Nous verrons plus loin que l'inscription de Prasat Dambauk Khpos, district de Khvao, même province de Kompong Soay, lui donnait encore 927 s'aka. donc trois ans après son avènement, ce titre de Jayavīravarman qu'il dût bientôt changer contre celui de Sūryavarman, vocable sous lequel toutes les autres inscriptions de son règne le mentionnent, en attendant que sa mort le fasse entrer au Nirvānapada et lui fasse attribuer ce dernier nom posthume.

Preah Khleang. — Le district de Preah Khleang = Brah Glān « les magasins sacrés », situé au nord-est du précédent, entre le massif du Thbêng et le Sting Sên qui sépare ici la province de Kampong Soay de celle de Melou Préi, est sillonné de petits cours d'eau qui coulent tous du mont au Sên. Vers le sud, le groupe de Krang Daung, du nom du principal village, est habité par des Pears; il paraît fertile, cultivé en rizières excellentes, planté de palmiers à sucre qui en font une sorte d'oasis au milieu des déserts environnants. Les villages du nord, habités par les Kouys « des nattes » sont moins rians. L'Okñā Yasrājā est à la tête du district de Preah Khleang où les ruines ont peu d'importance.

Phnom Koul. — Au sud, près du Phum Kouk Pùn, trois roches, hautes d'une dizaine de mètres, appelées Phnom Koul « monts bornes », ressemblent en effet à d'énormes piliers taillés par la nature. Dans leur voisinage se trouve, dit-on, un grand Bouddha de cuivre que protègent les superstitions indigènes: il rendrait malade quiconque l'enlèverait.

Prasat Prayong, plus au nord, est une tour en briques insignifiante où se trouvent des statues anciennes.

Près de Trepeang Kuk « la mare de la cellule », à une lieue et demie au nord-est du Phum Krang Daung, est une petite cellule de deux mètres au plus de côté, construite en pierres plates de grès et qui abrite encore une belle statue de Ganes'a en grès.

Preah Léan. — Au delà de ce point, Phnom Preah Léan « le mont de l'aire sainte » est un contrefort oriental du Thbêng qui domine la plaine d'une vingtaine de mètres. On y rencontre un petit monument appelé Prasat

Phnom Preah Léan où un petit mur entoure deux constructions placées sur le même axe est-ouest : une galerie construite en limonite précédant une tour en briques. Il y a aussi des statues de lions et de divinités.

Srè Ta Chou. — Enfin Prasat Srè Ta Chou, tout au nord, entre le village de Pal Hal et le Sting Sèn, est une ruine informe en briques, débris, soit d'une galerie à trois portes, soit de trois petites tours accolées.

Thbêng. — Le district suivant tire son nom du Phnom Thbêng (un nom d'arbre), énorme massif isolé de grès, haut de cinq à six cents mètres, dont les traditions locales font une île alors que les flots de la mer allaient battre la ligne des monts Dangrèk. Au nord, il se termine par un mur imposant, inaccessible, presque à pic, à peu près parallèle à l'équateur mais légèrement incurvé, long de quatre à cinq lieues, couronné par un plateau de cette largeur qui s'étend vers le sud-est sur une longueur de dix lieues et plus. Ce plateau se rétrécit progressivement et se prolonge par une longue arête jusque vers les « cents monts » du district de Srè Athupedci. Les flancs de cet énorme têtard sont boisés : mais la haute table qui le termine au nord est dénudée, son sol, sablonneux et affleuré par de larges plaques de grès sur les mamelons, est marécageux dans les bas-fonds que sillonnent plusieurs ruisseaux coulant vers l'ouest pour former le Sting Kedol, l'une des sources du Sting Sèn : ce torrent s'échappe par une grande faille et tombe dans la plaine en cascades. On rencontre sur ce plateau quelques misérables hameaux kouys dont les habitants plantent des mûriers et sèment un peu de riz en brûlant les jeunes arbres de la forêt dès qu'ils reparaissent.

La rivière du Stoung reçoit les eaux du versant sud-ouest de ce mont, là où s'étend en réalité le district de Thbêng et où l'on rencontre plusieurs ruines de peu d'importance, telles que Prasat Preah Théat, dans le sud du district, près du Phùm Soay. Tout au nord, outre une ou deux tours isolées ou perdues dans les bois, il faut signaler Prasat Samlanh, près du village de ce nom, où trois petites tours accolées et construites en blocs de limonite se dressaient face à l'est sur une terrasse revêtue aussi en limonite. Il y a là quelques statues de lions et de dieux.

Vers le centre du district, quelques ruines sont dispersées autour du Phum Réach Sdach « village royal du roi » (*sic*) où un roi séjourna, selon la tra-

dition, et qui est situé près d'une mare portant le nom aussi significatif que peu relevé de Trepeang Bangkon Ach « mare des latrines royales ».

A deux kilomètres vers l'est de ce village, à Trepeang Prasat « mare de la tour », on trouve une petite tour en briques avec plusieurs statues de dieux et de déesses aux bras multiples ainsi qu'un pilier ou borne dont les quatre faces sont sculptées en divinités.

A moins d'une lieue à l'ouest du Phûm Réach Sdach un ancien temple appelé aujourd'hui Prasat Pên Chum comprenait un bassin de trois cents mètres sur cent cinquante et, à une centaine de mètres au delà, trois petites tours accolées, construites en briques et se dressant sur une petite terrasse dont le mur de soutènement est en limonite : la tour centrale était précédée d'un avant-corps. Il y a ici aussi des statues de divinités brahmaniques et même des Bouddhas de pierre.

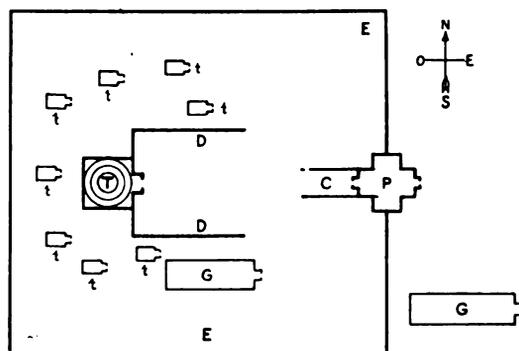
Neak Ta Charek. — La découverte la plus importante faite en cette région fut celle de Neak Ta Charèk (= carik, carika) « le génie de la stèle » au nord et tout près de ce Phûm Réach Sdach. Non loin d'un bassin rectangulaire de cent soixante mètres sur quatre-vingts, deux autels de pierre et une stèle gisaient sur un petit tertre artificiel : seuls vestiges d'un ancien temple qui devait être construit en bois. La stèle porte sur ses deux grandes faces et sur l'une des petites une inscription de quarante-cinq lignes au total, encore lisible en majeure partie malgré de nombreuses écaillures. Les lettres sont grandes, cursives, irrégulières même. Ce document très curieux n'a rien de religieux et n'est autre que la copie d'un jugement criminel. Le roi n'y est pas nommé, mais nous savons qu'il s'agit de Rājendravarman, prince qui régna de 866 à 890 s'aka. En voici la traduction résumée, réserve faite des passages perdus :

En 884 s'aka = 962 A. D., un ordre auguste de Sa Majesté prescrivit d'aller... (juger, sans doute), le procès du Mratāñ Kuruñ Virabhaktigarjjita, chef du territoire de Virapūra, qui avait envoyé... arracher les bornes respectables des champs et faire moissonner le riz de la terre du Vāp Nāc. Or le Mratāñ Kloñ S'rī Virendravarman et le Mratāñ S'rī Nripendrārimathana avaient (précédemment) indemnisé le Vāp Nāc et respectueusement demandé à Sa Majesté un ordre royal de donation, avec plantation des bornes respectables, en faveur du Vāp Cū et de sa famille (seuls propriétaires) à l'avenir. C'est sur cette terre ainsi octroyée par l'auguste faveur royale que le Mratāñ Kuruñ

(intérimaire, faisant fonction) a fait arracher les bornes et moissonner le riz. La cause entendue, il fut reconnu que ce Mratāñ Kuruñ s'était rendu coupable de ces faits et qu'il avait agi à l'instigation (?) du Vāp Amṛita. En conséquence le tribunal a condamné le Mratāñ Kuruñ à (l'amende de) 10 onces d'or. Le Vāp S'rī, frère cadet du Mratāñ Kuruñ, qui a ordonné de moissonner, a été condamné à recevoir 102 coups de fouet sur le dos (pṛisṭhatādana). Le Vāp Amṛita a été condamné à recevoir 102 coups de fouet sur le dos. Le Vāp Pit qui a conduit les gens moissonner le riz..... Les champs sont rendus définitivement au Vāp Cū et à sa famille. A l'est, à l'ouest, au nord, au sud ils sont limités par les bornes.

Il y aura plus tard des déductions à tirer de cette curieuse inscription de Neak Ta Charek, mais elle est suffisamment claire pour se passer ici de tout commentaire.

Prasat Dâp. — Au nord de Thbêng et de Preah Khleang, le district de Prasat Dâp, entièrement couvert d'interminables forêts clairières d'arbres à essences résineuses, s'étend entre le Sting Sên qui coule ici de l'ouest à l'est et la ligne presque droite des Phnom Dangrêk. A l'est, le Sting Chok, torrent qui roule sur un lit de roches ses eaux, permanentes mais à débit variable bien entendu, le sépare de la province siamoise de Melou Préi, et le district de Promotép le borne à l'ouest.



P, Porte, G, Galeries, C, Couloir, E, Enceinte, D, Mur intérieur, T, Tour-Sanctuaire, t, Edicules. 0 5 10 15 20 25 m

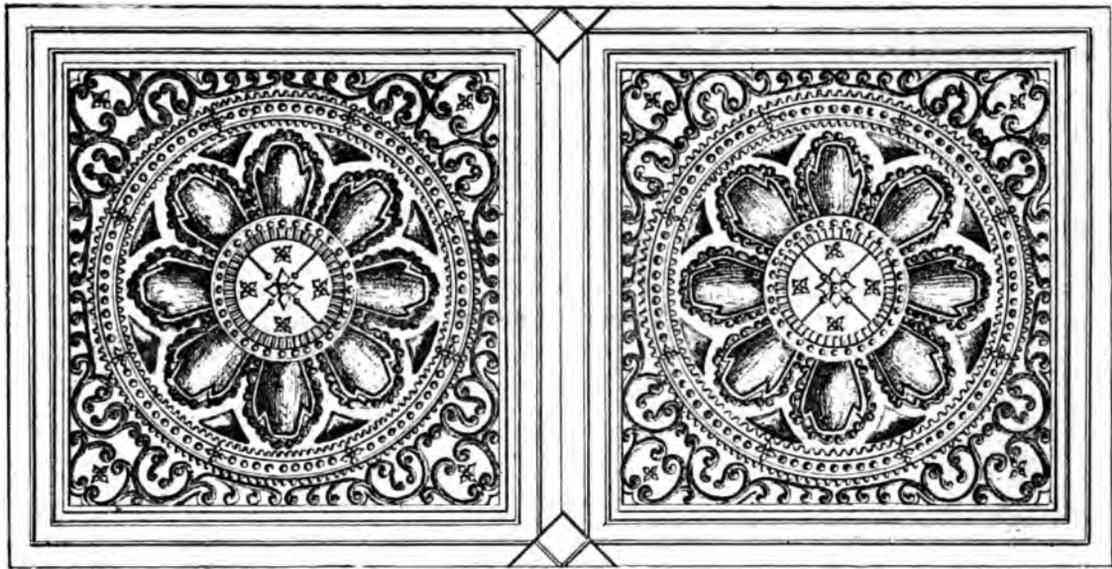
FIG. 70. — Schéma de Prasat Dâp.

Vers le milieu de ce district qui est presque désert, — on n'y compte que trois petits villages —, à une journée de marche au sud du monument de Preah Vihéar que nous verrons sur les Dangrêk dans la province de Koukhan, sont les ruines de Prasat Dâp « les dix tours » qui ont donné leur nom à ce district et à son principal village situé à une lieue et demie vers le sud-ouest. Le monument, construit en limonite, est annoncé par une galerie isolée, placée au dehors vers l'angle du mur d'enceinte; ce mur mesure environ

cinquante mètres, est-ouest, sur quarante-cinq, nord-sud. Une porte monumentale donne accès à une galerie d'axe dont il ne reste que les murs latéraux. Au delà, le sanctuaire, tour en assez bon état de conservation, était précédé d'une sorte de cour, ouverte à l'est et fermée sur les trois autres faces par un simple mur ; huit tourelles ou édicules en ruines et une galerie semblable à celle de l'extérieur, entouraient le sanctuaire.

Il ne reste à citer dans ce district que la mare appelée Trepeang Tranh Pœut, expression konye qui signifie « mare du gros poisson Krañ », située au pied même des Dangrêk. Au point de vue archéologique elle dépend du monument de Preah Vihéar que l'on aperçoit au sommet du pic voisin et que nous verrons, avons-nous déjà dit, dans la province actuellement siamoise de Koukhan.





CHAPITRE XIX

PROMOTÉP ET KOHKÉR

Promotép, le pays, les petites ruines. — Prasat Khna Sèn Keo. — Bântéai Chéân Srám. — Phnom Sándák, le temple, les inscriptions. — Kohkér, les abords, Prasat Pram, Prasat Néang Khmau, Prasat Roluh, Prasat Chen, Andaung Préng, le Rahal, les monuments de l'est, les grands lingas. — Le temple principal. — Les inscriptions. — Identification de Kohkér.

Promotép. — Le district de Promotép = Brahmadeva, au sud-ouest de Prasat-Dâp, a probablement sous sa dépendance l'autre petit district, actuellement désert, de Kohkér, puisque d'aucuns donnent à son chef les titres d'Oknā Yoddhāhipati Sīrī Pandāy Gagér, les deux derniers mots se rapportant à la forteresse ou ruine de Kohkér. Selon d'autres, ce chef porte les titres d'Oknā Dēb Phaktī Tejo. On l'appelle aussi vulgairement le Ta Prom « ancêtre Brahma ». De nos jours, la peu nombreuse population de ce district réside presque toute entière dans un groupe de quatre ou cinq hameaux, disséminés sur une lieue de terres boisés ou couverts d'arbres fruitiers, à proximité de plaines basses cultivées en fertiles rizières et à quelques lieues de l'angle nord-ouest du massif du Thbèng dont le sépare le Sting Kedol, décrivant sa courbe vers le nord pour se réunir au Sèn. Les

hameaux de ce groupe, qui est appelé dans son ensemble Promotép comme le district, ont des noms spéciaux : Koulên, Krebau, Penou, Phchuor Chrùk, et ils sont habités par des Kouys « des éléphants » qui ont encore la coutume de célébrer la fête de ces animaux à la pleine lune de Phalgun « février-mars », mais qui n'emploient plus que la langue cambodgienne, ayant perdu l'usage de leur propre dialecte.

Ce district, si pauvre aujourd'hui, fut jadis riche et peuplé, à en juger par les ruines disséminées dans ses forêts désertes. Une tour en ruines existe près du Phum Krebau, l'un des hameaux du groupe de Promotép. Il y en a une autre au sud-est, vers le mont Thbêng. Puis une troisième, à une lieue droit au sud des villages, non loin d'un pic conique isolé qui est appelé Phnom Pénh « la montagne pleine ». Cette tour, construite en pierres, haute encore de six mètres, large de huit, précédée d'un avant-corps de deux mètres, a sur sa porte intérieure un linteau sculpté représentant trois dieux flanqués d'autres personnages assis.

Khna Sên Kéo. — Au delà de cette dernière tour et à plus de deux lieues au sud des villages, des ruines plus importantes sont appelées Prasat Khna

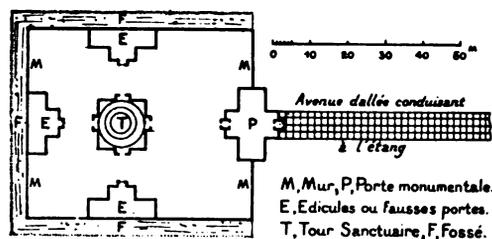


FIG. 71. — Schéma de Prasat Khma Sên Kéo.

Sên Kéo. D'un bassin rectangulaire de trois cents mètres de côté, part une chaussée pavée haute de cinquante centimètres, longue de deux cents environ, qui se dirige vers l'ouest pour aboutir à la porte monumentale de l'enceinte, mur de soixante mètres est-ouest sur cinquante

nord-sud entouré d'un fossé sur les trois faces du nord, du sud, de l'ouest. La porte monumentale est flanquée de petites galeries. Des fausses portes, également flanquées de galeries ne communiquant qu'avec la cour intérieure, ont été construites au milieu des trois autres faces.

Au delà de deux édicules ruinés, et au centre de l'édifice, le sanctuaire est une tour, en pierres comme le reste du monument, ouverte sur ses quatre faces et qui abrite quelques statues du Boudha.

Des indigènes ont encore signalé, mais après notre passage dans ce pays,

des ruines en un lieu dit Prasat Bei « les trois tours », au nord des villages de Promotép. Ce renseignement reste à vérifier.

Chean-Srâm. — Prasat ou Bantéai Cheân Srâm est situé à quatre ou cinq lieues au nord-ouest de Promotép, au delà de vastes forêts clairières d'arbres à essences résineuses, dans un pays de maigres buissons, où les pauvres habitants de quelques rares hameaux sèment du riz dans les carrés de forêts incendiées ou recueillent les nids des abeilles sauvages. Le groupe comprend

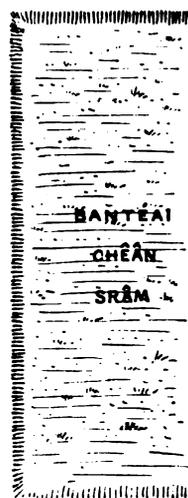
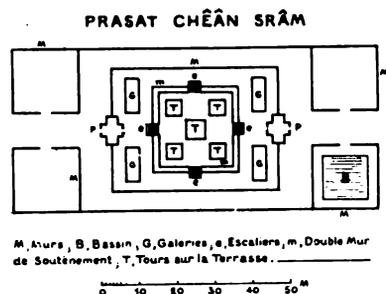


FIG. 72. — Schème de Cheân Srâm.

la Bantéai ou forteresse, grande levée rectangulaire de terre à deux cents mètres vers l'est, et le monument ou Prasat, dont la première enceinte est un mur rectangulaire de blocs de limonite mesurant environ cent vingt mètres est-ouest et cinquante mètres nord-sud. Ce mur laisse ouvert le passage des avenues dans l'axe est-ouest en revenant sur lui-même pour former des préaux carrés et clos, aux quatre angles du monument. Un bassin occupe le centre du préau du sud-est. A l'intérieur, la seconde enceinte est un mur de limonite qui est décoré de portes monumentales en grès au milieu de ses deux principales faces. Le préau de cette seconde enceinte est occupé par quatre galeries détachées, en grès et ruinées, qui courent des portes aux murs latéraux. Une troisième enceinte est formée par un terrassement revêtu en pierre et haut d'un mètre, où des escaliers sont ménagés au centre des quatre faces.

Sur cette terrasse s'élevaient cinq tours en briques : l'une au centre, très ruinée actuellement, et les autres aux quatre coins.

Phnom Sândák. — Dans ce même district de Promotép, à trois ou quatre lieues au nord-ouest du précédent monument, à six ou sept lieues au nord des ruines importantes de Kohkér et à huit ou dix lieues au sud des monts Dangrèk, par 14° environ de latitude et $102^{\circ}10'$ de longitude est, sont deux collines, à une lieue l'une de l'autre, qui s'allongent de l'ouest-sud-ouest à l'est-nord-est. De loin on les désigne par la dénomination collective de Phnom Peâl Sândák, tandis que de près on les distingue par leurs noms spéciaux. La plus orientale, Phnom Peâl, haute de cent vingt mètres, n'offre rien de remarquable : mais l'autre, Phnom Sândák = Santak,

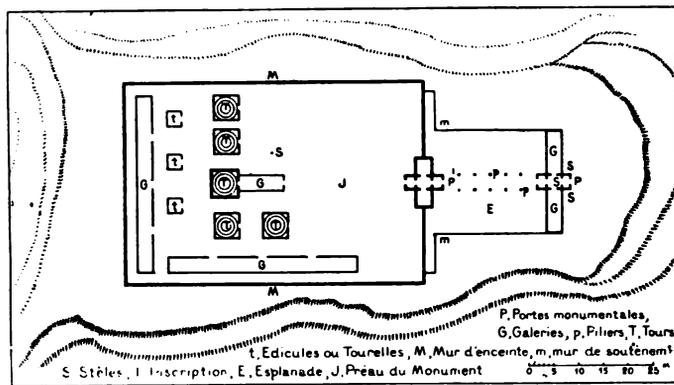


FIG. 73. — Schème de Phnom Sândák.

d'un relief d'une centaine de mètres, présente à son extrémité nord-est et aux deux tiers de sa hauteur une esplanade ménagée par la nature où les hommes construisirent un temple tourné vers l'est et comprenant une première cour et l'enclos du monument proprement dit.

On y pénètre par un gopoura ou porte monumentale qui communique à droite et à gauche avec des galeries régnant sur toute la largeur de la première cour qu'elles limitent à l'est. Quatre stèles couvertes d'inscriptions sont couchées dans ce gopoura ou à côté. Dans la cour, au delà de cette porte monumentale, une dizaine de piliers encore debout sur deux lignes paraissent attester l'existence d'une galerie qui était probablement recouverte en bois et en chaume et qui devait conduire de cette première porte à celle de l'enclos du monument proprement dit. Des deux côtés de cette galerie s'étendait la

cour, profonde d'une quinzaine de mètres, large d'abord de vingt-cinq, puis s'élargissant à angle droit pour former une terrasse devant le second enclos. Un mur en limonite, haut d'un mètre cinquante, soutenait les faces latérales de cette cour.

A l'ouest, un mur en limonite mesurant environ soixante mètres est-ouest et quarante dans l'autre direction, clôtura le monument. Son unique porte, au milieu de la face orientale, était un gopoura qui abrite encore de nombreuses statues du Bouddha en bois ou en vil métal ; ces statues indiquent que ce temple fut affecté au bouddhisme lorsque l'ancien culte disparut. Une inscription a été gravée sur la paroi de gauche de l'issue extérieure de cette seconde porte monumentale. Et une dernière stèle plate se trouvait dans l'intérieur de l'enclos où avaient été élevées dix constructions, soit : une tour principale précédée d'une galerie dans l'axe des deux portes monumentales ; trois autres tours sur la même ligne que la précédente, deux au nord et une au sud : une cinquième tour en avant ; trois petites tours ou édicules en ligne derrière le sanctuaire ; et enfin deux longues galeries courant le long des faces du sud et de l'ouest du mur d'enceinte.

Construit en grès, ce monument fruste et dépourvu de sculptures n'est réellement remarquable que par ses six inscriptions.

L'une des stèles plates du gopoura oriental, gravée sur ses deux grandes faces, compte d'un côté quarante-huit lignes que surmonte le signe mystique *om* et de l'autre quarante-quatre lignes au-dessous d'une autre exclamation mystique *hum*. Cette inscription sivaïte, écrite entièrement en sanscrit, n'a pas encore été traduite. Son état de conservation est excellent.

Mais il n'en est pas de même d'une deuxième stèle dont la pierre, trop tendre, est tellement rongée par l'usure du temps qu'on ne peut même compter avec certitude les lignes qui ont été gravées sur ses deux grandes faces. Cette inscription était sanscrite. Il y avait en outre sur une des deux petites faces de cette stèle une liste khmère d'esclaves sacrés qualifiés *gho* et *lui*.

Une autre stèle plate, en bon état de conservation, est gravée sur trois côtés. Une de ses grandes faces porte une inscription sanscrite de quatorze lignes traduite par M. Barth. Après avoir rendu hommage aux dieux de la triade : S'iva, Viçnu, Brahmā et à la déesse Aparṇā, une des formes de

Durgā, cette inscription fait l'éloge du roi Jayavarman II auquel les rois de la branche de Yas'ovarman aimaient à se rattacher. « Dans cet éloge, il y a deux choses à retenir, une allusion probable à l'avènement de Jayavarman par suite de l'extinction de la ligne directe dans la maison royale du Cambodge et l'établissement de la « purī » de ce roi sur le mont Mahendra qui est présenté comme un événement prodigieux ». L'inscription est brusquement interrompue après la quatorzième ligne, et toute la moitié inférieure de la face est restée en blanc.

L'autre face de cette stèle contient une inscription sanscrite de vingt-sept lignes également traduite par M. Barth. Elle rend hommage aux divinités de la trimurti : S'iva, Visnu, Brahmā et aux déesses Gauri et Sarasvati, fait l'éloge amphigourique et insignifiant du roi Yas'ovarman et relate l'objet de l'inscription, une fondation faite par un religieux dont le nom n'est pas donné et dont nous savons seulement qu'il était le disciple d'un religieux, Somas'iva, et qu'il avait été nommé par le roi Yas'ovarman instructeur. sans doute, de grammaire et de langue sanscrite dans le domaine de S'rī Indravarmes'vara. Ce domaine, dont la situation n'était pas indiquée, dit M. Barth, mais qui a très bien pu se trouver à Phnom Sândāk même ou dans le voisinage, était sans doute une donation faite par le roi Yas'ovarman à S'iva, en mémoire de son père Indravarman et dans les dépendances de laquelle il y avait un « maṭha » ou école conventuelle. Quant à la fondation du moine s'ivaïte anonyme, elle a consisté dans la restauration, sur la montagne même du Phnom Sândāk, qui est désigné comme un « S'ivapura », une résidence de S'iva, du culte d'un ancien linga qui était tombé en décadence, dans l'érection d'un nouveau linga sous le vocable de S'rī Bhadres'vara et dans la dotation de ce linga. La fondation est de l'an 817 s'aka, qui correspond à 895-896 de notre ère : mais l'inscription est probablement postérieure de quinze à vingt ans à cette date, car elle a dû être composée après la mort de Yas'ovarman.

Les explications qui précèdent sont de M. Barth. Selon nous, des réserves sont à faire en ce qui concerne la situation probable du domaine de S'rī Indravarmes'vara que nous serions plutôt tenté de placer aux ruines de Loléi, province de Siem Réap, à ce monument qui fut élevé par Yas'ovarman à la mémoire de son père Indravarman et dont la tour de gauche de la première rangée était précisément, comme on le sait, consacrée au dieu S'rī Indravarmes'vara. Il nous semble, en outre, que Somas'iva est ce même

personnage que d'autres inscriptions appellent S'ivasoma, qui fut le guru du roi Indravarman et dont le plus brillant élève fut le brahmane Vāmas'iva, petit-fils de Sivakaivalya, celui-ci guru et purohita de Jayavarman II. Au surplus, la fondation faite à Phnom Sândāk, en 817 s'aka, par un moine anonyme professeur de grammaire, ne peut guère être attribuée à ce Vāmas'iva qui remplissait, à cette époque, les plus hautes fonctions sacerdotales, après avoir été l'upadhyāya d'Indravarman et le guru de Yas'ovarman lui-même.

Les détails des donations faites à l'occasion de cette fondation sont spécifiés dans l'inscription kmère de trente-trois lignes très courtes écrites sur une des deux petites faces de la stèle. Les limites des champs des divinités S'ivapura et S'ivalinga y sont soigneusement indiquées selon les quatre points cardinaux : dakṣiṇa, pas'eima, pūrvva, utara. Il ne serait pas sans intérêt de comparer les noms de lieu, clairement et minutieusement donnés, à la topographie actuelle du pays, si elle était faite. Cette partie khmère de l'inscription se termine par une imprécation qui menace des enfers, ainsi que leurs familles (gotra), tous ceux qui détourneront ces biens, tandis que ceux qui les respecteront... (jouiront des cieus. Cette fin de formule n'existe plus ici : mais elle est tellement d'usage qu'on peut la rétablir sans crainte.)

La quatrième stèle plate trouvée au gopoura oriental de ce monument de Phnom Sândāk contient, sur une de ces grandes faces, une inscription khmère de vingt et une lignes dont l'état de conservation est passable, en dépit de quelques taches dues aux éclats de la pierre. Mais l'écriture, très cursive et dépourvue de tout virama, c'est-à-dire du signe habituellement placé au-dessus des consonnes qui ne sont pas affectées d'une voyelle, est de plus tracée avec une négligence qui augmente singulièrement les difficultés de la lecture. Quoique cette inscription ne donne pas de nom de roi, nous savons par sa date qu'elle est du règne de Rājendravarman. En substance, elle dit que :

En 878 s'aka (fin de 956 ou commencement de 957 A. D.), le huitième jour de la première quinzaine de Puṣya (décembre-janvier), lundi, un ordre de donation de S. M., adressé au Mratāñ Khloñ (gouverneur) dont dépendait le mont de S'ivapura (c'est-à-dire Phnom Sândāk) et à un autre dignitaire, le Mratāñ Sri Virendravijaya, leur prescrivit de dresser l'inventaire des biens et des gens de trois personnages qui étaient le Brahmane Ācārya Bhagavan, le Kamrateñ Añ (prince probablement) Rājaputra et un autre

jeune Kamrateñ Añ. frère cadet du précédent, mais qui n'est pas nommé. Liste détaillée devait être établie de tous leurs biens en esclaves, bœufs, buffles, éléphants, chevaux, plateaux et autres ustensiles. Les terres, les champs et les esclaves sont attribués au feu sacré, c'est-à-dire au culte brahmanique. Suit la liste nominative d'une soixantaine d'esclaves qualifiés si, gho et tai dont les enfants et même les cadets sont indiqués à l'occasion. On mentionne les lieux où résident ces esclaves, ainsi que la situation des champs.

La donation royale que constate cette inscription était donc faite par suite d'une véritable confiscation.

Passant à la seconde porte monumentale du monument de Phnom Sândâk, nous y trouvons burinée, sur la paroi de gauche de l'issue extérieure, une inscription de trente lignes qu'un examen plus attentif permet de décomposer en cinq petites inscriptions. — respectivement de six, quatre, quatorze, deux et quatre lignes. — toutes en langue khmère, sauf la seconde qui est sanscrite et dont l'écriture plus correcte est monumentale, tandis que dans les parties en langue vulgaire, les lettres sont cursives et on s'aperçoit trop qu'elles ont été gravées sur place par un lapicide maladroit ou peu soigneux. En outre, la pierre est usée : beaucoup de lettres et même des lignes entières sont perdues.

Au commencement, après trois lignes presque totalement ruinées, nous lisons que : en 963 s'aka — 1041 A. D., S. M. Sūryavarman proféra verbalement (ucçarāṇa) l'ordre de donation ici inscrit en chargeant le Kamrateñ Añ de Sivāspada (*sic.* c'est-à-dire, selon toutes probabilités, le chef ou grand-prêtre du temple de Prasat Neak Buos, dans la province de Melou Préi, à deux ou trois journées de marche vers l'est) du soin de le graver sur la pierre.

Dans les quatre lignes de sanscrit qui suivent, on remarque, outre les noms royaux de Jayavarman et de Sūryavarman, celui d'un pandit, le kavi Yogindra, qui paraît être le purohita de Sūryavarman.

Le troisième texte, en langue vulgaire celui-ci, est, autant qu'on en peut juger par les fragments qui restent lisibles, l'inscription d'un ordre royal adressé aux chefs de S'ivapura et à la Sainte Assemblée des Ascètes de S'ivasthāna (autre nom peut-être de S'ivapura ou Phom Sândâk), leur prescrivant d'établir pour le roi un rapport sur les fournitures nécessaires au culte et à l'entretien du monastère, L'approbation royale qui fut donnée à ce rapport le transforma en ordre de donation. Des esclaves achetés par les

religieux de S'ivasthāna furent aussi affectés au temple. Il faut ensuite deviner dans les mots épars qui subsistent la mention des règles concernant les fournitures et redevances. En cet endroit de l'inscription des lignes semblent même avoir été martelées.

Le quatrième texte commence par une date en chiffres presque totalement effacée, mais que nous croyons pouvoir lire 970 s'aka (on sait que Sūryavarman I^{er} régna jusqu'en 971). En cette année (= 1048 A. D.), ce prince envoya un secrétaire royal vers le grand-prêtre de Sivasthāna pour graver une inscription.

Le dernier de ces cinq textes semble être antérieur aux précédents, car il débute par une date en chiffres dont le premier ressemble à un 8 : on lirait 843 ou 853 s'aka, les chiffres étant trop usés pour rien affirmer. On distingue dans ces quatre lignes les mots : « Sivasthāna, Sivapura, monastère, esclaves ».

Quant à la stèle plate dont les fragments gisent près du sanctuaire de Phnom Sândâk, elle devait compter sur chacune de ses grandes faces plus d'une quarantaine de lignes d'une écriture carrée, aux fleurons bien détachés, soignée et nette, quoiqu'un peu fine et grêle. C'est l'écriture du règne de Sūryavarman II, du x^e siècle s'aka. Dans le texte khmer sont intercalées de distance en distance des s'loka ou strophes sanscrites n'occupant guère plus d'une ligne chacune et dues, s'il faut en croire le texte, au roi lui-même. Cette stèle, qui nous aurait fourni si elle était restée intacte de nombreux renseignements sur la fin du x^e et sur la première moitié du xi^e siècle s'aka, a été abîmée systématiquement, pourrait-on dire, comme paraissent l'avoir été la plupart des inscriptions de cette époque. Elle a été estampée en cinq fragments dont le raccord n'est pas facile, les lacunes étant trop considérables.

Ce document si incomplet mentionne un personnage disparu depuis plus d'un siècle, le Saint Guru du roi qui est allé au Paramavīraloka (c'est-à-dire Jayavarman V, qui régna de 890 à 924 s'aka). Il donne la date en chiffres de l'avènement d'Udayādityavarman, 971 s'aka (le dernier chiffre est douteux ici, il est vrai, mais la date est connue par d'autres documents). Il parle aussi des successeurs de ce roi : Harṣavarman III, Jayavarman VI et Dharanindravarman I^{er}, « qui était le frère aîné » de son prédécesseur. Ces trois princes paraissent avoir reçu l'ondoiment du sacre des mains d'un

brahmane qui est, avec le roi régnant Sūryavarman II, le personnage le plus en relief dans ce texte tronqué. Ce brahmane porte les titres un peu emphatiques et très fréquemment reproduits de Bhagavat Pāda Kamrateṅ Añ Guru S'rī Divākarapandita, et même vers la fin il fut gratifié par le roi d'un Dhūli Jeṅ « poussière des pieds » supplémentaire.

Pendant les règnes des trois prédécesseurs immédiats de Suryavarman II qui sont mentionnés plus haut, cet éminent personnage fit de nombreux sacrifices, ordonna de creuser des mares, contribua à diverses fondations et à des dons de biens, d'objets du culte, d'éléphants, de chevaux et de serfs sacrés, faits aux Brahmanes, aux Panditas et aux Divinités de tous les lieux de dévotion et de pèlerinage (*sapa devata kṣetra*).

Ce fut encore lui qui ondoya Sūryavarman II à l'avènement (dont la date, 1034 s'aka = 1112 A. D., est donnée en chiffres) de ce prince, petit-fils (il faut sans doute entendre petit-neveu) par sa mère de ses deux prédécesseurs : Jayavarman VI et Dharanindravarman I^{er}. Sitôt monté sur le trône, le jeune roi accomplit les cérémonies (*dikṣā*) du pontificat royal. étudia les diverses sciences religieuses (*siddhānta*), à commencer par les mystères sacrés (*vrah guhya*), fit célébrer les grandes fêtes littéraires (*s'āstrotsava*) et distribua en abondance les honoraires religieux (*dakṣiṇā*) aux prêtres, ainsi que de nombreux présents de palanquins, parasols, chasse-mouches, ornements incrustés de pierreries, boucles d'oreilles, bracelets, bagues, anneaux de pied, urnes, aiguères, crachoirs, etc... Il fit aussi accomplir annuellement les dix millions d'oblations saintes (*koṭihoma*), les cent mille oblations saintes (*lakṣahoma*), les grands holocaustes (*mahāhoma*), ainsi que les sacrifices aux saints ancêtres.

Suit l'insertion de la sainte poésie de S. M. Sūryavarman, une strophe sanscrite qui paraît répéter ce qui précède immédiatement.

Le texte khmer reprend ensuite en énumérant de nouveaux dons de toutes espèces : or, argent, pierreries, parasols, terres, esclaves mâles et femelles, éléphants, chevaux, bœufs et buffles offerts, semble-t-il, par le Haut Guru S'rī Divākarapandita, au nom du roi sans doute, aux divinités de tous les lieux de dévotion et en particulier à S'rī Bhadres'vara. Nouvelle insertion de la poésie sacrée du roi. Mention d'autres donations faites aux divinités. Texte sanscrit. Encore des bassins creusés, des monastères fondés, des esclaves et des terres donnés par Divākara. Mention de la famille royale, des princes royaux et des grands-officiers. Nouveaux dons de S. M. Sūrya-

varman. Des ornements sont placés sur les tours (prāsāda) et sur les pyramide (prāṅgana ; au Cambodge ce terme désigne les pyramides de préférence aux cours et préaux). Passant sur d'autres répétitions, on peut signaler des dons faits au dieu S'rī Cāmpes'vara (= Kṛiṣṇa) et une date en chiffres : 1041 s'aka = 1119 AD. Un dernier fragment indique en divers pays des terres dont les limites sont déterminées par des bornes sacrées et donne deux listes nominatives de Teñ et de Loñ, c'est-à-dire de femmes et d'hommes, serfs ou esclaves sacrés des temples.

En résumé, ce petit temple de Phnom Sândāk, appelé sans doute autrefois S'ivapura et même S'ivasthāna, a reçu successivement des inscriptions de l'époque de Yas'ovarman, de Sūryavarman I^{er} et de Sūryavarman II c'est-à-dire des IX^e, X^e et XI^e siècles s'aka.

Kohkér. — Les ruines très importantes de Kohkér, à quelques lieues à l'ouest des villages de Promotép, constituent, avec ce qu'on pourrait appeler leur banlieue, le petit district inhabité de Kohkér que certaines traditions distinguent, par respect peut-être pour le passé royal de cette localité, mais que les indigènes réunissent souvent à la circonscription voisine, celle de Promotép. Avant nos explorations, ces ruines furent étudiées par la mission de M. Delaporte en 1873¹ et par M. Harmand en 1876².

Quand on s'y rend par le sud, le dernier village que l'on quitte avant d'entrer dans les forêts clairières désertes est celui de Romlong où réside actuellement le Kray ou chef d'un autre district celui de Khvao. La piste de charrettes passe ensuite à deux Preah Léan « aires sacrées », une petite et une grande. Les Cambodgiens appellent ainsi les endroits où le grès affleure le sol en formant des aires planes et dénudées. Plus loin, au delà d'un vaste bassin à sec, c'est la limonite qui affleure à son tour en bancs immenses où les carriers extrayaient facilement les blocs employés dans les constructions. Enfin à une demi-lieue avant d'atteindre les édifices principaux de Kohkér, on rencontre un petit temple orienté à l'est que les indigènes appellent Prasat Pram « les cinq tours ». En réalité, ce sont trois tours construites en grès et en briques, précédées de deux édicules, l'un en briques, l'autre en

1. Voyage au Cambodge.

2. *Annales de l'Extrême-Orient*, 1^{er} volume.

limonite, le tout étant entouré d'un mur de limonite qui mesure environ cinquante mètres sur quarante.

Dès maintenant il est utile de faire remarquer que ces ruines de Kohkér, aussi bien dans la disposition d'ensemble des constructions que dans le plan de chaque édifice en particulier, ne sont pas orientées aux quatre points cardinaux. Axes et faces sont partout inclinés d'une vingtaine de degrés et la suite des monuments va du sud un peu est au nord un peu ouest. Nous aurons occasion de signaler la cause hypothétique de cette dérogation exceptionnelle dont il faut toujours tenir compte quand on parle ici de nord, d'est, de sud et d'ouest.

A un quart de lieue au delà des « Cinq Tours » on aperçoit Prasat Néang Khman « la tour de la dame noire » (Kâli probablement), temple de limonite situé à droite du sentier, tourné vers l'ouest et où on accède par une avenue dallée. Un mur mesurant environ cinquante mètres sur chaque face enclôt le préau au milieu duquel, sur une petite terrasse servant de soubassement, se dresse une assez belle tour. Un personnage à longue barbe est sculpté sur le linteau de la porte qui est en grès fin de couleur gris bleu. On voit à l'intérieur de cette tour, outre des débris de statue, un linga mutilé et son piédestal à gargouille faits de ce grès rougeâtre et peu résistant qui affleure partout dans les environs de Kohkér.

Plus loin on rencontre successivement Prasat Roluh, petite tour ruinée, et à gauche de la route, un petit temple orienté à l'est que les indigènes appellent Prasat Chen = Prāsād Cin, « tours des Chinois ». Deux murs d'enceinte en limonite, à peu près carrés, et mesurant l'un environ quatre-vingts mètres de côté, l'autre quarante, protégeaient trois tours construites aussi en limonite et deux édifices en briques. Le mur extérieur avait sans doute des portes en bois, car il est largement interrompu au milieu de ses faces est et ouest. Sur la porte monumentale de l'enceinte intérieure sont sculptés deux singes dépassant la stature humaine, couverts d'ornements et couronne en tête, qui se livrent à une lutte acharnée. De grandes inscriptions à peu près effacées, étaient burinées sur des piliers de cette porte.

Laissant ensuite de côté des vestiges de terrasses et de petits édifices qui sont disséminés dans les bois, on atteint au bout d'un kilomètre un bassin long de cinquante mètres, large de vingt-cinq, dont les parements de pierre, très bien conservés, encaissent une nappe d'eau profonde, sombre et totalement dépourvue d'herbes aquatiques. Les indigènes appellent Andaung

Préng = Antūn Brén, « le Puits de la Destinée » ce beau bassin qui fournit la meilleure eau potable du pays et qui est situé à quatre cents mètres au sud du monument principal, à deux cents mètres à l'ouest du Rahal, le grand bassin de Kohkér.

Celui-ci mesure à peu près huit cents mètres du nord au sud et cinq cents de l'est à l'ouest. La pente légère du terrain permit de ne l'excaver que peu profondément en rejetant les déblais en hautes levées sur les deux faces en contrebas, celles de l'ouest et du nord. Un ruisseau qui vient des plateaux rocheux du sud-est, s'infléchit ici au nord pour tourner bientôt à l'est et aller se jeter dans le haut Sting Sên à trois ou quatre lieues de là, l'alimente pendant six ou sept mois de l'année, entrant vers l'angle sud-est du bassin pour en ressortir à l'angle nord-est où, selon l'usage en pareil cas, une écluse à revêtement de limonite permettait de régler à volonté le niveau des eaux. La porte de cette écluse étant ruinée depuis des siècles, le Rahal n'est plus à la fin de la saison sèche qu'un marécage où buffles et éléphants trouvent en abondance l'herbe et l'eau qui leur sont nécessaires. Ce grand bassin et le « Puits de la Destinée » ont l'orientation générale des ruines.

Dans les bois, à cent ou deux cents mètres à l'est du Rahal, une longue ligne de temples secondaires court du sud au nord.

M. Harmand y signale notamment une superbe tour en briques, bien conservée. On accède à chaque face de son soubassement qui est à belles moulures et haut de deux mètres par des escaliers que gardent de beaux lions de pierre : aux angles de cette petite terrasse veillent des éléphants de pierre richement harnachés, les défenses en arrêt, les oreilles tendues. Sur le fronton de la porte de la tour est représenté le dieu Indra sur son éléphant tricéphale. A l'intérieur, le symbole adoré, la représentation de la divinité semble être un cube mathématique, de cinquante centimètres de côté, au grain très fin, poli avec le plus grand soin et dont la surface supérieure est creusée de seize excavations cubiques, cinq près de chaque bord et une plus grande au milieu.

Ni nos notes, ni nos souvenirs ne nous rappellent semblable tour. **Mais en explorant ces bois nous avons aperçu successivement : un temple qui fait face à l'ouest comme la plupart des petits monuments de cette localité et où deux murs d'enceinte concentriques protégeaient deux édifices et une grande tour en limonite ; plusieurs petites galeries en croix isolées ; et des terrasses,**

vestiges sans doute des soubassements de temples qui étaient construits en bois et en chaume ; ces terrasses ont gardé leurs idoles, lingas ou statues.

Puis à quatre cents mètres environ à l'est de l'angle nord-est du Rahal, un petit monument remarquable par la quantité énorme d'inscriptions écrites sur ses piliers. Tourné vers l'ouest, il se compose d'un premier mur d'enceinte largement interrompu au milieu de ses deux principales faces ; d'une seconde enceinte qui est un mur simple sur trois de ses faces et qui est décoré de portes monumentales à l'est et à l'ouest. Une colonnade de piliers court au-devant du mur de sa face principale qui est ici celle de l'ouest. Cette colonnade devait former avec le mur une galerie probablement couverte en bois et en chaume, car il n'y reste pas de trace de toit : à son fronton méridional, encore debout, était sculpté un dieu assis sur un bœuf vu de face et très mal fait. — les raccourcis laissant toujours fort à désirer dans la sculpture cambodgienne —, son poitrail a l'air d'une grosse boule posée sur deux colonnes qui sont les jambes de devant. C'est sur les piliers en grès rougeâtre de cette galerie et des deux portes monumentales de cette enceinte qu'avaient été burinées trente-cinq grandes inscriptions. Une grande tour en briques entourée de quatre tourelles ou édicules s'élevait au centre du monument.

Après avoir dépassé encore un petit temple très simple, — mur de trente mètres sur vingt avec porte monumentale à l'est, édicule et tour-sanctuaire à l'intérieur, le tout en limonite sauf les encadrements des portes qui sont en grès —, on atteint, toujours dans les bois, trois lingas colossaux situés à six cents mètres à l'est du monument principal que nous n'avons pas encore abordé et à plus de cent mètres les uns des autres, sur une ligne droite allant du sud 20° est au nord 20° ouest, énormes monolithes taillés dans trois roches erratiques de grès fortuitement disposées ainsi. Cette légère bizarrerie de la nature, en frappant des esprits superstitieux que les idées du panthéisme indien dominaient très fortement, détermina peut-être l'orientation exceptionnelle de toutes les constructions de Kohkér ou même le choix de ce pays reculé et peu fertile pour l'établissement d'une résidence royale.

On abrita ces roches dans des tours carrées, massives, construites en blocs de grès gris qui dut être apporté de loin, le grès du sous-sol environnant étant partout rougeâtre. Ouvertes à l'ouest, ces tours mesurent sept mètres de côté et huit de hauteur. Elles reposent sur des soubassements moulés, sculptés et décorés avec soin, tandis que les parois se dressent frustes, très épaisses,

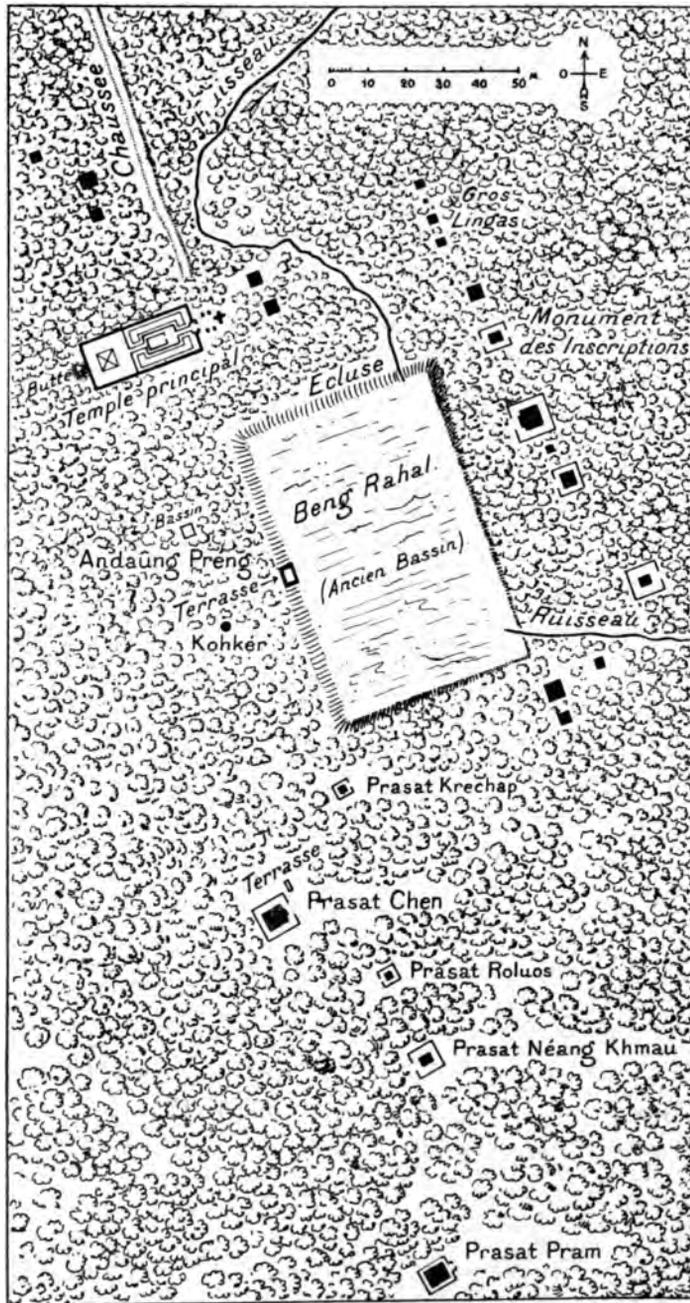


FIG. 74. — Schème du groupe de Kohkér.

NOTA. — Les chiffres de l'échelle doivent être lus 0, 100, 200, 300, 400, 500.

formées de blocs énormes qui sont polis sur leurs faces en contact mais presque bruts sur les faces exposées à l'air. Aux portes sont encastrés des parallépipèdes de grès gigantesques et des frontons ayant plus de deux mètres d'épaisseur. Sur ces tours, le toit, s'il existait, devait être en bois et en chaume car il n'en reste aucune trace. A l'intérieur, le monolithe a été taillé en piédestal cubique de cinq mètres sur quatre, orné de cariatides de monstres à muffle de lion, emplumés et écailleux ; au-dessus de ce piédestal le monolithe est encore taillé en linga haut d'un mètre vingt centimètres, mesurant quatre mètres de tour, à sommet hémisphérique. Au plus septentrional de ces trois lingas, le symbolisme un peu trop précisé atteint même un certain degré de réalisme. Sur le côté nord de chaque piédestal, une gouttière ou gargouille s'avance jusqu'à la muraille de la tour qui est perforée en cet endroit d'un canal débouchant au dehors et se prolongeant en forme de bec au-dessus d'un petit bassin carré entouré de quelques marches et où les fidèles pouvaient recueillir l'eau des ablutions sacrées.

Un quatrième linga, apporté et intercalé sans doute par raison de symétrie entre deux de ces roches qui se trouvaient être trop écartées l'une de l'autre, atteint, quoique moins colossal, des dimensions qui font rêver en songeant aux efforts que dut nécessiter le transport de son piédestal, monolithe cubique de deux mètres cinquante de côté.

De cet endroit en se rabattant vers l'ouest dans la direction du monument principal on rencontre, au bout de quatre cent cinquante mètres et à cent cinquante mètres de ce monument, deux petits édifices semblables, tournés vers l'est, voisins l'un de l'autre et sur la même ligne, composés d'un mur d'enceinte de vingt-huit mètres sur vingt et d'une galerie à façade et à péristyle qui entoure une cour de quinze mètres sur dix.

Pour en finir avec les ruines secondaires que l'on peut citer, nous mentionnons une chaussée partant de Kohkér et se dirigeant à quelques kilomètres au nord vers le hameau de Kampéché Chas ; en la suivant on rencontre, au bout d'une demi-lieue, une tour en briques à soubassement de limonite.

Le temple. — Le monument principal, qu'il est temps d'aborder après avoir ainsi exploré tous les environs, est situé à deux cents mètres au nord-ouest du Rahal, le grand bassin. Il peut être divisé en trois parties principales qui sont, en allant de l'est à l'ouest : des bâtiments extérieurs, le temple pro-

prement dit ; un préau contigu, qui est clos de murs et où s'élève une massive pyramide.

Les constructions extérieures, toutes très rapprochées du temple, comprennent : une galerie en forme de croix aux branches égales, construite en limonite, percée de fenêtres à barreaux en grès gris et décorée à l'intérieur, près du sol, d'un cordon de personnages représentés les mains jointes, dans l'attitude de la prière, la tête couronnée d'une coiffure conique à plusieurs étages ; puis deux galeries latérales en limonite actuellement sans toit : et enfin deux grosses tours en limonite assises sur des soubassements de grès dont l'exécution est très soignée. Entre ces deux tours et juste devant l'entrée du temple proprement dit a été creusée une petite excavation parementée de grès où l'on peut descendre par quelques marches.

Le temple et le préau sont entourés d'un mur commun qui mesure environ trois cents mètres de longueur, dont cent soixante pour le temple. Ce mur est plus épais, plus élevé au préau dont il constitue l'unique enceinte tandis que le temple a deux autres enceintes intérieures. La largeur du rectangle est de cent vingt mètres.

Au milieu de la face orientale de ce mur se dresse une belle et imposante tour en briques haute d'une vingtaine de mètres qui sert de gopoura ou porte monumentale. Son entrée principale, que gardent encore deux guerriers de pierre debout au dehors, possède un excellent fronton représentant un avatar de Vishnou et elle est flanquée de deux petites portes latérales. A l'intérieur sont divers débris, entre autres ceux d'une statue géante qui devrait atteindre près de cinq mètres de hauteur et qui pourrait bien être celle du roi fondateur de Kohkér représenté une jambe repliée sous lui, demi-assis, demi-genouillé sur un trône aux cariatides de garoudas. Cette statue a été mu-



FIG. 75. — Statue de Brahma. Photographie de M. Fournereau.

tiléc, la tête git sur le sol, encadrée de grosses tresses de cheveux et coiffée du mukuta royal. Des Bouddhas de bois, tout vermoulus, semblent indiquer que l'édifice fut ultérieurement consacré au bouddhisme.

Cette tour donne accès à une avenue longue d'une quarantaine de mètres entre des galeries faites d'une colonnade et d'un mur plein. Derrière ces murs deux petites terrasses supportent des dragons polycéphales qui font face à l'est et dont le corps formait balustrade au bord des pièces d'eau qui remplissent presque totalement l'intervalle existant entre la première et la deuxième enceinte. Ces bassins sacrés ne laissent comme voies de communication que les deux avenues en chaussée de l'est et de l'ouest.

Un mur de quatre-vingts mètres, est-ouest, sur soixante, nord-sud, forme la deuxième enceinte dont la porte orientale, précédée d'un péristyle à six colonnes, flanquée de bas-reliefs représentant des guerriers debout, la pique à la main, donne accès à une salle en croix, sorte de musée, rempli de statues originales, mais affreusement mutilées et à demi enfouies sous terre. On y remarque, entre autres, un dieu portant une roue ou un disque sur son dos ; un dieu ou personnage de grandeur d'homme qui est bossu du dos, bossu de la poitrine : un bœuf ou buffle caparaçonné et portant une divinité dont il ne reste que le tronc. A droite et à gauche de cette salle en croix, l'intervalle entre la deuxième et la troisième enceinte semble avoir été une sorte de cloître couvert de cellules en grès et en limonite que séparaient des cloisons transversales. Les prêtres du temple devaient habiter dans ce cloître qui remplaçait sans doute les galeries d'enceinte qui font totalement défaut en ce monument.

La troisième enceinte, qui mesure environ quarante-cinq et vingt-huit mètres, est une épaisse muraille de gros blocs de grès polis, ajustés avec soin, que surmonte un couronnement élégant, bien travaillé et dentelé d'une ligne continue de petites bornes cylindro-coniques. Les parois intérieures des deux portes monumentales de cette enceinte, à l'est et à l'ouest, ainsi que la plupart des piliers de leurs péristyles étaient couverts de grandes et belles inscriptions qui sont actuellement très ruinées.

Pénétrant par la porte orientale de cette enceinte, on arrive au préau central où le sanctuaire est représenté par quatorze tourelles (ou édicules) ainsi groupées : deux, une plus grande, cinq sur une même ligne, puis quatre et encore deux. Ces tourelles sont de construction médiocre et leurs briques de qualité inférieure, mais les encadrements et surtout les frontons

des portes sont en grès très bien fouillé et habilement sculpté. Le linteau de la tour principale représente Vishnou dans son avatar de Narasiṅha « homme-lion » tenant un corps humain sur ses genoux, celui sans doute du tyran Hiraṇyakasipu qu'il s'apprête à mettre en pièces.

A partir de ce préau central, en continuant à l'ouest, on traverse successivement : la porte occidentale de l'enceinte intérieure, porte où ont été gravées des inscriptions, avons-nous vu ; une salle analogue à la salle en croix de l'est et symétriquement placée, mais qui n'est plus qu'un amas de décombres où l'on remarque des bas-reliefs de femmes debout la fleur à la main ; la porte monumentale en ruines de la deuxième enceinte : une terrasse ou avenue à ciel ouvert où se voient encore un superbe garouda de pierre et les débris des dragons polycéphales qui bordaient ici les bassins sacrés entre les deuxième et troisième enceintes : enfin la porte monumentale extérieure de l'ouest qui permet de passer du temple proprement dit au préau qui s'étend derrière.

Nous savons que ce préau mesure cent quarante mètres sur cent vingt. Son mur de limonite, épais d'un mètre cinquante, haut de trois mètres cinquante, est couronné de petits monolithes de grès, pyramides décoratives ou bornes cylindro-coniques hautes de cinquante centimètres. Un peu en arrière du centre de ce préau se dresse le Prāṅ (du sanscrit prāṅgana), pyramide carrée, massive, à sept étages ou gradins superposés, construite en blocs de limonite et revêtue de blocs de grès ; elle est large de cinquante-cinq mètres environ à sa base et haute de trente-six à quarante mètres. Un escalier ménagé à sa face orientale permet d'accéder assez facilement au sommet où quatre murs, ornés de monstres en cariatides, protégeaient un couloir large d'un mètre qui circulait tout autour d'une chambre cubique ouverte à l'ouest, large et profonde de six mètres. Du milieu de cette pièce un puits carré, large d'un mètre, descendait entre les blocs de limonite jusqu'à près de dix mètres de profondeur, abri probable des cendres du fondateur de l'édifice, cachette violée depuis des siècles.

Une petite poterne percée dans le mur du préau permet de sortir à l'ouest dans la campagne et d'atteindre tout à côté une butte artificielle aussi haute que la pyramide et que les indigènes appellent « le mont de l'éléphant blanc ». On voit là encore des débris de sculptures.

Les inscriptions. — Dans cet examen sommaire des ruines de Kohkér

nous avons rencontré des inscriptions groupées en trois endroits différents ; c'est-à-dire, en suivant un nouvel ordre, inverse du précédent : aux parois et aux piliers des deux portes monumentales de l'enceinte intérieure du temple principal ; aux piliers du petit monument à l'est du Rahal ; aux portes d'un autre petit temple appelé « Tours des Chinois ».

La forme de l'écriture indique que ces documents sont tous de la même époque et ils sont tellement identiques, sauf sur quelques piliers du temple principal, qu'on se demande si ce ne fut pas une seule et unique main qui les traça en couleur sur la pierre avant de les livrer aux ciseaux des sculpteurs. Les lettres assez grandes atteignant généralement deux centimètres de hauteur, ressemblent aux lettres rondes des inscriptions d'Indravarman et de Yas'ovarman qui sont antérieures de vingt à cinquante ans, mais avec une légère tendance à la forme carrée qui s'accroît pendant les siècles suivants. On y trouve la lettre *r* sous ses deux formes : à une et à deux branches. Le très mauvais état de conservation et les énormes lacunes actuelles de tous ces documents tiennent surtout à ce qu'ils furent presque tous écrits sur ce grès rougeâtre et grossier que fournit le sous-sol de Kohker, une pierre tendre qui se ronge et se désagrège facilement à l'air.

Sur la paroi de gauche de la chambre intérieure de la porte monumentale de l'est de la troisième enceinte du temple principal a été gravée une grande inscription dont il ne reste que des fragments de vingt-trois lignes et qui était pour ainsi dire le préambule de toutes les inscriptions de Kohker. Elle débute en effet par cinq lignes, les seules, dans ces ruines, qui soient écrites en sanscrit et qui contenaient, selon M. Barth :

Une invocation à la divinité (dont le nom manque), des indications astrologiques et des donations de biens (objet de l'inscription) par un roi qui était nommé. Il ne reste de son nom que la terminaison Varman commune à tous les rois du Cambodge, mais ce nom ne peut être que celui de Jayavarman même au point de vue des « exigences métriques ». La correction de la langue est parfaite, autant qu'on en peut juger par les fragments conservés.

Il est assez regrettable que le nom sanscrit de la divinité soit perdu, car il nous aurait appris quel était ce dieu que les inscriptions khmères appellent simplement « le dieu royal » (Kamrateñ jagat rāja) ou, comme ici « le dieu du règne, de la royauté » (Kamrateñ jagat rajya). Mais en ce qui concerne le roi il n'y a pas de doute possible : il s'agit de Jayavarman IV qui régnait

aux diverses dates burinées en chiffres dans les inscriptions de Kohkér. Au surplus, si son nom n'existe plus dans les inscriptions estampées en 1883, il se trouvait encore sur un fragment recueilli par M. Harmand en 1876 et reproduit au 1^{er} volume des *Annales de l'Extrême-Orient*, page 360, où nous lisons nettement « ...s'aka, la poussière des pieds sacrés (c'est à dire Sa Majesté) ... S'rī Jayavarīmadeva..... ».

Dans les fragments d'inscription en langue vulgaire qui font suite aux cinq lignes sanscrites étudiées par M. Barth et dans plusieurs fragments épars de l'inscription gravée sur l'autre paroi de la même galerie nous lisons, outre une date en chiffres, 854 s'aka = 932 A. D., des noms d'esclaves sacrés, ceux de leurs résidences et quelques totaux de ces esclaves, tels que 160 et 173.

Sur le pilier de droite du péristyle de cette porte monumentale une inscription de vingt-six lignes, écrite sur une pierre tendre et très rongée, ne contenait de même qu'une liste nominative d'esclaves sacrés.

Au pilier de gauche, une inscription de quinze lignes, très mal conservée, toujours par suite du peu de dureté de la pierre, aurait présenté plus d'intérêt, car dans ce qui reste nous lisons que : En 851 s'aka = 929 A. D. le Bhagavan (le Bienheureux, le grand-prêtre probablement) du dieu de la royauté informa (Sa Majesté, qu'il consacrait) à cette divinité divers objets du culte laissés dans l'ās'rama « le monastère » de S'āntipada « lieu de félicité ». Vingt-cinq esclaves du dieu, hommes et femmes, énumérés nominativement, habitent le pays de Chok Taṇḍā. D'autres esclaves sacrés demeurent au pays de S'anarayāga.

Les inscriptions de l'autre porte monumentale (celle de l'ouest) de l'enceinte intérieure du temple sont dans le même état et ne présentent plus que de courts fragments épars. Nous y rencontrons une date qui a perdu le chiffre de ses centaines et nous y lisons qu'en (8)52 s'aka, au troisième jour de la première quinzaine de Vais'ākha (mai), il y eut un ordre de donation (vrah s'āsana) de Sa Majesté (adressé) au Mrateñ Rudrācārya... dans le pays de Karel, territoire (de la province) de Bhimapura. Une autre donation royale concernait le pays de Mūlades'a... Suivaient une liste nominative des esclaves sacrés, objets de ces donations faites au dieu de la royauté, et des prescriptions relatives au riz (tandula, grain) quotidien et au riz spécial des huitième et quatorzième jours de chaque quinzaine.

Sur les piliers des portes et de la galerie du petit monument situé au delà

de l'angle nord-est du Rahal ou grand bassin, on aperçoit les vestiges de trente-cinq inscriptions, d'une hauteur moyenne d'un mètre cinquante, larges de quarante centimètres, comptant trente lignes environ chacune. Ce millier de lignes ne forme probablement qu'une seule et unique inscription : le sens continuant d'un pilier à l'autre et les mots étant même souvent coupés, moitié au bas d'une face, moitié au commencement de la suivante. Ces documents, écrits sur la pierre tendre de la région, ont beaucoup souffert des injures du temps et leur mauvais état de conservation ne permet pas d'en rétablir l'ordre. Ceci n'aurait d'ailleurs qu'un intérêt relatif : toutes ces inscriptions ne contenant que les interminables listes nominatives des esclaves sacrés qualifiés tai, tai rat, tai pau, si, si rat, si pau, gho, gvāl, lap, Ivan, et rarement khñum « esclaves ». Quelque fois on y ajoute, pour les femmes, le nombre de leurs kvan « fils ». La plupart de ces qualificatifs, appliqués en ce ix^e siècle s'aka aux esclaves ou serfs sacrés, paraissent se rapporter à leur état physique ou social et à la nature de leurs services. A Kohkér les « Ivan » semblent former une catégorie toute spéciale qui est énumérée à part pour chaque lieu de résidence. Les noms sanscrits ou indigènes de ces lieux sont encore reconnaissables en grand nombre dans ces inscriptions qui totalisent toujours le nombre des esclaves de chaque endroit en indiquant souvent la ville, le chef-lieu provincial. Nous y remarquons entre autres le pays de Srañe, prononcé Srangù « le riz sauvage ». Ce nom désigne encore aujourd'hui, avons-nous vu, un canton ou petit district du sud de cette province de Kampong Soay.

A l'autre petit monument appelé Prasat Chen, outre divers petits fragments, deux grandes inscriptions, de quatre-vingts lignes environ chacune, étaient encore reconnaissables, mais en un tel état qu'elles n'ont été estampées qu'avec les plus grandes précautions. Elles ne contenaient de même que des listes nominatives de serfs sacrés plus ou moins lisibles. On ne peut plus y distinguer les noms de pays.

En résumé, nous avons trouvé à Kohkér plus de quarante inscriptions comprenant environ quinze cents lignes et au moins quatre mille noms de serviteurs, abstraction faite de nombre d'autres esclaves indiqués seulement dans des totaux qui sont donnés par pays. « On demeure confondu, fait observer à ce sujet M. Barth, devant ce gaspillage de main-d'œuvre. A l'état

complet, cet énorme registre de pierre couvrait plus de 800 mètres de surface ». Nous pouvons accepter avec quelque résignation la perte de la majeure partie de ces inscriptions que détériorèrent à l'envi les injures du temps ou le vandalisme des hommes. Les textes sanscrits ou indigènes du temple proprement dit sont seuls à regretter.

Identification. — Tels sont dans leur ensemble ces monuments de Kohkér qui constituent une œuvre clairement signée et d'une date parfaitement déterminée. En effet, nous savons par d'autres inscriptions du Cambodge qu'en 850 s'aka = 928 A. D., le roi Jayavarman IV, succédant à son neveu Is'ānavarman II, quitta immédiatement Angkor, la capitale. Désireux, nous ne savons pour quel motif, de fonder une nouvelle résidence, il emporta avec lui le dieu royal, la divinité protectrice du royaume et se rendit en un lieu appelé Chok Gargyar où il se fixa avec ses prêtres et sa cour. Gargyar est le nom qu'on donnait à cette époque à un bel arbre aux petites feuilles, au bois de fer excellent pour les constructions de barques ou de pilotis destinés à rester sous l'eau. Les Khmers actuels l'appellent gagi, prononcé koki. En tant que nom de lieu, Gargyar perdit sa signification primitive; sa prononciation s'altéra d'une manière sensiblement différente de la corruption qu'il subit comme nom d'arbre et malgré une certaine ressemblance entre les deux mots « gahgér ou Kohkér » et « gagi ou Koki », les indigènes ne se doutent nullement de la liaison de ces expressions ou de leur commune origine. Leurs explications erronées attribuent au nom de Kohkér le sens « d'île de la célébrité », ou bien prétendent que ce terme est une altération de Kohkèv « l'île des joyaux ».

Nous devons aussi faire remarquer que toutes les dates des inscriptions de ces ruines appartiennent au règne de Jayavarman IV.

Arrivé en cet endroit qui est éloigné d'une trentaine de lieues d'Angkor, ce prince dut faire creuser rapidement, à faux frais pour ainsi dire, le Rahal, le vaste bassin qui était considéré à cette époque comme indispensable à toute grande agglomération d'hommes. Son palais royal fut peut-être construit en matériaux peu durables près de ce Rahal et du « Puits de la Destinée » qui fournit une eau excellente; en effet on peut reconnaître à proximité de ces bassins des traces nombreuses de soubassements qui devaient supporter de longs bâtiments construits en bois. Cet endroit porte spécialement le nom de Kohkér. Le palais dut être simplement entouré d'une enceinte de gros

madriers, car il n'existe pas. — à notre connaissance du moins, — de trace de mur ou de fossé.

Jayavarman fit construire promptement les édifices religieux nécessaires à une capitale. Les seigneurs de sa suite, ainsi que le peuple de cette ville improvisée, durent élever aussi quelques temples de moindre importance : les traces du travail de l'homme étant dispersées de tous côtés en cette forêt redevenue déserte aujourd'hui.

La limonite et ce grès grossier, rougeâtre, qui affleure partout dans les environs fournirent les matériaux de gros œuvre. Quelques briques furent fabriquées sur place ou apportées du dehors. Les parties soignées, linteaux, colonnettes, encadrements de portes, etc., toutes en grès fin grisâtre, durent être apportées de loin et provenaient sans doute des ateliers officiels installés près des grandes carrières et où se maintenaient les traditions des sculptures fines et fouillées. Même en tenant compte des difficultés de lieu dues à la pauvreté incontestable du pays choisi ou des difficultés de circonstance provenant par exemple d'une trop grande rapidité d'exécution, — toutes ces constructions ayant certainement été achevées en moins de seize années, — il est permis d'affirmer que les monuments de Kohkér ne sont pas d'une grande époque au point de vue de l'art. Le goût lourd et peu gracieux des architectes trahit plutôt un affaissement momentané : et ces édifices médiocrement soignés, peu ornementés, sont très inférieurs, quoique d'un style original et puissant, aux grands chefs-d'œuvre de l'architecture cambodgienne ; tels que le Bayon et Angkor Thom qui sont antérieurs, ou Ta Prom et Angkor Vat, qui sont postérieurs. Il est assez naturel d'ailleurs d'admettre que l'inspiration artistique ne se maintint pas constamment au même niveau pendant les quatre siècles de la période des grands monuments cambodgiens.

Nous savons que pendant toute la durée de son règne, de 850 à 864 s'aka = 928-942 A. D., Jayavarman IV fit de Chok Gargyar sa capitale et que son successeur et fils cadet Harsavarman II y résida encore deux ans. Mais en 866 s. = 944 A. D., le frère aîné monta sur le trône en prenant le vocable de Rājendravarman et il revint immédiatement se fixer à Yas'odharapuri ou Angkor Thom qui avait été « longtemps vide », dit une inscription sanscrite de Bat Chum. Ce fut dès lors Chok Gargyar qui tomba, après ses seize années d'existence et de prospérité, dans une décadence lente, mais définitive et irrémédiable. Le pays était reculé, pauvre, infertile ; l'agglomération toute factice de ses habitants dut disparaître avec la cour royale.

Seuls quelques prêtres et des esclaves sacrés durent y rester par devoir ou par ordre, afin de continuer les cérémonies du culte et veiller à l'entretien des temples que d'autres générations devaient peu à peu délaïsser, puis totalement abandonner, et qui s'endormirent pour toujours dans la paix et la solitude, envahis par la forêt qui reprenait lentement possession de son domaine antérieur.



CHAPITRE XX

LE DISTRICT DE KHVAO

Le pays. — Prasat Spéan Chéi. — Prasat Chhúk. — Preah Khpour. — Prasat Phnom Méréch, l'inscription. — Khvao Preah Théat. — Prasat Ta Ein. — Prasat Pram. — Phnom Roi, les bassins. — Prasat Pram. — Prasat Nang Kou. — L'inscription de Prasat Dambauk Khpos. — La stèle de Neak Ta Bak Pá. — Kouk Rosei. — Prasat Angkui. — Prasat Popél. — Le mont Poulén. — Svay Pabal Tøuk. — Prasat Ta Dong. — Pøung Peng Pang, l'inscription. — Preah Put Prom. — Pouk Prasat. — Pøung Chhat. — Preah Put Løu, les inscriptions. — Pøung Preah Thvéar, l'inscription. — Les districts de Nokor Chum et de Hém Bauvan.

Le pays. — Le district de Khvao, qui a reçu le nom d'un arbre assez commun au Cambodge, s'étend au nord de Lovéa Kassang, de Chikrèng, jusqu'au mont Koulen et même au nord de ce massif vers les régions désertes de Nokor Chum et de Hemovan. C'est un pays généralement aride, couvert de forêts clairières aux arbres grêles, parsemé çà et là de quelques bouquets de bois plus denses. Le grès affleure souvent en larges plaques. Le sud du district est hérissé de pics et de collines dont la hauteur dépasse rarement cent mètres, tandis que d'innombrables roches et blocs de grès annoncent vers le nord le voisinage du Koulèn. Le chef du pays, appelé le Krāy, réside habituellement au Phùm Romlong, village d'une trentaine de cases qui est situé à une petite journée de marche au sud des ruines de Kohkér. Les habitants, assez clairsemés, cultivent un peu de riz en brûlant des carrés de forêt ou en labourant quelques maigres rizières. Au mois de février, ils récoltent la cire des abeilles sauvages et paient pour cela une redevance annuelle de six livres de cire par homme, par l'intermédiaire de

petits chefs spéciaux : ceux-ci observent en cette saison quelques abstinences traditionnelles, gardant par exemple jour et nuit leur turban sur la tête et ne sortant pas de leur maison sous peine de voir les abeilles abandonner prématurément leur nid.

Prasat Spéan Chéi. — La piste de charrettes, qui part des ruines de Prakhan que nous verrons au chapitre suivant, pour aller au nord vers Kohkér, atteint au bout de quelques lieues un premier village du district de Khvao, appelé le Phûm Prââp. Auparavant elle a passé près de petites ruines sans importance, telles que Prasat Spéan Chéi (= sbān jai), « tours du pont de la victoire », que l'on rencontre à une lieue et demie en deçà de Prââp. Ce monument, précédé d'une levée de terre transversale, c'est-à-dire tracée du sud au nord, et longue de quatre cents mètres, comprenait un bassin sacré et trois tours en briques entourées de leur fossé; elles sont actuellement très ruinées.

Prasat Chhûk. — A mi-distance entre ce point et Prââp, un autre monument appelé Prasat Chhûk « les tours du lotus » (jhuk) comprend aussi trois tours en briques, en assez bon état de conservation celles-ci. Les encadrements de leurs portes sont en grès rouge. Elles sont de même entourées d'un fossé et précédées de leur bassin sacré. La tour septentrionale abrite encore une belle statue en pierre noire représentant le dieu Brahma aux quatre faces dont la chevelure tressée est surmontée d'un disque. Les quatre bras ont été brisés.

On peut encore signaler plus loin vers l'est trois autres tours en briques construites sur une colline et appelées Prasat Srè Sângkê.

Preah Khpour. — Le village de Prââp est agréablement situé dans une petite vallée au milieu des montagnes, à deux cents mètres d'une abondante source qui bouillonne dans les cailloux rouges ou blancs, coule en ruisseau vers le nord pour contourner le mont Tenot et revenir au sud-est porter ses eaux à la rivière de Stoung. Ce Mont Tenot, « du palmier » est une montagne boisée à croupe arrondie, aux pentes assez douces, large d'une lieue, long de deux, où les gens de Prââp brûlent des carrés de forêts. Son flanc oriental se creuse en ravin à un endroit appelé Preah Khpour = Brah

Khbūr, « le dieu se rinçant la bouche » où une roche surplombant forme une grotte naturelle longue de quinze mètres, profonde de dix et haute d'un mètre cinquante. Elle est précédée d'une terrasse que deux murs de limonite, longs de huit mètres, hauts de deux mètres cinquante et épais d'un mètre, partagent en trois petits préaux. Ces murs prolongés sous la roche séparent la grotte elle-même en trois compartiments qui sont remplis de guano de chauves-souris. Sur la terrasse, à droite, est une galerie construite en limonite, longue de huit mètres, large de six, haute de trois, dont le fronton de grès, grossièrement sculpté, semble représenter l'entrevue de deux princes. Un escalier en pierres de limonite descend la pente du ravin pour atteindre une petite source à une trentaine de mètres en contre-bas. Il y a à Preah Khpour de nombreuses pièces de sculptures bouddhiques et brahmaniques : statues, bas-reliefs, socles, ganesa, figurines de divinités montées sur des éléphants, sur des lions ou des paons. Nous y avons pris une statuette de femme dont la tête était cassée et qui doit être actuellement au Musée Guimet.

Phnom Meréch. — Au nord-ouest du village de Pràâp est un pic boisé haut de cent cinquante mètres environ. Sur son flanc et à une cinquantaine de mètres au-dessus de la vallée, deux tours en briques, en assez bon état de conservation et appelées Prasat Phnom Meréch. « Tours du mont du poivre (maric) », ont été construites face à l'est. La pente assez raide de la colline a exigé des murs de soutènement et un escalier d'accès. La tour méridionale ou de droite mesure environ six mètres de côté et huit de hauteur ; l'autre quatre et six mètres. On rencontre encore ici de nombreux débris de statues, dieux, déesses et ganesas.

Sur la paroi de gauche de la porte de la plus grande tour a été gravée une inscription sanscrite et khmère de seize lignes d'une écriture cursive, légère et fine, effacée par l'usure du temps si bien qu'une partie du texte est perdue. Elle débute par deux lignes en sanscrit où on lit le nom indigène d'une terre, « Gamryān » et qui doivent indiquer le sujet du document, car le texte en langue vulgaire qui suit dans les quatorze autres lignes, parle immédiatement, sans aucun préambule, des limites des champs de la donation. L'inscription n'est pas datée, dans sa partie khmère du moins, mais son écriture presque identique à la stèle du Vāp Dirgha Hor, trouvée près de Sambour et datée de 923, permet de la faire remonter au règne de

Sūryavarman I^{er}, x^e siècle s'aka. Elle donne les limites de la terre de Gamryān et de trois autres endroits. On indique les prix en or, argent, esclaves, ustensiles, attelages de buffles, etc., de deux de ces propriétés qui furent rachetées. Trois ou quatre « tai », femmes esclaves, sont aussi nommées. Le fondateur inconnu termine par une imprécation lancée contre quiconque ne respectera pas sa donation.

On ne signale pas de monuments auprès du village de Khnach Phaav qui est situé à quelques lieues à l'ouest de Prââp, mais plusieurs montagnes hautes de deux cents à quatre cents mètres dont l'une, le Phnom Khnach Phaav, serait en pierre dure, porphyre peut-être, d'une belle couleur rouge.

Preah Théat. — A quelques lieues au sud de ce dernier point et séparé par des plaines désertes où affleure souvent la limonite, un autre groupe de hameaux, le plus méridional et le plus important de ce district qui lui doit son nom, est celui de Khvao ou Khvao Preah Théat. C'est une oasis de maigres rizières que dominent vers l'est, dans la direction de Prakhan des monticules nombreux surgissant au milieu de petites vallées de terre noire qui furent cultivées autrefois et qui sont abandonnées aujourd'hui.

Une petite ruine, appelée Prasat Preah Théat « tour des reliques sacrées », (*Brah Dhāt*), située à une lieue au sud du village de Khvao, est une tour isolée, large de huit mètres, haute de quatorze, construite en limonite sur une petite terrasse. Au-dessus de la chambre cubique le dôme s'élève en cinq assises décroissantes que séparent des étranglements accentués et que couronne le cône d'un monolithe terminal supportant une flèche en métal ornée de deux pommes ou boules. Les pierres de grès de l'encadrement de la porte et ses deux colonnettes à pans coupés sont rongés par l'usure du temps. Sous des hangars bâtis à côté, des débris de dragons ou de lions de grès rouge, de lingas, de statues brahmaniques attestent que le monument fut primitivement consacré à l'ancien culte, tandis que ses quatre sémas de pierre, ainsi que de nombreuses statues du Bouddha, représenté debout, assis ou couché, en bois vernoulu, en métal ou en pierre d'une bonne époque, indiquent que depuis très longtemps cette tour est affectée au bouddhisme dont elle est restée un sanctuaire vénéré. Sur plusieurs stèles détachées, des bas-reliefs représentent le Bouddha adoré par divers personnages et même par des dieux brahmaniques.

A l'intérieur de la tour, une statue de fidèle adorant le Bouddha représente, disent les indigènes, son disciple Maudgalyana dont le visage se rapproche de plus en plus, d'année en année, des pieds du maître. Et, autre prodige, lorsque le suintement rougeâtre qui tombe de la voûte sur ces pieds augustes les rend tout à fait sanguinolents d'aspect et quand les vers y apparaissent, le royaume du Cambodge est sûrement menacé de graves calamités.

Sur une partie non rongée de la face antérieure du chambranle de gauche



FIG. 74. — Tour de Preah Théat. Dessin original de M. A. Tissandier.

de la porte de cette tour a été écrite une inscription de soixante-six lignes très courtes qui est évidemment postérieure et de beaucoup à l'édification du monument, car il est facile de reconnaître que les lapicides ont évité d'écrire sur la partie usée. Presque rien n'est net et lisible dans cette inscription, tellement l'écriture est grossière, informe, mal tracée. Un examen attentif permet toutefois d'y reconnaître deux inscriptions distinctes, de vingt-sept et de trente neuf lignes, que sépare un signe de ponctuation. Parmi les mots épars qu'on peut à peu près deviner ou reconstituer nous lisons dans la

première moitié : «... le Saint Vuddha... mérite et perfection... le grand roi donne... grand homme... : » et, dans la seconde : «... royale pitié... année... le Seigneur Muggaliputta disciple... ensemble avec le Seigneur... Vrah S'ri Ratnadhātu... janālayapuri... Vikrāntavirendrapura... ». La fin paraît être écrite en langue pâlie.

On peut dire que ces fragments donnent déjà le nom actuel de ce temple et celui du grand disciple qu'on y vénère encore : que cette inscription qui appartient au Bouddhisme moderne semble remonter à cette époque troublée qui suivit la décadence des anciens cultes, probablement à nos xiii^e ou



Fig. 75. — Une honzerie. Dessin original de M. A. Tissandier.

xiv^e siècles. Les documents épigraphiques de ces temps malheureux, très rares d'ailleurs, sont à peu près tous illisibles.

D'autres restes de monuments anciens existent près du village de Khvao qui est situé sur le passage de la grande chaussée qui conduisait de Prakhan à Beng Méaléa et à Angkor. On peut laisser de côté le Spéan Phûm Auy, pont en limonite d'une quinzaine de mètres de longueur, construit à l'est du village ; mais on doit examiner avec plus de détails les deux ruines qui sont voisines du Beng Chhnuon, grand bassin rectangulaire de mille mètres de longueur sur cinq cents de largeur qui

a été creusé au nord-ouest et à proximité du lieu où sont actuellement les cases de Khvao. Ces ruines sont celles de Prasat Ta Ein, à une centaine de mètres à l'ouest : et celles de Prasat Pram, à une centaine de mètres au sud de ce bassin.

Ta Ein. — Prasat Ta Ein « la tour de l'ancêtre Indra » est un petit monument analogue à celui de Tèáp Chéi que nous rencontrerons plus loin, près de cette même grande chaussée, mais dans la province de Chikrêng. Une galerie longue de dix mètres, large de cinq ou six, sert de vestibule à une tour carrée, de dix mètres de côté, qui est percée de quatre portes et qui est décorée de bonnes sculptures représentant des dieux brahmaniques entourés d'adorateurs. Ce petit monument était entièrement construit en grès.

Prasat Pram. — Plus important est l'autre monument, celui de Prasat Pram « les cinq tours » nom que nous rencontrons assez souvent

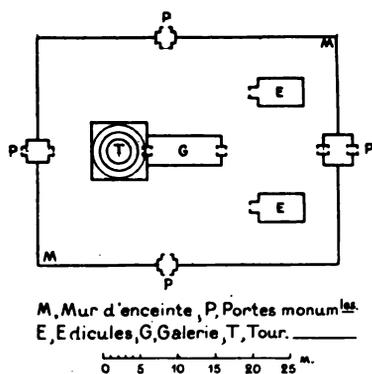


Fig. 76. — Schéma de Prasat Pram.

dans ces ruines du Cambodge et qui n'est pas toujours mérité. Prasat Pram, à cinq ou six cents mètres au sud-est de la ruine précédente et à peu près à un kilomètre à l'ouest du village de Khvao, est caché dans les bois, envahi par la luxuriante végétation des lianes, des fougères, des orchidées, des vignes sauvages que domine l'opulente frondaison des gros figuiers-banians. Le temple était annoncé à trente mètres en avant par une terrasse en croix, aux murs de revêtement en pierres de limonite et, qui semble

être les restes du soubassement d'un édifice disparu. L'enceinte du temple est un mur de limonite surmonté d'un couronnement de grès et mesurant quarante mètres sur trente : il est percé de quatre portes monumentales en grès. Les portes latérales sont plus ruinées et moins importantes que les deux autres surtout que celle de l'est. Pénétrant dans l'intérieur par cette porte, on passe entre deux édicules dont les soubassements et les voûtes sont en grès tandis que les murs sont construits en limonite. Au-delà, le sanctuaire tout en grès comprenait une tour et un avant-corps ou vestibule allongé en

forme de galerie. Dans ce petit monument les moellons de limonite d'un très beau choix s'harmonisaient très bien avec le grès.

Phnom Roi. — Quittons la chaussée antique qui passe près de ces monuments et qui nous conduirait bientôt dans la province de Chikrêng où nous la retrouverons, et transportons-nous au nord sur un autre voie ancienne que décèlent plusieurs bassins ou mares échelonnés à de courtes étapes, — deux ou trois lieues —, et qui devait conduire de Kohkér vers Beng Méaléa, et de là à Angkor en se confondant avec la précédente, nous y rencontrerons d'autres monuments, aux environs des Phnom Roi « les cent monts » qu'il ne faut pas confondre avec les autres roches de ce nom que nous avons vues précédemment dans le district de Srê Atheipedei. Les « Cent monts » de Khvao, à mi-route entre le village de Romlong, où réside le Krây ou chef du district, et celui de Svay Kabal Tôruk au pied du Koulèn, sont des blocs de grès rouge disséminés sur une surface de plusieurs kilomètres carrés, au milieu des arbres rachitiques à essences résineuses. Leurs dimensions très variables ne dépassent pas la grandeur d'une maison de trois ou quatre étages. Vers le sud de cet amas de roches, des collines plus importantes atteignent jusqu'à une centaine de mètres de hauteur.

En venant de l'est, la route après avoir quitté le village de Romlong rencontre successivement les pièces d'eau appelées Lobœk Khna Veang et Lobœk Khna Ta Plong, bassins rectangulaires de cent-vingt mètres sur quatre-vingts: elle traverse de nombreux blocs de grès tout en laissant à droite le groupe principal des Phnom Roi. Elle atteint une troisième pièce d'eau à Prasat Preah Trepeang « la tour de la mare sacrée » où se trouve au bord même du bassin une petite tour ruinée qui avait été construite partie en limonite, partie en briques. A côté est un petit hameau.

A une lieue et demie au nord-est de ce dernier point, Prasat Chamrêh Khyau est un petit monument comprenant le mur d'enceinte en limonite de vingt-quatre mètres sur vingt-deux, percé à l'est d'une porte monumentale, et trois petites tours accolées qui ne sont plus qu'un tas informe.

Prasat Pram. — Prasat Pram « les cinq tours », à deux lieues au nord un peu ouest de Prasat Preah Trepeang, est un monument plus important, où six tours et non cinq, encore en assez bon état de conservation, ont été construites sur une terrasse haute d'un mètre et dépourvue de tout revêtement. Placées

sur deux lignes, elles sont en briques sauf la tour du nord ou de gauche de la deuxième ligne qui a été faite en limonite. Sur les parois de la porte de la tour du nord de la première ligne ont été gravées des inscriptions sanscrites en assez bon état de conservation. Ces documents qui n'ont pas été traduits comptent vingt-neuf lignes à droite et trente-trois à gauche où l'écriture est un peu plus fine.

Nang Kou. — Prasat Nang kou ou Nong Khuo, à l'ouest du monument précédent et au nord d'un village appelé Phùm Rou, comprend un mur d'enceinte en limonite de quarante mètres sur vingt-cinq qui est orné sur la face orientale d'une porte monumentale où était gravée une inscription sanscrite aujourd'hui effacée, deux petits édicules et, pour sanctuaire, une galerie en croix construite en briques, mais entièrement ruinée : cette galerie se terminait au fond par une cellule construite en limonite.

Dambauk Khpos. — A l'ouest de cette dernière ruine et à deux lieues au plus de l'énorme massif du Koulèn, Prasat Dambauk Khpos, « la tour de la haute fourmière » est une tour isolée remarquable seulement par le curieux fragment d'une inscription khmère qui avait été tracée sur une paroi de sa porte. Les deux premières lignes du document sont seules intactes, les deux autres sont très incomplètes, et il ne reste que quelques lettres des trois qui suivent. Nous y lisons ceci : « Qu'on saisisse ceux qui arrachent les bornes. S'ils ont arraché les bornes, j'ordonne qu'on leur fende la poitrine. 927 s'aka, le cinquième jour de la première quinzaine de māgha, mercredi, mansion lunaire de Bharāṇi. Sa Majesté S'ri Jayavīravarmān... livre (poids)... livre... ».

Donc, après un préambule d'une netteté et d'une énergie qui se passent de tout commentaire, mais qui ont pu contribuer à la ruine du document, l'inscription commençait par une date très précise et elle donnait encore au roi régnant le nom de Jayavīravarmān. Or, en 927, Sūryavarmān I^{er} régnait depuis trois ans, maître unique et incontesté du Cambodge. Ce texte confirme clairement l'hypothèse que nous avons émise précédemment en étudiant la stèle de Tuol Prasat, district de Srê Athupedei, dans cette même province de Kampong Soay : Sūryavarmān avait pris tout d'abord ce nom de Jayavīravarmān.

Neak Ta Bak Kâ. — Kouk neak ta Bak Kâ, « le tertre du génie au

cou cassé » à une lieue environ à l'est du mont Koulèn, est un petit tertre artificiel où a dû être construit jadis un temple en bois car il y reste quelques débris de statues. Il y a encore en ce lieu une stèle à quatre faces, deux grandes et deux petites, où avait été écrite une inscription khmère qui comptait plus de vingt-quatre lignes sur chaque face. Mais le haut et le bas du document ont disparu et les lignes qui subsistent sont très fragmentaires ; la pierre étant usée ou éclatée ne laisse lire que des mots tronqués ou des phrases écourtées. La quatrième face qui paraît avoir moins souffert des injures du temps est presque incomplètement illisible, parce qu'elle a été tailladée de haut en bas à grands coups de ciseau. L'écriture carrée paraît être postérieure au règne de Suryavarman I^{er}, x^e siècle s'aka, mais le document semble ne s'occuper que d'événements antérieurs à cette époque. La plus récente des dates qu'il a conservées appartenant au règne de Jayavarman V, prédécesseur de Sūryavarman, et roi de 890 à 924 s'aka, nous sommes porté à croire, malgré la forme de l'écriture, que l'inscription remonte à ce règne. Il est prudent en tous cas de réserver la question de la date exacte. La détérioration de ce document est certainement très regrettable car dans ses moitiés de mots, dans ses lambeaux de phrases, nous pouvons reconnaître qu'il s'agissait successivement :

Des institutions (fondées par Jayavarman II sans doute) : des familles qui donnent leurs filles à celui qui détient le pouvoir suprême : des fidèles dévoués (sañjak) qui se placent devant le roi (dans les combats), de leurs serments, de leurs biens de mainmorte (mṛitakadhana) : des études et du stage que les fils de famille se destinant aux fonctions publiques doivent faire à la capitale afin d'être aptes plus tard à assurer la bonne exécution du service royal ; d'un saint guru (peut-être celui de Jayavarman V personnage mentionné sous ce simple titre dans nombre d'inscriptions) qui donna à un Brahmane (steñ añ) nommé Haris'arman, conservateur de l'aire sainte du culte, la mission de faire choix de plusieurs religieux : puis d'un ordre royal de donation : du feu sacré : des seigneurs brahmanes : des kamsteñ (probablement les princes de royale lignée) : des grands officiers de la couronne : des chefs des troupes : des gardiens de l'aire sainte du culte ; de divers ordres donnés par un roi : des champs, jardins sacrés et de leurs bornes ; des esclaves sacrés. Cette première partie de l'inscription se termine par une formule d'imprécation menaçant en ce monde et en l'autre les chefs qui violeraient les clauses de la donation qui paraît former son sujet principal.

Il n'est pas inutile d'ouvrir une parenthèse avant de continuer la traduction résumée de cette inscription. Sa seconde partie commence par le nom d'un roi qui semble être Jayavarman, mais où la terminaison Varman, commune à tous les rois du Cambodge, est seule reconnaissable dans une certaine mesure. Il est dit que ce roi monta sur le trône en ekanava (le mot qui suit a disparu), soit en l'an 91 d'un siècle inconnu. Or, de Jayavarman II, 824 s'aka, à Jayavarman VII, 1084 s'aka, — et les divers sujets de notre inscription sont certainement compris entre ces limites extrêmes — nous connaissons les dates d'avènements de tous les princes de ce nom, sauf du seul Jayavarman III et aucune de ces dates ne correspond à ce chiffre de 91. La même remarque peut aussi s'appliquer à tous les rois ayant d'autres noms dont nous possédons les dates d'avènement. On peut donc supposer qu'il s'agit ici de la date de l'avènement de Jayavarman III et cette supposition acquiert un réel caractère de certitude si nous remarquons que le nom posthume, Visnuloka, de ce prince se retrouve quelques lignes plus loin. A notre avis, Jayavarman III serait monté sur le trône en 791 s'aka et serait mort prématurément en 799. Le règne de huit ans de ce « jeune homme » a pu paraître bref aux contemporains — et nous savons que tel était leur sentiment — dont l'esprit était resté ébloui par les splendeurs des soixante-sept années de pouvoir de son illustre père. En définitive, nous estimons que ce texte tronqué de la stèle de Neak Ta Bak Kà nous fournit cette date précise qui manquait jusqu'à présent. Reprenons la lecture de cette inscription.

« S. M. S'rī (Jaya) varman qui régna en un, neuf... revenus... jusqu'à l'autre monde... le maître du sacrifice... les familles... (ici commence la deuxième face où les lettres encore subsistantes sont un peu plus nettes)... les terres, forêts, villages et richesses... la sainte piste où Sa Majesté qui est allée au Visnuloka captura un éléphant (sauvage)... terres qui n'avaient jamais été des pays habités, qui n'avaient jamais été (cultivées en) rizières... planter les bornes, octroyer gracieusement au Steñ (brahmane) S'ivâcārya et à sa famille. Limites détaillées de ces terres... où le Steñ S'ivâcārya fonda des villages et qu'il donna au dieu S'ri Bhadres'vara (le Seigneur, S'iva). Aux premières et aux secondes quinzaines des mois, les familles fixées sur ces terres étaient tenues d'offrir aux dieux les redevances fixées d'après les règles de répartition établies par le fondateur : quotidiennement, un panier de riz non écorcé au dieu de la royauté, et une mesure plus faible au dieu de Lingapura : annuellement, une grande mesure (thlvañ) de riz blanc. Les

descendants du Steñ S'ivācarya firent observer ces prescriptions et s'adonnèrent à la science ainsi qu'à la pratique des vertus. (Commencement de la troisième face qui est très ruinée, très peu lisible). D'autres fondations furent faites en faveur du dieu S'ivalinga. Mention d'autres biens donnés en fondations pieuses par l'aïeul Steñ S'ivācarya et par un de ses oncles le Loñ appelé karma (?). Mention des biens provenant du Steñ Amara... qui est aussi un oncle de S'ivācarya. (Quatrième face, tailladée et illisible). Le Seigneur Vrah guru. 90, (le chiffre des unités étant effacé) s'aka, cinquième jour de la première quinzaine de Pusya, mercredi... ordre de donation de S. M. au Seigneur... »

Il est probable que cette fin de l'inscription contenait un ordre royal de Jayavarman V confirmant les pieuses donations dont l'historique était établi dans le texte qui précédait.

Kouk Rosei. — A l'est et au nord du mont Koulèn, il existe d'autres vestiges de petits temples. Ainsi Kouk Rosei = Gok Rasi, « le tertre des bambous », à une lieue à l'est du massif, comprenait un fossé, le tertre central et une tour en briques qui est complètement ruinée aujourd'hui. En ce lieu était aussi une stèle à quatre faces, deux grandes et deux petites, qui était sculptée d'un côté en bas-relief représentant S'iva monté sur le bœuf Nandi et tenant sur sa jambe son épouse Parvati. Les trois autres faces étaient remplies par une suscription qui a été entièrement martelée et tailladée.

Prasat Angkui. Vers le nord, au-delà du torrent appelé Ta Ong, Prasat Angkui ou Bangkui « les tours du siège » comprennent en réalité deux temples distincts situés à deux cents mètres l'un de l'autre. Au sud-est, un mur de limonite de quarante mètres de côté entourait trois tours en briques dont les portes étaient en grès grisâtre. L'autre temple était semblable, mais ses portes sont en grès rouge et on aperçoit des statues de déesse à côté des tours.

On peut encore signaler dans les environs Trepeang Prasat Popél « marc de la tour de l'arbre Babel », où un fossé entourait deux tours en briques.

Le Koulèn. — Sur le district de Khvao, le mont Koulèn, du nom d'un fruit, se présente comme un mur qui occupe une lieue et plus, allant nord-sud, haut de cinq à six cents mètres, dont les pentes raides sont tantôt boi-

sées, tantôt couvertes de grosses roches de grès, où bien s'escarpent dénudées et à pic. Le massif s'arrondit ensuite, s'élargit jusqu'à près de deux lieues d'épaisseur et s'allonge au loin dans la province de Siem Réap, vers l'ouest un peu nord. De son plateau supérieur, une faible partie où vivent les habitants d'un ou deux hameaux appartient encore à Khvao et au Cambodge, mais ce plateau sera étudié dans la province de Siem Réaps. On ne peut se dispenser au contraire d'examiner ici les monuments qui sont situés au pied ou sur les pentes du mont dans le territoire de Khvao.

La plaine inférieure n'est pas entièrement couverte par les gros blocs de grès que masquent mal les arbres grêles aux essences résineuses. Vers l'angle sud-est du mont, elle se creuse en un vaste marais appelé Tœuk Chèàm = Dik Jâm, couvert d'herbes et de roseaux, d'où s'échappe un ruisseau aux eaux permanentes qui abreuve les habitants des deux ou trois hameaux du village de Svay Kabal Tœuk qui a donné son nom à une petite ruine située à proximité.

Svay Kabal Tœuk. — Ce monument appelé Bantéai Svay Kabal Tœuk = Pandāy Svāy kâpāl Dik, « la forteresse du manguier de la tête de

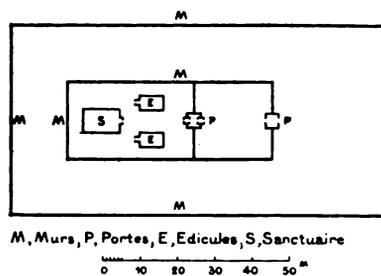


FIG. 77. — Schéma du temple de Svay Kabal Tauch.

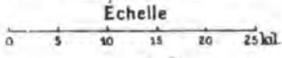
l'eau ou de la source » est situé à trois cents mètres à l'est du marais. Un premier mur de limonite régnait sur trois faces et mesurait cent mètres est-ouest et cinquante nord-sud : la face orientale, vide actuellement, a pu recevoir une clôture en bois et être même décorée d'une porte monumentale en bois. Un second mur, de soixante mètres sur vingt, percé d'une porte monumentale au milieu

de la face de l'est, clôturait un long préau intérieur qu'un mur transversal qui était orné d'une autre porte monumentale partageait en deux parties : une cour antérieure où on n'aperçoit plus rien et une cour postérieure où se trouvent deux édicules et une tour en briques. Le tout est grossièrement construit.

A proximité de ce temple il y a encore un autre petit monument dont la tour est simplement entourée d'un mur.

Ta Dong. — Prasat Ta Dong = Prāsād Tā Tun, à une demi-lieue à

Aymonier
LE CAMBODGE
 Chapitres XIX, XX, XXI, XXII
KOMPONG SVAY
 LES MONUMENTS DE LA
 PARTIE OCCIDENTALE





L'ouest du monument précédent, au delà du marais et sur les premières pentes de l'angle sud-est du mont Koulèn offre, au delà d'une mare qui assèche en février, un mur d'enceinte en briques percé à l'est d'une porte monumentale et deux tours : celle de droite, construite en briques est assez bien conservée : l'autre faite en grès est très ruinée. A côté gisent des débris de statues de Ganes'a et d'autres divinités brahmaniques.

Pœung Keng Kâng. — A moins d'une lieue au nord de Svay Kabal Teuk, non loin d'un ponceau en limonite construit sur un ruisseau et appelé Spéan Koméng, « pont des enfants » deux de ces grosses roches qui parsèment la plaine au pied du mont et qui reposent sur le sous-sol de grès affleurant de tous côtés ont reçu des sculptures en relief et sont appelées Pœung Keng Kâng = *Bœn Kin Kan*. « grottes du pavillon de la roue ». Sur la face orientale de la principale roche les sculptures représentent quatre grands personnages coiffés du mukuta et porteurs de massues, des Rishis ou anachorètes, des femmes, des lions et nombre de divinités brahmaniques à quatre bras telles que Brahma sur l'oie sacrée, Ganesa sur un éléphant, Vishnou couché sur le serpent Ananta; du nombril de ce dieu sort la tige de lotus dont la fleur porte Brahma. Une inscription sanscrite a été gravée sur la roche au-dessous de ces sculptures. Sur la face occidentale de cette grosse pierre a été sculpté un Ganesa à huit bras dont les mains tiennent divers attributs. En face, sur l'autre roche, on a représenté un Vishnou couché sur le serpent, mais sa taille dépasse la stature humaine.

L'inscription sanscrite de Pœung Keng Kâng compte seize lignes qui ne sont pas parfaitement horizontales, l'écriture allant un peu de bas en haut. Les lettres, en bon état de conservation sauf quelques lacunes, sont cursives mais nettes et lisibles malgré que la roche un peu grenue n'ait pas été parfaitement polie. On y lit le nom de Paramesvara, celui de S'ivasoma, ce célèbre brahmane qui joua un grand rôle à la fin du VIII^e et au commencement du IX^e siècle s'aka. On y lit aussi Mahendrādri ou Mahendraparvata qui est le nom sanscrit du mont Koulèn. Une dix-septième ligne à quelque distance au-dessous a tout à fait l'aspect d'une signature : Vrah S'ivasoma.

Preah Put Krom. — Au delà de ce point et en suivant le pied du mont Koulèn vers sa face septentrionale on rencontre successivement plusieurs vestiges archéologiques. Pœung Preah Put Krom = *Bœn Brah Bud Krom*

« la grotte inférieure du Bouddha », au pied de l'angle nord-est du massif, où vingt-huit adorateurs sont sculptés sur le roc en deux lignes superposées et où gisent plusieurs statues de Bouddha ; cette grotte « inférieure » est ainsi appelée afin de la distinguer de la supérieure que nous verrons un peu plus loin et qui est située à ce même angle mais au haut de la pente, près du plateau supérieur.

Prasat Kouk Prasat, ruine d'une tour en briques entourée de son fossé est à peu de distance dans la plaine.

Pœung Chhat. — Pœung Chhat = Bœñ Chat « la tour du parasol ou du halo », également au pied du Koulèn, non loin d'un hameau appelé Srok Predap et à deux ou trois lieues de Svay Kabal Tœuk ; c'est une grotte d'une dizaine de mètres de profondeur, de deux ou trois de hauteur, dont le plafond arrondi figure grossièrement un parasol ou plutôt un firmament où sont sculptées nombre d'étoiles autour d'un disque, lune ou fleur de lotus d'un mètre de diamètre qui contient les figures d'un homme et d'une femme.

Preah Put Lœu. — Nous avons déjà signalé Pœung Preah Put Lœu = Bœñ Brah Bud lœ, « la grotte supérieure du Bouddha » qui se trouve placée en haut de la pente de l'angle nord-est du massif, à une vingtaine de mètres en contre-bas du plateau supérieur. Le roc, assez élevé pour atteindre à peu près ce plateau, s'avance en surplomb de cinq ou six mètres sur une longueur de quarante à cinquante, donnant naissance à une petite source permanente qui explique le choix de cet ermitage où ont été sculptés sur la paroi trois inscriptions et de nombreux personnages : le Bouddha coiffé du mukuta et assis sur le dragon à cinq têtes ; Vishnou et Lakshmi sur le serpent ; S'iva porteur de son trident monté sur le bœuf Nandi, tenant sa déesse Parvati enlacée dans son bras gauche et surmonté d'un grand signe mystique *om* ; d'autres dieux, déesses et adorateurs. Plusieurs statues détachées gisent aussi à terre.

Des trois inscriptions qui ont été gravées en assez grandes lettres sur la roche de Pœung Preah Put Lœu, l'une, de quatre lignes en mots sanscrits qui paraissent être disposés selon la syntaxe de la langue cambodgienne, commence par ce nom : *ācāryyakirttivara*.

La seconde inscription, écrite à côté, à même hauteur, et également de

quatre lignes, semble à première vue faire corps avec la précédente : un double filet commun les entourant toutes les deux ; mais elles sont séparées par deux traits verticaux ; et cette dernière est en langue khmère fortement mêlée de mots sanscrits, il est vrai. Bergaigne s'arrêtant sur cette inscription dans une note de sa *Chronologie de l'ancien Cambodge*, a cru y lire « une stance en khmer composée de quatre pādas qui présentent chacun la même succession de brèves et de longues ». Cette opinion est infirmée par la constatation dans ce texte d'un double usage graphique dont l'éminent indianiste ne pouvait pas se douter : l'absence fautive du virāma que les lapicides khmers oubliaient trop souvent et le remplacement de ce signe par le doublement des consonnes finales des mots : cet artifice d'écriture qui remonte à une haute antiquité se maintient encore souvent dans les manuscrits actuels. Il en résulte que quiconque ne connaît pas la langue est exposé à lire des syllabes qui n'existent pas en réalité.

Les deux inscriptions qui précèdent sont mal écrites, mais leur état de conservation est bon. Au contraire, la troisième qui devait être en langue khmère comptait peut-être six ou sept lignes et n'en a conservé que cinq, très fragmentaires, peu déchiffrables, où nous ne lisons guère que ce passage «... en la grotte sacrée. »

Tous ces textes semblent ne contenir que des aphorismes religieux ou les louanges de leurs auteurs c'est-à-dire des ascètes qui se retiraient en cet ermitage solitaire.

Preah Thvéar. — *Prung Preah Thvéar = Bœñ Brah Dhvār* « la grotte de la porte sacrée » se trouve au bas d'une haute roche à pic, mur de trente à quarante mètres de hauteur qui se remarque de loin vers le milieu de la face orientale du mont. A son pied cette roche est creusée naturellement en grotte peu profonde où un mince filet d'eau permanent sort d'une fissure de la pierre et où de nombreuses représentations de divinités brahmaniques ont été sculptées sur la paroi de la grotte et même sur des pierres détachées, taillées en autels, en socles et évidées en bassins. La roche est ici quelque peu rongée par l'humidité ; des blocs s'en détachent et s'affaissent progressivement. Sur l'un de ces blocs on peut encore estamper une inscription de huit lignes tracées pas tout à fait horizontalement mais allant un peu de bas en haut. La roche a été bien préparée ; l'écriture est fine et régulière. Les sept premières lignes, en stances sanscrites bien ponctuées, commencent

par une invocation à S'iva. La dernière, d'une écriture cursive et négligée, mentionne simplement et sans les nommer les « tai » ou servantes sacrées de ce dieu.

A propos des inscriptions sur roche de Pœung Preah Thvéar et de Pœung Keng Kâng qui nous ont permis d'identifier le Mahendraparvata des textes anciens avec le mont Koulèn, ou du moins avec la partie orientale de ce massif, Bergaigne, sans entrer dans d'autres détails, dit qu'elles sont datées de 869 et 996 s'aka = 947 et 1074 A. D.

Nokor Chum et **Hèm Bauvan**. — Nous n'avons pas de renseignements sur les petits districts de Nokor Chum = Nagar jum, littéralement « ville royale autour » et de Hèm Bauvan = Hèm Pūvān, probablement pour Hemaparvata « les monts d'or » qu'on appelle aussi Hèmovan pour Hemavana « les forêts d'or. » Ce dernier n'aurait que trois petits hameaux et l'autre passe pour être complètement inhabité. Ces deux districts doivent occuper la région des sources du Sting Sèn, cette vallée boisée et inexplorée qui s'étend entre le massif du Koulèn et la ligne des monts Dangrèk, au nord de Khvao, à l'ouest de Kohkér et de Promotép.

En 1867, ce pays désert fut rapidement traversé à son extrémité occidentale par Francis Garnier qui dit ceci : « Au nord des Koulèn, le plateau s'ondule légèrement : de nombreux ruisseaux coulant tous vers l'est le sillonnent ; nous nous trouvions sur la lisière d'une épaisse forêt, célèbre au Cambodge sous le nom de Préi Saa « forêt magnifique. » La route qui la traverse n'avait pas été pratiquée depuis longtemps. Il fallut que nos Cambodgiens nous la rouvrissent à coups de hache. Sortant de cette forêt on quitte la province d'Angkor pour celle de Sangkeah qui a quelques hameaux au sud des Dangrèk¹. »

De ce passage on peut conclure que la grande forêt appelée probablement Préi Lâà « Belle forêt », (le mot Saa, n'ayant pas de signification en cambodgien, est peut-être dû à une erreur d'impression) doit former en cette région la limite, peu discutée d'ailleurs, entre le Cambodge et Siam et que les sources du Sting Sèn doivent être reportées au delà, en territoire siamois.

1. *Voyage d'exploration en Indo-Chine*, t. 1^{er}, p. 245-246.



CHAPITRE XXI

LOVÉA KASSANG ET STOUNG

Le district de Lovéa Kassang. — Le groupe de Prakhan, les bassins. — Preah Damrei. — Preah Thkol. — Le grand temple, son caractère bouddhique. — L'inscription. — Considération sur la date et l'identification de Prakhan. — La province de Stoung. — Ampil Rolœum, les inscriptions. — Prasat Svay Ier. — L'inscription de Tuol Béi. — Srei Tûl. — Thvéar Kedei, les inscriptions. — Preah Bat Sirisach. — Vat Pou Prasat. — Vat Khleang Khmaut.

Lovéa Kassang. — Le dernier district de la province actuelle de Kampong Sovay est celui de Lovéa Kassang qui porte les noms de deux arbres, un figuier et un arbre épineux aux fruits acides. Situé à peu près au centre de la région qui s'étend du Sting Sên à la frontière, il est entouré par Khvao, Thbêng, Srè Athupedei, Srè Kandal et Stoung. De tous les monuments qui peuvent exister dans ce district nous ne connaissons que celui de Prakhan et ses dépendances.

Prakhan. — Prakhan, appelé aussi Prakhan Svay Roléak Angkrong Arak Dék, non loin d'un affluent de la rivière de Stoung, dans un pays de forêts, d'épaisse végétation, qui est presque inhabité maintenant, est un monument important que de nombreuses petites ruines annoncent de loin. A l'ouest, la chaussée qui venait d'Angkor la capitale traverse les plaines basses sur de nombreux ponceaux de pierre destinés à faciliter l'écoulement des eaux et longe divers vestiges de tours écroulées et de constructions insignifiantes. D'autre part, selon M. Delaporte, deux de ses compagnons de mission, MM. Har-

mand et Péneaud, auraient rencontré, au fond des bois, les restes d'un temple secondaire mais original, comprenant une chaussée d'accès en terrasse que gardent des lions et des dragons étagés, une enceinte rectangulaire de soixante et de quarante mètres formée d'une galerie à colonnes que décorent douze portiques richement sculptés et une haute tour centrale ornée du quadruple masque de Brahma. Ce ne sont probablement pas les seules ruines des environs de Prakhan.

Le monument de Praknan se distingue non par la grandeur de ses constructions mais par l'ampleur de son plan qui embrasse plus de cinq kilomètres carrés, si on ajoute à l'enceinte tout l'espace que couvrent les énormes levées, les vastes bassins qui en dépendent. Il se distingue aussi par la déviation de ses axes qui est beaucoup plus accentuée qu'aux temples de Koh Kér : tout le système étant orienté, non est-ouest, mais à peu près nord-est, sud-ouest. Il faudra tenir compte de cette particularité lorsque, suivant l'habitude des indigènes et pour plus de simplicité dans la description, nous parlerons d'est, de nord, de sud et d'ouest : ces termes en réalité signifieront respectivement nord-est, nord-ouest, sud-est et sud-ouest.

L'enceinte de Prakhan est précédée de trois bassins artificiels et rectangulaires, longs d'un millier de mètres chacun, larges de quatre à cinq cents, que les herbes envahissent actuellement, mais qui étaient encore il n'y a pas très longtemps les repaires d'énormes crocodiles, si l'on en croit les indigènes. Le plus oriental, appelé Beng Tonlé Prouk, est suivi du Beng Preah Dak « l'étang du Tāk sacré ». Il est à remarquer, et nous le savons par l'étude de la topographie des monuments, que ce mot tāk est lui-même, en pareil cas, le vestige du sanscrit taṭāka « lac, étang » et qu'il ne se rapporte à aucun de ses divers homonymes khmers. Ces deux premières pièces d'eau étaient encadrées par d'énormes levées qui se prolongent au loin vers l'est en deux chaussées se perdant actuellement dans les bois. Beng Roléap est le nom donné à la troisième pièce d'eau antérieure qui est située au sud du Beng Preah Dak. Un quatrième grand bassin rectangulaire, long de huit cents mètres, large de cinq cents, flanquait le monument sur sa gauche : c'est Véal Srè Bèng « la plaine des champs de l'étang » ainsi appelé parce qu'il fut cultivé autrefois en rizières : il est à sec en mars. Quatre énormes levées de terre l'encadrent. Celle de l'est qui est même double se prolonge au loin à gauche vers le nord-ouest : de l'autre côté elle court à deux cents mètres devant la face principale de l'enceinte du temple où de nombreuses

scories de fer rappellent que ce monument fut élevé non loin du pays des mines et des forgerons.

En avant de Véal Srè Beng et de cette double levée on aperçoit dans les bois une petite tour construite en blocs de limonite. Mais les deux monuments les plus remarquables élevés dans le voisinage de Prakhan sont plus loin, aux angles sud-est et nord-ouest du Beng Preah Dak ou plus exactement, étant donnée l'orientation de ce bassin, à ses angles est et ouest. Ces deux édifices sont appelés Preah Damrei et Preah Thkol.

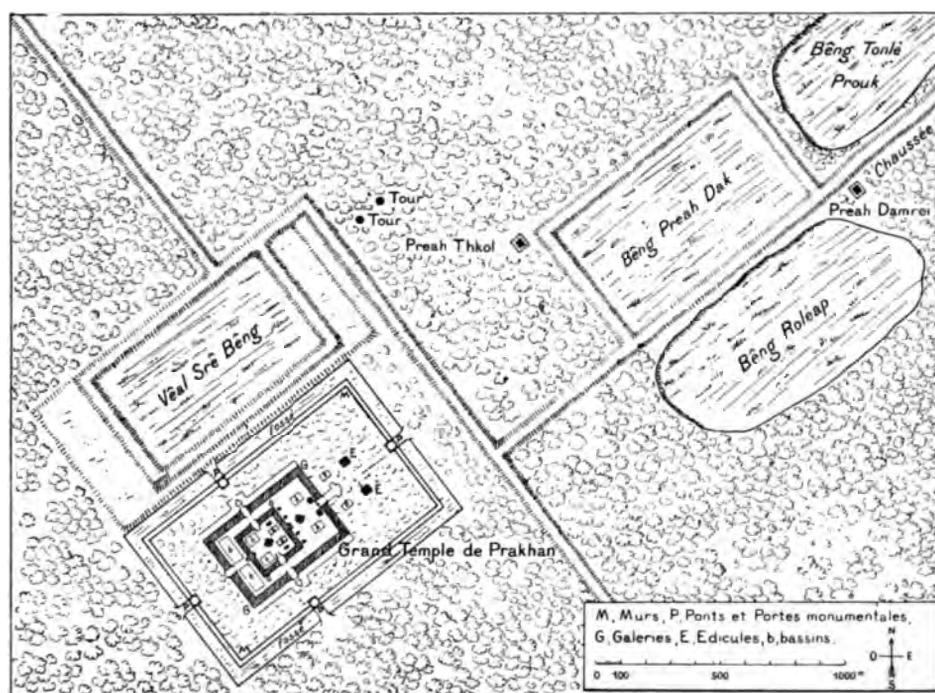


FIG. 78. — Schème du groupe de Prakhan.

Preah Damrei. — Preah Damrei = Brah Tamrī « l'éléphant sacré », le plus éloigné, se trouve à près de quinze cents mètres en avant du monument principal de Prakhan. Sa petite enceinte, précédée d'une terrasse qui s'étale devant la porte d'honneur, est un mur de cinquante mètres environ de côté, percé de quatre portes d'où autant d'avenues traversent le petit préau pour conduire à une pyramide centrale, large d'une trentaine de mètres à sa base qui est carrée. Les terrasses étagées, en retrait les unes sur les autres,

sont en terre et revêtues extérieurement par des blocs de limonite. La hauteur totale de ce tronc de pyramide est de sept à huit mètres. On accède à la terrasse supérieure, carré de quinze mètres de côté, par des escaliers ménagés au milieu de chaque face, décorés de huit statues de lions de pierre et défendus au sommet par huit autres statues de gardiens trapus, d'aspect farouche, armés de massues. Cette décoration était complétée aux angles par quatre éléphants de bonne facture, richement caparaçonnés, hauts d'un mètre, placés un peu en contre-bas sur les dernières marches de la pyramide.

Au centre du plateau supérieur, un trou carré, d'un mètre de section, parementé en grès, descendait à plusieurs mètres de profondeur, crypte cinéraire, sans doute, violée depuis longtemps, qui était recouverte, paraît-il, par la statue d'un cinquième éléphant. Cet animal occupant ainsi la place d'honneur aurait donné son nom à ce petit monument et aurait été enlevé par la Mission de M. Delaporte, en 1873. Il serait actuellement au Musée khmer du Trocadéro. « Placé sur un piédestal orné de rosaces, dit M. de Croizier, ce Damrei présente sa trompe enroulée autour d'un rinceau de feuillages; son front est marqué de trois bosses assez prononcées et ses oreilles sont divisées en trois lobes. Son dos disparaît sous un tapis orné et enrichi de clochettes et ses pieds sont ornés de bracelets ».

Preah Thkol. — A cent mètres de l'angle opposé du grand bassin, Preah Thkoll « le dieu érigé » est un petit monument bien travaillé qui s'annonce par deux bassins sacrés. Une chaussée dont les rampes ont pour support des cariatides de garoudas et de lionceaux passe entre ces bassins. Le mur d'enceinte, construit en blocs de limonite, mesurant soixante mètres est-ouest et cinquante nord-sud, couronné d'une suite d'ogives qui simulent des petits créneaux, est percé de portes monumentales au milieu de ses faces de l'est et de l'ouest. Des géants et des lions de pierre gardaient ces portes.

Au centre du préau, le sanctuaire se dressait au delà de deux petits édifices en pierre. C'était une belle tour aux quatre péristyles ruinés, dit M. Delaporte à qui nous empruntons la description des détails de ce petit monument, mais couverte de la base au sommet de sculptures encore visibles. « C'est d'abord un cordon d'adorateurs agenouillés, les mains jointes, le long du soubassement. Au dessus, entre deux groupes de neuf personnages en prière, quatre éléphants tricéphales, sortant de la muraille, leurs trompes enroulées autour d'un feuillage, s'arc-boutent sur le soubassement et

leurs têtes supportent le premier entablement. A l'étage supérieur se dressent quatre grands garoudas, oiseaux sacrés de Vishnou, au bec d'aigle, au corps de femme : ils enserrant entre leurs jambes quatre têtes du monstre Rahou ; sur leurs côtés rampent quatre doubles reptiles polycéphales qu'ils ont domptés et leurs bras soutiennent un second entablement. Au-dessus on voit encore vingt oiseaux moitié aigles, moitié hiboux, analogues à ceux qui décorent les ponts du grand temple (de Prakhan) et plus haut des étages disposés comme les tours classiques. De grandes faces de divinités s'encadrent dans l'ogive des triples frontons étagés au-dessus des quatre entrées : de belles femmes demi-nues et richement parées occupent sur les pilastres des niches entourées de rinceaux et une quantité de sculptures légères complètent cette décoration fantastique dont l'exécution naïve rappelle nos œuvres du moyen-âge ».

La Mission de M. Delaporte a enlevé de ce petit monument plusieurs pièces de sculpture qui se trouvent actuellement au Musée khmêr du Trocadéro et qui ont été décrites par M. de Croizier dans son *Étude sur l'art khmêr*. Ce sont les suivantes. Une balustrade que soutiennent de loin en loin de simples dés ornés de figures de monstres et d'animaux ; le dragon qui la formait se redresse brusquement et présente ses sept têtes sous l'aspect d'un double éventail dont un garouda occupe le centre. Une statue de gardien, géant trapu appuyé sur sa masse. Une statue du Bouddha endommagée, à huit bras qui sont cassés ainsi que les jambes : le buste semble revêtu d'une cotte de mailles ajustée au corps, retenue par une ceinture à la taille et fermée au cou par un collier : en s'approchant, on reconnaît que les mailles de cette cotte sont composées d'autant de petits Bouddhas dans l'attitude de la méditation : la ceinture et le collier sont également formés de Bouddhas un peu plus grands ; sur la poitrine et sur le devant de la protubérance crânienne, deux Bouddhas plus visibles sont assis dans la même pose : enfin chaque boucle de cheveux est elle-même un petit Bouddha.

Cette statue, si remarquable par la finesse des détails de son ornementation doit être contemporaine de l'édifice où elle a été trouvée et Preak Thkol fut sans doute, dès l'origine, un temple bouddhique.

Le grand temple. — Si on passe de cette construction secondaire au monument de Prakhan proprement dit, vaste temple à triple enceinte, on rencontre d'abord, au delà des grosses levées de terre dont il a déjà été question, un grand fossé large d'une centaine de mètres, aux parois revêtues en

pierres, qui règne tout autour de ce temple dont il défend les abords. Le quadrilatère qu'il entoure mesure environ mille mètres sur son grand axe et six cents mètres dans l'autre direction. On traverse ce fossé sur un pont monumental, aux arches de faible dimension, aux faces latérales ornées de sculptures colossales représentant en haut-relief des garoudas, animaux fantastiques au bec de perroquet, les ailes ouvertes, tenant des dragons dans leurs serres. Les balustrades du tablier sont formées par d'autres dragons



Fig. 79 — Prakhan. Vue d'un édicule du premier préau. Dessin original de M. A. Tissandier.

que des groupes de personnages et des cariatides de lions et de garoudas supportent de distance en distance. Une berme de dix mètres de largeur s'étend entre ce fossé et le mur d'enceinte qui est construit en blocs de limonite et dont la hauteur est de quatre mètres environ. Aux axes du monument, ce mur est percé de triples ouvertures monumentales, en grès, au sol dallé de larges pierres, précédées de péristyles à colonnes et surmontées de tours : au total douze tours pour les quatre portes monumentales de cette première enceinte.

Pénétrant par la porte de la face principale, on s'engage dans le parc

intérieur en suivant une longue avenue dallée et, après avoir fait plus de deux cents mètres, on arrive à hauteur de deux édicules en forme de galeries, construits en limonite, situés à droite et à gauche et à une cinquantaine de mètres l'un de l'autre. Leurs élégants frontons sont sculptés en jolis motifs empruntés au règne végétal. L'édicule du sud présente la particularité d'être entouré à distance par un petit mur de limonite et sa petite galerie se termine



FIG. 80. — Prakhan Fausse porte d'un édicule du second préau. Dessin original de M. A. Tissandier.

par une chambre en grès bleuâtre médiocrement travaillé. La seule inscription trouvée dans les ruines de Prakhan a été gravée sur la paroi de droite de la porte qui fait communiquer les deux pièces de cet édicule.

Au delà de ces édicules, la porte monumentale de la seconde enceinte est annoncée par une petite terrasse en croix, dallée, large de huit mètres, haute de cinquante centimètres, aux murs de soutènement en limonite, qui était défendue par de grands et beaux lions de grès et qui était flanquée de deux bassins rectangulaires de dimensions restreintes, mais profonds et revêtus en pierre. Des terrasses semblables existaient devant les portes des trois autres faces. Toutes ces portes monumentales, de belles proportions,

au triple dôme étagé, aux frontons trilobés dessinés par des dragons polycéphales, étaient précédées de péristyles et de portiques, dont les piliers brisés gisent partout à terre : elles donnaient accès au second préau en décorant cette deuxième enceinte qui était formée de galeries couvertes actuellement



FIG. 81. — Prakhan. Fausse porte d'un édicule. Photographie de M. Faraut.

écroulées. Ces galeries, dépourvues de bas-reliefs, mesuraient presque deux cents mètres de longueur sur chacune des petites faces et quatre cents mètres sur les faces latérales que protégeait encore un mur de limonite construit à dix mètres en dehors.

Pénétrant par la porte orientale dans ce second préau on suit une avenue surélevée que flanquent deux tours bien ouvragées et qui conduit à une terrasse de même niveau, mais considérablement élargie à angle droit ; cette terrasse occupe presque toute cette partie du préau et ne laisse guère que la place de deux petits bassins latéraux, profondes pièces d'eau dont les parois étaient en pierre. A la terrasse elle-même étaient ménagées symétriquement, à droite et à gauche de l'axe, quatre fosses sèches aux parois soigneusement revêtues en pierres. Deux piliers se dressaient au centre de chaque fosse. Une tour, suivie de quatre édifices en limonite, complétait le groupe des constructions de cette cour intermédiaire.

Derrière ces édifices s'élevait la face orientale de la troisième enceinte qui était formée de galeries couvertes et qui était percée aux axes de portes monumentales sommées de triples tours. Cette enceinte, à peu près complètement écroulée, entourait le préau central qui formait un petit carré, où, au delà de deux édifices orientés à l'est et dont les motifs de décoration, empruntés au brahmanisme,

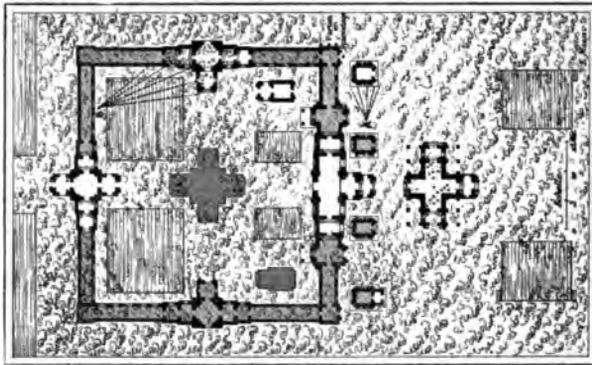


FIG. 82. — Prakhan. Plan de la troisième enceinte et des constructions qui la précèdent. Levé de M. A. Tissandier.

ont été abîmés ou remplacés par des Bouddhas qu'il a fallu creuser plus profondément dans la pierre, se trouve le sanctuaire central, une tour de grès très ruinée dont le dôme étagé se dresse encore en partie au milieu des décombres que recouvre la végétation vigoureuse des tropiques.

Au surplus, cette végétation a partout envahi les ruines de Prakhan ; à part quelques édifices remarquablement construits, on ne marche que sur des éboulis et des décombres. De nombreux matériaux paraissent avoir été enlevés : nous ne connaissons pourtant pas, dans la région de Kampong Soay, de citadelles modernes dont la construction ait pu les utiliser. Autant que permet d'en juger le mauvais état de conservation de ce monument, les sculptures gracieuses y étaient prodiguées et les moulures largement dessinées : sur les frises apparaissent encore les longues files des femmes célestes

dansant au milieu des rinceaux de fleurs. Malgré la finesse de ces détails, cet édifice important est inférieur, au point de vue artistique, à la plupart des grands monuments du Cambodge. Son plan est largement conçu, mais aucun bâtiment n'est gigantesque. Les architectes eurent souvent recours à l'emploi de poutres aidant à supporter le poids des voûtes. Peut-être est-ce à cette particularité, à ce vice de construction, pourrait-on dire, qu'il faut en partie attribuer le mauvais état de presque toutes les ruines de ce monument ? La limonite affleure un peu partout dans les environs, mais le grès employé, bleuâtre ou gris clair finement moucheté de noir et de rouge, dut provenir de carrières actuellement inconnues et lointaines peut-être.

Prakhan fut probablement une résidence royale, temporaire mais somptueuse, le souverain pouvant se loger facilement dans le grand parc que la première enceinte entoure. En tous cas, on peut affirmer que ce temple fut élevé en l'honneur du Bouddha : cette assertion étant déduite de l'examen de ses séma, de ses statues et de son inscription.

Les séma ou bornes sacrées des pagodes bouddhiques sont des pierres, tantôt plates, tantôt à base carrée et dont la partie supérieure est ogivale ou taillée à pans coupés. A Prakhan, elles étaient remarquablement sculptées. Selon M. de Croizier, une borne quadrangulaire provenant de ces ruines et qui est actuellement au Musée khmer, « est une stèle tronquée qui se termine par un couronnement en retrait, divisé en quatre compartiments séparés les uns des autres par des corps de serpents à sept têtes qui se dressent à chaque angle. Le couronnement se termine lui-même par une surface plane ornée d'une rosace. Chacune des quatre faces de la stèle est partagée en quinze lignes horizontales, et chacune de ces lignes, à son tour, supporte dix-sept personnages vus de face : ces personnages ont six bras : deux abaissés, dont l'un tient une massue, et quatre levés. Ils sont aussi finement traités que dans les plus minutieuses peintures égyptiennes de ce genre. Dans les niches ogivales ménagées sur les quatre faces du couronnement, on voit des divinités brahmaniques très bien modelées. Ce petit monument est un chef-d'œuvre de finesse »¹.

Les représentations sacrées de Prakhan, très nombreuses et souvent d'une réelle valeur artistique, sont surtout des statues du Bouddha qui avaient été peu à peu transportées dans les édicules où la Mission de M. Delaporte a

1. *L'Art khmer*, p. 114.

pu en recueillir plusieurs. Le Maître, en ces statues qui datent de la période des grands monuments, est souvent représenté plongé dans la profonde extase qui doit lui procurer l'omniscience, assis, les jambes croisées, sur le dragon dont les replis concentriques lui servent de trône, tandis que le cou se redresse derrière comme un écran que terminent les sept gueules du monstre s'arrondissant en guise de dais pour abriter de toute intempérie le Saint absorbé par son intense méditation. Ses yeux sont baissés ; sa physionomie respire douceur, bonté et fermeté. Son front est souvent ceint d'un superbe bandeau qui rappelle les ornements anciens : ses oreilles portent de riches bijoux ; des bracelets enserrant ses bras et ses poignets.

L'inscription. — Nous avons dit que l'unique inscription trouvée à Prakhan était gravée sur la paroi de droite de la porte qui fait communiquer les deux chambres de l'édicule situé au sud de l'avenue dallée qui traverse le grand pare en sa partie orientale. Cette inscription, entièrement sanscrite, en parfait état de conservation, a été traduite par M. Kern. Ses vingt lignes se divisent en deux parties de mètre différent. Les quatre premières qui forment un quatrain, une strophe, contiennent une prière et décrivent à grands traits la danse bachique de S'iva, le dieu du ciel qui enveloppe tout et dont la danse furibonde met en braule l'univers et les éléments, produit les orages et la pluie. Les seize lignes qui suivent en formant autant de demi-strophes dont les pieds sont séparés en deux colonnes, débutent en rendant hommage au Bouddha et à S'iva et en accentuant sensiblement chez ces deux Maîtres leur caractère de philosophe ou d'ascète. Ce texte fait ensuite l'éloge du roi Sūryavarman, prince conquérant qui monta sur le trône en 924 s'aka¹, « prenant le royaume à un roi au milieu de la foule de ses guerriers », prince protecteur des lettres qui aurait fondé un collège voué au culte du vrai et du bien à l'intérieur et au culte du beau à l'extérieur, prince qui aimait Vishnou et qui « fit une œuvre méritoire en créant cet édifice irréprochable ».

Peut-être ce roi mort en 971 s'aka n'a-t-il pas vu l'achèvement de l'édifice dont il fut le fondateur, car il est possible que l'inscription soit postérieure à sa mort : elle parle de lui au passé. Cette considération est loin, devons-nous ajouter, d'avoir une valeur absolue. Nous savons par d'autres inscriptions sanscrites que l'emploi du prétérit peut n'être, en pareil cas,

1. Date en termes figurés qui avait échappé à M. Kern et qui fut reconnue plus tard par Bergaigne.

qu'un simple artifice de style. La double invocation à S'iva et au Bouddha indique que le brahmanisme et le bouddhisme florissaient simultanément à cette époque. Il paraît certain, d'un autre côté, que ce roi Sūryavarman I^{er} mourut dans la foi bouddhique, puisqu'il reçut le nom posthume de (roi qui est allé au) Nirvānapada. Pour conclure, il est à présumer que ce groupe d'édifices bouddhiques de Prakhan fut fondé vers la fin de son règne, après 950 s'aka : en d'autres termes, vers le milieu de notre XI^e siècle.

L'identification. — Il n'est pas inutile d'ajouter que nous ne connaissons pas en ce moment d'étymologie satisfaisante à ce nom de Prakhan donné par les indigènes et que nous retrouverons à un autre grand monument situé près d'Angkor Thom. Nombre de lettrés cambodgiens le considéreraient comme étant l'altération de Brah Khān « épée sacrée », mais cette explication nous laisse très sceptique, surtout depuis que nous avons dû reconnaître que, dans Preah Réach Dak = Brah rāj tāk, expression qui se traduit littéralement par « station royale et sacrée » et qui s'applique à plusieurs anciens bassins, le mot tāk n'est en réalité que l'abréviation : l'altération du sanscrit tatāka « étang » ainsi que nous avons eu occasion de le signaler plus haut. Nous nous bornons à noter ici que le nom de Preah Thkol, qui s'est maintenu pour désigner l'un des monuments secondaires de ce groupe de ruines et dont la forme ancienne est Vrah Thkval, se retrouvera dans l'inscription sanscrite d'Angkor Vat, comme étant le nom d'une île célèbre. Or le temple de Prakhan, de même que la plupart des grands monuments était élevé sur une île artificielle ceinte d'un vaste fossé ou bassin et il est très possible que cette appellation de Vrah Thkval « dieu érigé » ait été appliquée primitivement à ce temple principal, puis étendue à l'ensemble des ruines et que finalement elle se soit localisée de nouveau mais en ne désignant plus que l'un des édifices secondaires du groupe.

Stoung. — La province de Stoung = Sdoñ, détachée en 1869 de Kampong Soay par le roi Norodom en même temps que celle de Chikreng qui la borne au nord-ouest, tire son nom du cours d'eau qui la traverse. Cette rivière étroite, sinueuse, aux coudes brusques et fréquents que la végétation et les troncs d'arbres embarrassent souvent, vient du mont Thbèng, dit-on ; en entrant dans le territoire de Stoung elle arrose d'abord un pays de forêts clairières produisant bois de construction et oléo-résine, puis une partie inter-

médiaire qui est cultivée surtout en rizières ; de là elle pénètre dans les plaines couvertes de grandes herbes et dépourvues d'arbres pour se perdre dans la jungle du lac. La pêche est abondante dans le bas de la province. Les 2.455 inscrits de Stoung obéissent à l'Oknā Mantrī Tejo, fonctionnaire à huit mille honneurs, de la Maison roi, qui relève du premier ministre.

Le chef-lieu actuel, appelé Kampong Chen « rive des Chinois », situé à huit ou dix lieues du lac et vers la limite de ses inondations, est un village



FIG. 83. — Kampong Chen. Sala sur pilotis des voyageurs et habitation du gouverneur de Stoung. Dessin original de M. A. Tissandier.

construit sur les deux rives du Prék Stoung, au passage de la grande chaussée méridionale qui longeait autrefois les plaines inondées : elle n'a conservé ici aucun vestige de pont. Les maisons du village, disséminées sur près d'une lieue de longueur de rives, sont entourées de jardins et de terrains vagues. L'ancien chef-lieu régional était peut-être à une ou deux lieues plus haut où de vagues traditions signalent une résidence importante à l'un des endroits appelés Kampong Kedei et Bantéai Stoung, mais sans y signaler des ruines.

Ampil Rolœum. — Les premiers vestiges archéologiques que l'on rencontre dans le territoire de Stoung en y pénétrant par la route ou plus exactement par la piste qui suit à peu près l'ancienne chaussée conduisant de Mâhâ à Angkor, sont au village d'Ampil Rolœum, étape intermédiaire entre Vat Rosei Chas de Kâmpong Soay et le chef-lieu de Stoung. Dans la pagode de ce village appelée Vat Prasat « pagode de la tour » trois inscriptions ont été trouvées. Deux étaient écrites en sanscrit sur les parois de la porte d'une tour en briques très ruinée qui a donné son nom à cette pagode ; la troisième en langue vulgaire occupe une partie d'une face d'une grande et belle stèle plate de grès.

Cette dernière qui ne compte que neuf lignes, très bien conservées ne contient pas de date, mais son écriture, qui est nette, ferme, régulière, permet de la faire remonter au VI^e ou au VII^e siècle s'aka. Cet ancien document qui est bouddhique relate les dons d'esclaves sacrés faits par un personnage, le Poñ Prajñâ Candra aux trois Boddhisatvas : S'âstâ, Maitreya et S'ri Avalokites'vara, qui sont qualifiés *Vrah kamratân añ* « Seigneurs, dieux ». Les dons consistent en une trentaine d'esclaves dont les noms suivent, tant vâ « hommes » que ku ou ame, « femmes » ; les enfants de celles-ci sont, à l'occasion, indiqués par des chiffres.

La tour d'Ampil Rolœum était orientée à l'est. Les inscriptions sanscrites de sa porte sont en mauvais état, surtout à gauche, où sur une vingtaine de lignes, il ne reste que quelques lettres d'une écriture qui semble remonter au VIII^e siècle s'aka. Dans les vingt-sept lignes sanscrites de la paroi de droite on peut lire les noms des rois Harsavarman, Yas'ovarman, Jayavarman ; au bas deux autres lignes en langue vulgaire devaient contenir une formule imprécatoire. Ce document semble dater du milieu du IX^e siècle s'aka.

Svay Ier. — Prasat Svay Ier ou Svay Ea, au sud-ouest d'Ampil Rolœum, est le nom donné actuellement à un petit monument qui comprenait trois tours en briques dont les deux latérales sont entièrement ruinées. La tour centrale, encore debout, est décorée d'un linteau couvert de belles sculptures qui représentaient un dieu brahmanique dansant sur un éléphant que supportait la tête du monstre Râhou. De cette tête sortaient à mi-corps deux lions dont les gueules ouvertes tenaient les tiges des fleurs qui entouraient une demi-douzaine d'adorateurs.

Tuol Péi. — De là en allant au nord, on atteint, à deux lieues vers l'est

de Kampong Chen, un petit tertre boisé appelé Tuol Péi = Dual Bai, où fut découverte une petite stèle qui fut transportée au chef-lieu. Une inscription de dix-huit et de vingt et une lignes couvrait ses deux faces principales et quatre dernières lignes très courtes étaient écrites sur une des petites faces. Les lettres sont rondes. L'état de conservation est déplorable : la pierre trop tendre étant semée partout d'éclats et de taches d'usure. Le document débute par six lignes écrites en sanscrit dont il ne reste que fort peu de chose : et dans les fragments du texte en langue vulgaire qui commençait par la date en chiffres nous pouvons reconnaître que les douze premières lignes contenaient les clauses et l'historique d'une fondation religieuse, tandis que le reste de l'inscription détaillait les biens : objets et esclaves faisant partie de la donation. Voici l'analyse de ces fragments :

En 844 s'aka = 922 A. D. le dixième jour de la première quinzaine d'asadha (juin-juillet), il y eut un ordre d'un roi (dont le nom a disparu mais qui est vraisemblablement Is'navarman II), adressé au Mratāñ S'rī Marendrārimathana et prescrivant de livrer (les biens sans doute) du Vāp Cina (probablement pour Cin. Chinois) : esclaves, or, argent, éléphants, buffles, bœufs, jardins... Il est ensuite question des chefs du pays, chefs des corvéables, tous serviteurs du roi... d'une grande mesure de riz sans doute à fournir annuellement, des obligations en général qui grèvent ces biens. Suit une liste nominative de serfs sacrés qualifiés gho, gvāl et si, les hommes, tai, les femmes. Vient ensuite l'énumération des objets en argent : disques, plateaux, ceinturons : des éléphants, de 11 buffles, de 32 bœufs. Les champs de main-morte (mritakadhana) du vāp Rau sont aussi donnés aux dieux. Plus loin nous lisons le nom du Vāp Cī(n), le titre d'un Mratāñ, la mention des princes de la famille royale, des grands officiers de la couronne, du feu (sacré) et, tout au bas, le nom d'un roi défunt, Yasovarman. L'inscription se termine sur la petite face, dont l'écriture est plus cursive, en mentionnant les champs que le Vāp Gāp, gardien de la couche royale (sorte de camérier) donne aux divinités.

Srei Tûl. — Vat Srei Tûl = Vat S'rī Dûl, est une pagode abandonnée située près du village de Phteah Véal, à mi-distance de Tuol Péi à Kampong Chen. Sur le piédestal massif de son autel une inscription moderne de trois lignes constate les dons faits à cette pagode, alors appelée Vat Brah Sat (pour Prasat sans doute), par le roi Rāmā cûl sās « entré en religion ». Il s'agit

selon toute vraisemblance du roi Rāma col sās « l'apostat » qui embrassa l'islamisme et qui était monté sur le trône du Cambodge en 1643 A. D. Il affecta au service de ce temple un chef, le Mé Campaṅ nommé Mās « or » et 100 serfs sacrés placés sous ses ordres, ainsi que des champs, quatre gongs, 100 bāt ou instruments de musique, etc.

Thvéar Kedei. — Thvéar Kedei, petite ruine qui se trouve à une lieue et demie au sud de Kāmpoṅ Chen, dans la plaine d'herbes immense et désolée que les inondations du Grand Lac recouvrent chaque année, au milieu de l'un de ces petits bouquets de bois qui parsèment de loin en loin cette vaste solitude, n'offre plus qu'un tas informe de briques à côté de trois socles de statues et d'un linteau sculpté représentant le dieu Indra sur l'éléphant. En pratiquant des fouilles nous mîmes au jour trois portes de grès assez basses qui permirent de supposer que le monument consistait en autant de petites tours accolées et orientées vers l'ouest. Outre le nom de Thvéar Kedei = Dhvār Kṭi « portes du temple », les indigènes donnent aussi à ces ruines celui de Thvéar pranbei = Dhvār prāmpī « les huit portes ». A notre avis ces appellations sont des altérations de Dhvāravati, prononcé Thvéaravadei, nom que l'on rencontre dans les inscriptions du lieu. Les indigènes lui donnent encore un troisième nom assez suggestif, celui de Prāsāt Baksei Changkraṅ = Prāsād Pāksī cankraṅ « les tours (du roi) que l'oiseau couva », prince légendaires dont les aventures, amplifiées et défigurées par les traditions, défrayent encore mainte chronique locale au Cambodge. Nous verrons que les inscriptions et sans doute le monument lui-même datent du règne de Rājendravarman. Nous aurons occasion de reconnaître que Thvéar Kedei n'est pas le seul monument de ce règne portant le nom du roi « couvé par l'oiseau » et peut-être pourrions-nous identifier ce prince de la légende avec le roi Rājendravarman des textes épigraphiques.

Deux inscriptions avaient été écrites sur les parois de la porte centrale de ce petit monument de Thvéar Kedei : soit, à gauche, une inscription khmère de quarante lignes : à droite, une inscription de vingt et une lignes dont quatorze en sanscrit suivies de six en khmer et d'une dernière ligne sanscrite. Le texte en langue savante est le seul qui soit à peu près intact, tout ce qui a été écrit en khmer n'offre plus que de courts fragments à la lecture. Deux dates y sont données en chiffres, mais très mal écrites, et après une

étude plus approfondie nous devons rectifier les lectures erronées : 814 ou 812 s'aka, à droite, et 819 s'aka, à gauche, que nous avons faites dans un précédent déchiffrement (*Journal asiatique* 1883). Ces dates sont 874 ou 871 à droite, et 879 à gauche, donc du règne de Rājendravarman : au surplus ce roi est nommé dans ces inscriptions.

A la paroi de gauche nous lisons en résumé ceci :

En 874 s'aka = 953 A. D. le neuvième jour de la première quinzaine de māgha (janvier-février), mercredi, mansion lunaire de Rohini, un personnage le Vāp Pañ (envoyé probablement par) la Haute Dame (une reine sans doute) Mahendradevī, informa S. M. Rājendravarman que lors du règne de S. M. le roi qui est allé à Parames'vara (Jayavarman II qui régnait un siècle plus tôt) un ancêtre de ce Vāp Pañ, nommé Vāp Jātaveda, reçut en qualité de page et par faveur royale le pays de Sahakāra. Un autre ancêtre le Vāp Upendra reçut aussi par faveur royale le pays de Dvāravati. Un ancêtre de la Haute Dame Mahendradevī, le Vāp Kanthapās'a reçut de même étant page (du roi) le pays de Chok Trapek (goyaviers). Un autre ancêtre reçut encore une terre. La famille de la Dame (dont faisait probablement partie) le Vāp Pañ érigea des dieux au pays de Dvāravati, le dieu Campes'vara entre autres, fixa la répartition des offrandes et des redevances, du riz et des fruits. (Ce qui suit est très fragmentaire). Après une nouvelle mention de la Reine et du Vāp Pañ, l'inscription donne les limites des terres de la fondation religieuse. Il est à remarquer que vers le sud-ouest ces terres s'étendent jusqu'à la jungle (rnnām). D'autres champs donnés au dieu ont été demandés au roi régnant ou achetés de divers Vāp ou encore ont été demandés à un roi défunt dont le nom posthume n'a conservé que ses deux dernières syllabes « loka. »

A la paroi de droite, l'inscription sanscrite de seize lignes, dont l'état de conservation est excellent, avons-nous dit, contient, selon Bergaigne, une invocation à Visṇu qui y est adoré sous ce vocable et sous ceux de Vāsudeva de Hari, de Nārāyaṇa, de Madhvari, de Parātman et comme identifié à la syllabe mystique om. Sur les six lignes très fragmentaires qui suivent en langue vulgaire nous lisons : En 879 s'aka (fin 957 ou commencement 958 A. D.) le cinquième jour de la première quinzaine de Pusya (décembre-janvier), jeudi, mansion lunaire de Revati, le Mratāñ Nṛipabhaktivalla (bha?)... champs... sentence judiciaire... champs... la Haute Dame Mahen-

dradevi informa respectueusement Sa Majesté qu'elle offrait... au dieu S'rī Campes'vara. Un ordre royal prescrivit aux (mandarins des) rites royaux... plantations des bornes... limites des terres... La dernière ligne, sur cette paroi, écrite en sanscrit et très fragmentaire, paraît contenir une imprécation dont les effets « dureront autant que le soleil et la lune ».

Il paraît ressortir de ces textes que le petit monument de Thvêar Kedei dut être fondé vers le milieu de notre x^e siècle, Rājendravarman régnant, par une reine nommée Mahendradevī et par un membre de sa famille le Vāp Pañ et qu'il fut consacré à Vishnou, dieu fréquemment mentionné dans les inscriptions en langue vulgaire sous le vocable de Campes'vara.

Preah Bat Siri sach. — Les autres vestiges archéologiques de la province de Stoung présentent peu d'intérêt. Nous mentionnons entre autres le monument appelé Prasat Preah Bat Sirisach où un mur d'enceinte en limonite entourait plusieurs tours ou édifices. La plus grande de ces tours était construite en limonite. De nombreux débris de statues gisent à proximité de ces ruines.

Citons encore Vat Pou Prasat, une tour isolée construite en briques, où des inscriptions, entièrement effacées actuellement, ont été burinées sur les parois de la porte.

Khleang Khmaut. — De Kampong Chen en suivant la grande et antique chaussée qui conduisait au nord-ouest, on atteint Ansal Longéach, village bâti sur un affluent de droite de la rivière de Stoung. Ses habitants exploitent les bois de la région, taillent des pirogues et des jonques. Au delà est le Srok Kouk Lovieng dont la pagode appelée Vat Khleang Khmaut est construite sur un petit tertre qui fut sans doute l'emplacement d'un temple antique car on y rencontre des socles de pierre et des statues du Bouddha de la bonne époque. L'une surtout est remarquable par le choix de son beau grès comme par le fini de la sculpture. Le Maître, coiffé du mukuta conique, est assis sur les replis du dragon dont les sept têtes, décorées d'un chakra ou disque, se déploient en éventail pour l'abriter. Plus loin encore, le village de Popoul est bâti dans une plaine parsemée de beaux bouquets de bois non loin du ruisseau qui forme la limite de Stoung et de Chikrêng.



CHAPITRE XXII

CHIKRÈNG

La province de Chikrèng. -- La double chaussée-frontière. Kamphèng Sdach Kamlong et les inscriptions. -- Le Spéan Práp Tœus. -- Prasat Ch'kreng et ses inscriptions. -- Les monuments et les inscriptions de Pou Romchéang. -- Prasat Slap pedei. -- Le Spéan Ta Ong et les ponts voisins. -- Prasat Téap Chéi. -- Le groupe de Bèng Méaléa, les constructions des abords, le grand temple.

Chikrèng. — La dernière province du Cambodge actuel, celle de Chikrèng, s'étend entre le lac, Stoung, Khvao et la province siamoise de Siem Réap. Nous savons qu'elle fut détachée de Kampong Soay en 1869. De même que Stoung, elle tire son nom de sa principale rivière, le Prék Chikrèng ou Chakrèng ou Chhœukrèng, disent les indigènes. Et, de même qu'à Stoung, après la jungle boueuse du lac s'étend la grande plaine des hautes herbes d'aspect triste, pauvre, dénudé, que parsèment quelques rares bouquets de bois et que recouvre chaque année la vaste nappe de l'inondation. A la lisière de cette région, vers l'antique chaussée, de grands et beaux arbres d'essences résineuses tracent naturellement de larges avenues quelquefois cultivées en rizières. Les forêts-clairières dominant au nord. Les productions sont celles de Stoung.

Mais la population est rare dans cette province-frontière : elle ne compte que 606 inscrits obéissant à l'okñā Snêha Maitri, fonctionnaire à huit mille honneurs, de la Maison du roi, et subordonné du premier ministre. La police et la sécurité laissent souvent à désirer. Les habitants, dont la réputation est médiocre au Cambodge, accoutumés à se rendre justice eux-mêmes, volent, pillent : à l'occasion ils assassinent même leurs gouverneurs qui ont

trop souvent acheté leur charge et qui croient que dans ce pays reculé leurs exactions resteront ignorées ou impunies. Il y a peu de villages importants dans cette province. Le chef-lieu, Chikrèng, dissémine sur la rive droite de la rivière de ce nom ses maisons sur pilotis dont la plupart sont habitées par des Chinois qui concentrent entre leurs mains le faible commerce de la région.

La frontière. — La frontière, entre Chikrèng et Siem Réap, c'est-à-dire entre Siam et le Cambodge actuel, commence, au nord du grand lac, vers le 13^e parallèle, en un lieu appelé « la rive de la faim » à l'embouchure d'un cours d'eau où les pêcheurs construisent chaque année leurs huttes temporaires. Cette rivière que suit la frontière passe au village de Kâmpong Cham qui lui a donné son nom. Large d'abord d'une centaine de mètres, elle se rétrécit rapidement dès qu'on sort des plaines basses, et n'est bientôt plus qu'un maigre ruisseau qui est à sec en été.

En saison des pluies ce ruisseau coule entre deux énormes levées artificielles de terre, hautes de huit à dix mètres, larges de quinze à vingt, qui courent droit, à deux cents mètres l'une de l'autre et du sud au nord, sur une longueur de cinq ou six lieues. On se demande quel pouvait être le but de cette double chaussée, si ce n'est de marquer à l'est la limite de la province de la capitale. Elle n'a pas pu servir au transport des moellons du Koulèn au lac et de là à Angkor. Cette hypothèse que nous avons entendu émettre est inadmissible. La pente du terrain est trop accentuée pour que le ruisseau puisse transformer l'intervalle compris entre les levées en un bassin où les matériaux auraient flotté sur des radeaux. De plus ces chaussées ne s'étendent pas jusqu'au mont; tout au plus vont-elles à mi-route. Aucun débris, enfin, n'atteste cet usage, alors que de nombreuses pierres travaillées jalonnent, disent les indigènes de Siem Réap, la route directe qui traverse leur province depuis les carrières du Koulèn jusqu'à la capitale.

Au nord de cette double chaussée, la frontière continue droit vers le Koulèn en suivant, soit le ruisseau, soit une ligne conventionnelle qui doit tracer depuis longtemps la ligne de démarcation entre les provinces et par suite entre les deux royaumes.

Sdach Kamlong. — En pénétrant dans le territoire de Chikrèng par la sente qui suit à peu près les vestiges de la grande chaussée qui conduisait jadis des environs de Kampong Thom à Angkor et après avoir traversé

depuis Stoung plusieurs larges avenues de beaux arbres qui ressemblent à des parcs tracés par la nature, on atteint, à trois ou quatre lieues de Popoul, les ruines appelées Kamphèng Sdach Kamlong « forteresse du roi lépreux » ou encore Kuk Trach « galeries de l'arbre Trach¹ » et situées à cinq ou six cents mètres à l'est d'une pagode moderne appelée Vat Trach ou Vat Prap Tœus. Ces ruines sont celles d'un petit temple construit en grès et en limonite, comprenant un mur d'enceinte qui mesure une trentaine de mètres est-ouest sur une vingtaine nord-sud, une porte monumentale qui décorait le milieu de la face orientale de ce mur : et, à l'intérieur, un édicule et une tour ou sanctuaire. Tout est en décombres disparaissant sous une végétation exubérante. Et il est facile de reconnaître que ce petit monument a déjà été réparé autrefois, mais sans intelligence : les pierres de grès ont été remplacées en présentant tantôt leur face lisse tantôt un côté fruste. Nous avons découvert deux inscriptions sous les décombres de sa porte monumentale.

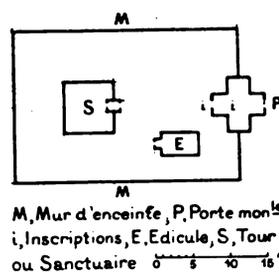


Fig. 84. — Schéma de Kamphèng Sdach Kamlong.

Une de ces inscriptions, tracée sur la paroi de gauche d'une porte intérieure de ce gopoura, ne laissait plus voir que quelques lettres. Les blocs de limonite de la voûte s'étaient écroulés et entassés devant la paroi. Les enlever eût été long, pénible, dangereux même. Après quelques tâtonnements, ils furent coupés à la hache et à la pelle afin de permettre l'estampage de ce document. Écrit en langue sanscrite il compte vingt-six lignes dont l'état de conservation est médiocre. L'écriture arrondie est à fleurons. Selon M. Barth qui les a traduits il n'y a pas grand chose à tirer de ces fragments qui contiennent : « Invocation aux divinités de la triade hindoue. Eloge d'un roi (?). Généalogie d'une famille de grands dignitaires et mention de l'érection d'un S'iva Visnu. Parmi les dignitaires mentionnés le plus en vue est un paṇḍita ou docteur du roi du nom de S'rī Yogis'vara » (qui pourrait bien être le dignitaire de ce nom que l'on retrouve dans d'autres inscriptions et en particulier dans celles de Preah Keo, province de Siem Réap.)

La seconde inscription a été estampée à la paroi d'une autre porte du

1. On les appelle aussi « Prasat Top ».

gopoura de Prasat Sdach Kamlong sur une pierre qui a été certainement remplacée ultérieurement : l'inscription s'y trouvant renversée tête en bas. Elle compte neuf lignes écrites en langue vulgaire et d'un état de conservation déplorable : les lettres devant être devinées sur l'estampage. Ce document commence par une date en chiffres, dont les traits sont usés, rayés, si peu nets qu'on hésite entre 891 et 980 s'aka. Nous penchons pour la première de ces dates confirmée, nous semble-t-il, par la mention d'un saint gourou qui doit être celui de Jayavarmanv, et aussi par l'écriture arrondie, suffisamment régulière, mais sans fleurons, dont la forme paraît indiquer une époque antérieure à Sūryavarman I^{er}. Le document daterait donc des débuts du règne de Jayavarman V. Ces réserves faites, nous y lisons en résumé qu'en 891 (s'aka) = 969 A. D., un ordre de donation de S. M. prescrivit au Seigneur son saint guru, à l'ācārya Seigneur... pandita qui furent chargés de..... biens offerts au dieu. Suivent les noms plus ou moins lisibles d'une vingtaine d'esclaves sacrés qualifiés « si » ou « tai » ainsi que l'indication de divers objets en métal, généralement en argent, parmi lesquels nous remarquons deux disques qui devaient être du genre de ceux qui servent encore de nos jours à certaines cérémonies solennelles de famille.

Spéam Prâp Tœûs. — A un quart de lieue au delà de ce monument, l'antique chaussée passait la rivière de Chikrêng sur un grand pont appelé Spéam Prâp Tœûs = Sbān Prap Dis, ou Spéam Preah Phtœus = Brah Phdis, semblable aux ouvrages de ce genre que l'on connaît par des publications antérieures. Construit en blocs de limonite, il mesure une centaine de mètres de longueur, une dizaine de largeur et autant de hauteur. Ses voûtes s'élèvent par assises successives et ses vingt arches ont une ouverture égale à l'épaisseur des piles. Sur son épais tablier des balustres de grès se terminaient à leurs extrémités par quatre têtes de dragons polycéphales qui sont aujourd'hui très abîmés. Malgré la faible ouverture de ses arches ce pont a résisté à la pression, au choc des eaux et tout ruiné et dénivelé qu'il est, il offre encore une grande solidité. Mais la rivière, au lit élargi, s'est finalement déplacée en rongant la berge orientale et a rendu difficile l'accès du Spéam Prâp Tœus qui est envahi en outre par la végétation et qui est loin de présenter l'aspect saisissant des trois autres grands ponts du Cambodge : le Spéam Ta Ong sur la même rivière et dans cette même province de Chikrêng, le Spéam Tœup et le Spéam Srêng construits sur le Sting Srêng.

Prasat Chikrèng. — Au delà du Spéan Preah Phtœus, la route continue à travers de belles forêts entrecoupées de clairières en suivant à peu près la rive droite du Sting Chikrèng et au bout de deux lieues elle atteint le chef-lieu. Srok Chikrèng, qui garde quelques vestiges de monuments anciens. Il n'y a pas à insister sur Prasat Samrong, tour qui était à deux kilomètres au nord de Chikrèng et qui n'est plus aujourd'hui qu'un tas informe de briques tirant son nom d'un grand arbre « samrong » qui le recouvre de son tronc et de ses racines : ni sur Kampong Preah Vihéar « la



FIG. 85. — Le village de Chikrèng aux hautes eaux. Dessin original de M. A. Tissandier.

rive du saint temple bouddhique », petit hameau où se trouve une statue de Brahma. Mais deux inscriptions khmères proviennent de Prasat Chikrèng = Prāsād Ji Kreñ, autre tour en briques située au chef-lieu même, à quatre cents mètres à l'ouest de Vat Chikrèng, la pagode actuelle : cette tour n'est plus qu'un amoncellement de briques sur un terre-plein. L'une de ces inscriptions était écrite sur une stèle qui fut apportée à la Vat Chikrèng ; l'autre était tracée sur une paroi de porte ensevelie sous les débris et que nous avons fait mettre au jour.

L'inscription de la stèle de Vat Chikrèng est gravée sur une seule face et elle compte douze lignes d'une écriture assez grande, cursive, peu soignée, dépourvue de virama, qui semble remonter au x^e ou au xi^e siècle s'aka. Son état de conservation est pitoyable ; la pierre est usée et les lettres sont souvent à peine visibles sur l'estampage même présenté à un jour convenable. Elle débutait par une date, dont le chiffre des unités, 6, s'est seul conservé. Nous y lisons qu'en ... 6 s'aka, un ācārya dont le nom manque, petit-fils d'un Mratāñ Kuruñ (gouverneur intérimaire sans doute), racheta une terre (bornée) au couchant par le pays du Mratāñ (de) Thpvañ Tyak « Tête couchée ». On indique le prix de cette terre en livres et onces d'argent, ainsi qu'en objets divers. D'autres champs sont offerts au dieu ou seigneur de Chpar Ransi¹ « Jardin des Bambous ». On spécifie leurs redevances annuelles en riz mondé. L'inscription se termine par des formules imprécatoires promettant le ciel aux fidèles qui observeront les clauses de la donation et menaçant de l'enfer les coupables qui les violeront.

L'autre inscription khmère de Prasat Chikrèng, gravée sur une paroi de porte, compte seize lignes rongées en partie par l'usure du temps ou le choc des briques. Les lignes du haut et celles du bas ont surtout souffert. Ce qui subsiste est très net. L'écriture, aux fleurons bien détachés, au virama régulièrement tracé et ondulé, est ronde, ferme et nette. Ce document qui débute par une date dont le chiffre des unités seul est douteux remonte au règne de Jayavarman V le roi qui monta sur le trône en 890 s'aka. En voici la traduction résumée :

En 894 (?) s'aka (= 973 A. D.), le septième jour de la seconde quinzaine de māgha (janvier-février), un chef des troupes (ou du peuple) et un chef des salariés (ou gens de location) donnent aux trois divinités, Ekādas'amukha « onze faces », Lokes'vara² « seigneur du monde » et Bhagavatī « la Bienheureuse », trois tai ou femmes esclaves qui sont nommées. Un autre personnage, qualifié Vāp, donne six gho ou serfs sacrés dont les noms sont aussi indiqués ; il donne encore 5 buffles mâles et 10 bœufs. Ceci au dieu Ekādas'amukha. Trois gho et cinq tai tous nommés (sont aussi donnés). Les présents d'un second Vāp consistent en un gho, 6 buffles, dont 2 mâles et

1. Cette expression qui paraît quelquefois dans les inscriptions khmères désignerait peut-être Gautama, car elle est l'équivalent indigène de ce nom de Veluvana donné au célèbre monastère où résidait habituellement le Bouddha.

2. Le Bouddha ou un Boddhisatva qui se trouve associé ici à des divinités brahmaniques.

10 bœufs. Ceci au dieu Lokes'vara. Du riz non écorcé et (les fruits d'un) jardin sont donnés aux trois divinités Ekādas'amukha, Lokes'vara et Bhagavati. Indication des champs (grevés par ces redevances).

Pou Romchéang. — Au delà du chef-lieu, la plaine triste, dénudée, inondée aux hautes eaux et semée de rares bouquets de bois, s'étend de nouveau à perte de vue. Ce n'est qu'à cinq ou six lieues de Chikrèng, alors que commence à se dessiner à l'horizon lointain la ligne des grands arbres qui couvrent l'énorme et double chaussée-frontière, qu'on atteint successivement : Vat Khsach « pagode du sable » le dernier hameau du Cambodge : Spéan Chaap, pont ancien en blocs de limonite et à parapets de grès, long d'une trentaine de mètres, construit sur une dépression marécageuse où coule un petit ruisseau, l'une des sources de ce Prék Kâmpong Cham qui marquera plus bas la frontière : et enfin les ruines de Pou Romchéang = Bo Ramjān. C'est le nom que l'on donne aujourd'hui aux vestiges d'une très ancienne cité du Cambodge, comprenant un bassin, une enceinte fortifiée et deux temples. La mare, au sud de la chaussée antique, est très grande, creusée rectangulairement : elle est infestée de crocodiles, disent les indigènes. Au nord de la chaussée, l'enceinte de la ville, rectangulaire aussi, longue d'un millier de mètres dans le sens est-ouest, large de deux à trois cents dans l'autre direction, n'est plus indiquée que par ses larges levées de terre dont la hauteur est encore de deux mètres cinquante. On n'aperçoit rien dans son intérieur : les deux temples étaient construits au dehors.

L'un, le moins important, à deux ou trois cents mètres au nord-ouest de l'enceinte, sur un petit tertre artificiel qui s'élève à sept ou huit mètres, était construit en blocs de limonite. Un mur d'enceinte de vingt mètres est-ouest, de quinze nord-sud, percé au milieu de sa face orientale d'une porte monumentale que flanquaient deux poternes, entourait un petit préau où on aperçoit un édicule et une tour ou sanctuaire. Ce petit édifice est très ruiné.

Le temple principal, sur un autre tertre artificiel, à l'ouest de l'enceinte de la ville, comprenait un mur en briques entourant un préau de quarante mètres est-ouest, sur trente nord-sud ; et, à l'intérieur, le sanctuaire qui devait être une galerie en croix que précédait un propylée ou galerie d'accès représentée encore par ses huit piliers ou monolithes de grès restés debout ; enfin deux tours en briques mieux conservées flanquaient ce sanc-

tuaire qui est aujourd'hui très ruiné, De nombreux morceaux de sculpture, remarquables par le fini de l'exécution, gisent à terre. Le motif le plus fréquemment figuré est celui d'un dieu dansant sur un éléphant qui est vu tantôt de face, tantôt de profil, Le linteau merveilleusement sculpté et encore en place, de la tour du sud, représente Vishnou couché sur le dragon, les pieds caressés par sa déesse; de son nombril sort le lotus dont la fleur sert de trône à Brahma que deux femmes adorent. Aux murs des autres faces de cette tour, les briques moulées représentent le Bouddha.

Cinq inscriptions ont été trouvées dans ce temple principal de Pou Rom-chéang, mais leur état est tel qu'on ne peut pas en tirer grand'chose, La pierre trop tendre a été rongée par les intempéries ou par l'usure du temps.

La première, une inscription de six lignes écrite au frontispice de la porte du sanctuaire est tellement effacée qu'on ne peut même reconnaître la langue qui devait être du sanscrit à en juger par la place qu'occupe ce document.

Sur la paroi de droite de cette porte avait été gravée une inscription de dix lignes, khmère celle-ci, et d'une écriture grande et cursive, La pierre fruste, mal préparée, s'est effritée, et on ne distingue plus que quelques rares fragments où nous reconnaissons le mot « tai » qualificatif des femmes ou esclaves sacrées et l'expression *Kamtvañ Kamrateñ añ*. Or le premier de ces titres n'est appliqué dans nos textes lapidaires qu'à *Sūryavarman 1^{er}* et à son fils *Udayādityavarman*. Cette inscription serait donc du *x^e* siècle *s'aka*.

Sur l'autre paroi de cette porte douze lignes presque complètement effacées sont les vestiges d'une inscription qui devait être plus étendue. On n'y lit que quelques mots épars : « champs », « mesures ». etc.

Les autres inscriptions khmères de ce temple, gravées sur deux des piliers monolithes qui sont encore debout devant la porte du sanctuaire, sont beaucoup plus anciennes que les précédentes. La langue, de même que l'écriture qui est antérieure à *Indravarman*, nous reporte aux textes des *vi^e* ou *vii^e* siècles *s'aka*.

Sur l'un des piliers du sud, l'inscription comptait une quarantaine de lignes d'une écriture assez régulière dans les lignes du haut, mais devenant cursive, mauvaise même, dans celles du bas. On y distingue encore quelques rares mots tels que : « esclaves » ; ce sont des *ku*, femmes et des *vā*, hommes ; « cadet », « biens » d'un *Tāñ* ou d'un *Poñ*. On appelait ainsi des personnages d'importance. On lit aussi *Vrah Kamratāñ añ* « dieu ou seigneur ».

Un des piliers de gauche ou du nord, portait la dernière inscription qui devait compter également une quarantaine de lignes et qui était écrite dans les mêmes conditions que la précédente : les lettres étant régulières dans les lignes du haut et devenant très cursives dans le bas de la pierre. Le texte en langue vulgaire était précédé de trois lignes de sanscrit où on lit le nom d'un personnage que l'on retrouve à la partie khmère quelques lignes plus bas, le Mahāgarjjitasīṅha. Ce serait lui qui offrirait à une divinité dont le nom a disparu un grand nombre d'esclaves sacrés, vā et ku, dont les noms suivent. L'état de cette inscription n'est guère meilleur que celui des autres.

En définitive, il résulte de l'examen des inscriptions de Pou Romchéang que ces textes furent gravés à deux époques éloignées l'une de l'autre, vers le VI^e et vers le X^e siècle s'aka. Nous avons ici un temple entier, et non plus de simples tours, dont la construction est certainement antérieure à celle d'Angkor Thom. Le fait est à remarquer.

Le hameau de Véal Réach = Vāl rāj « la plaine du roi » est à quelques lieues au nord de Pou Romchéang, vers l'extrémité septentrionale de la double chaussée-frontière. On rencontre dans ses environs deux petites tours en briques, ruinées et insignifiantes. L'une, au sud du village, est précédée d'un grand bassin rectangulaire dont elle porte le nom, le Lobœck Tram Khna. L'autre, Prasat Tameng, à une demi-lieue au nord de Véal Réach est entourée de son fossé.

Prasat Slap pedei. — Enfin, à une bonne lieue à l'est de Véal Réach, le monument de Prasat slap pedei « tours de la mort du mari », ou Prasat Khna Sla pedei, comprend trois petites tours en briques et un édicule. Les sculptures des linteaux des portes représentent des dieux brahmaniques entourés de nombreux adorateurs qui portent des éventails, des chasse-mouches et des enseignes. Les débris de plusieurs statues gisent sur le sol.

Spéan Ta Ong. — Le nord de la province actuelle de Chikrèng était traversé jadis par une autre chaussée ; celle qui venait de Prakhan, Khvao, Prasat Pram et qui conduisait, par le Spéan Ta Ong, Têap Chéi, au grand monument de Bèng Méaléa ; ces trois dernières ruines sont situées dans le territoire de Chikrèng. De là cette chaussée se prolongeait vers Angkor, la capitale.

Le Spéan Ta Ong était flanqué de deux autres ponts moins importants, mais construits de même en blocs de limonite. A trois kilomètres vers l'est, le Spéang Koméng « pont des jeunes gens », long de vingt mètres, haut de quatre, avait été jeté sur un petit ruisseau affluent de gauche de la rivière de Chikrèng et appelé de nos jours Aur Dach Chantop. A quinze cents mètres au delà du Spéan Ta Ong, le « petit pont » Spéan Tauch, long de quarante mètres, avait été construit sur une rigole ou dépression naturelle.

Sous le Spéan Ta Ong « pont de l'ancêtre Oñ » coulent les eaux de la rivière de ce nom qui vient des plaines au nord de Koulèn et qui prend plus bas le nom de Prèk Chikrèng. Entre tous les grands ponts des anciens Cambodgiens, celui-ci est le mieux connu. Construit en moellons de limonite qui atteignent jusqu'à deux mètres dans leur grande dimension, il mesure soixante-cinq mètres de longueur sur douze de largeur et huit de hauteur. Sa base puissante repose sur une couche de grès qui forme le lit de la rivière dont la largeur moyenne de trente mètres a été portée jusqu'à quarante-cinq. Cet agrandissement était nécessité par le peu d'ouverture des arches qui mesurent quatre mètres de hauteur et seulement un mètre quatre-vingts de largeur tandis que l'épaisseur des piles atteint un mètre soixante. Ces arches sont au nombre de quatorze. Aux extrémités, les culées s'appuient sur des massifs de terre parementés de blocs de limonite qui forment une vingtaine de marches. Sur les voûtes, les assises horizontales, placées d'abord dans le sens de la largeur du pont, sont disposées plus haut dans le sens de sa longueur. De larges dalles de grès recouvrent ce tablier que bordaient des parapets actuellement ruinés, des balustrades en corps de dragons dont les extrémités se redressaient en superbes morceaux de sculptures hauts de deux mètres qui déployaient en éventail leurs têtes multiples pour abriter des personnages représentés assis, les jambes croisées.

L'aspect général de cette œuvre architecturale est encore imposant. Sa solidité, qui paraît exagérée de prime abord, était nécessité par la violence des eaux s'engouffrant sous les arches aux crues. N'étant plus entretenu depuis des siècles il menace partout ruine, la forêt l'envahit, les racines des arbres écartent les lourdes assises : peu à peu les eaux le séparent de la rive orientale qu'elles fouillent et creusent tandis que l'autre rive s'ensable.

Teâp Chéi. — Prasat méan Chéi « la tour victorieuse » ou Prasat

Teàp Chéi = Prāsād Dāp Jai « la tour de l'armée victorieuse » est un petit monument, à une vingtaine de kilomètres du Spéan Ta Ong, dans un pays de forêts-clairières où la limonite du sous-sol apparaît de tous côtés en couches énormes. Il est précédé de la grande « Mare de la victoire » d'où part une avenue dallée conduisant à l'enceinte, petit mur rectangulaire de limonite qui est percé de portes de grès au milieu de chaque face ; celle de l'orient est monumentale. Dans le préau s'élevait, outre deux petits édicules, un sanctuaire en forme de galerie construit en grès, long de quatorze mètres, haut de huit, large d'abord de quatre, mais doublant cette largeur dans sa moitié postérieure où devait être le siège de la divinité. Ce sanctuaire était décoré de sculptures représentant principalement des femmes en adoration et il était percé de plusieurs portes : l'une à l'est, une autre à l'ouest et quatre sur la face méridionale.

Bèng Méaléa. — Au delà de Teàp Chéi, le sous-sol change de nature ; la limonite est remplacée par le grès qui annonce le voisinage du mont Koulèn, et bientôt on atteint l'important monument de Bèng Méaléa = Peñ Mālā, que quelques auteurs ont appelé à tort Preah Kèt Méléa ; ce dernier nom étant celui d'un roi légendaire. Il est situé près de la frontière siamoise, à moins de deux lieues au sud un peu est de l'angle du mont Koulèn et de Soay Kabal Tœuk. Un ruisseau coulant au nord du monument est actuellement la limite entre Chikrèng et le district de Khvao, province de Kampong Soay. Selon les indigènes, la chaussée antique longue d'une trentaine de lieues qui reliait Angkor, Méaléa et Prakhan est à peu près rectiligne, orientée est-ouest. L'assertion n'est pas tout à fait exacte : Méaléa étant sensiblement au nord de la ligne droite que l'on pourrait tirer de Prakhan à Angkor.

Le groupe de Bèng Méaléa comprend essentiellement : à l'est un immense bassin ; au delà, une vaste enceinte qui enveloppait de loin le temple et probablement la ville aussi : une première enceinte de ce temple fermée au moins sur trois côtés par un fossé ; une seconde enceinte formée par une galerie ; des bâtiments ingénieusement disposés à l'intérieur : une troisième enceinte entourant le sanctuaire central.

Plusieurs petites constructions dispersées alentour du grand édifice peuvent être considérées comme étant ses dépendances. Partant, selon notre méthode habituelle, de la périphérie pour terminer au centre, nous examinons tout d'abord ces constructions secondaires.

A quelques kilomètres de Méaléa, quand on vient de l'ouest, on rencontre, au pied d'un énorme bloc de pierre, un petit sanctuaire en forme de croix. Beaucoup plus près, à l'intérieur de la vaste enceinte de la ville et à quelques centaines de mètres à l'ouest un peu sud du grand temple, une autre construction, sans grand intérêt, appelée Prasat Daûn Chan « tour de l'aïeule Can », comprend : une petite enceinte rectangulaire en blocs de limonite qui mesure trente à quarante mètres de côté et qui est percée à l'est d'une porte monumentale, un petit édicule et le sanctuaire central qui est en grès.

D'autres petits édifices sont disséminés autour du grand bassin oriental qui commence à cinq cents mètres de l'enceinte extérieure du temple principal et qui s'étend jusqu'à quinze ou seize cents mètres de longueur sur huit cents de largeur. Ce lac fut creusé assez superficiellement et on dut compter sur les levées de terre du pourtour pour mieux retenir les eaux. Il porte les divers noms qu'on retrouve dans la plupart de ces immenses lacs creusés à l'est des grands temples ou des grandes résidences : Rahal, Badak pour Brah Tāk « lac sacré », Véal Bati et Véal Montî. Ce dernier terme qui semble être la corruption du sanscrit mandira « palais royal » pourrait bien indiquer que le palais s'élevait à proximité. Au milieu de ce lac qui est aujourd'hui desséché on aperçoit les vestiges d'une petite ruine appelée Balang = Pālān « autel » ; un mur de limonite haut de soixante centimètres y entoure un petit préau carré de dix mètres de côté où quelques longs blocs de grès taillés gisent à terre.

Notre séjour à Bêng Méaléa, groupe de ruine où aucune inscription n'a été découverte, ayant été bref et occupé à l'examen du grand temple, nous n'avons pas vu deux édifices secondaires que d'autres explorateurs ont signalés à proximité du lac : une pyramide désignée sous le nom de Krush (?) où on a pu reconnaître « des ruines de terrasses étagées avec de larges escaliers jadis ornés de statues, de lions, de dragons et d'animaux fantastiques » ; et le petit monument appelé Prasat Kong Phlouk « la tour du siège d'ivoire » qui était, d'après M. Delaporte, précédé d'une avenue dallée que bordait un double rang de stèles sculptées, partant d'une terrasse au bord du lac et aboutissant au mur d'enceinte à créneaux percé de portes monumentales. Ce mur entourait la tour et trois édicules qui en formaient jadis l'avant-corps. Ce petit édifice ne serait plus qu'un monceau de ruines.

On aperçoit des débris de poteries sur la haute levée de terre qui borde la face occidentale du lac et qui se prolonge au delà pour tourner ensuite à angle

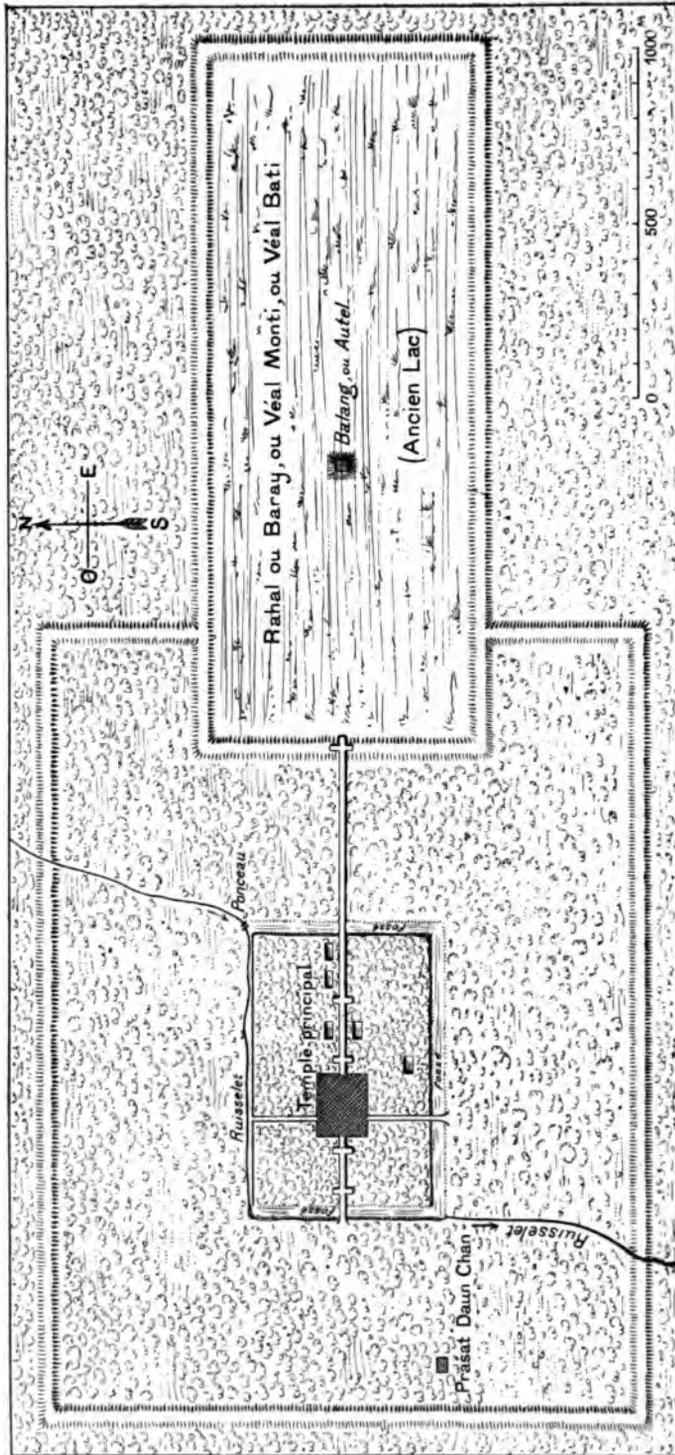


FIG. 86. — Schème du groupe de Bèng Mèzièr.

droit vers l'ouest en formant l'enceinte de deux ou trois kilomètres de côté qui entourait au loin la ville et son monument central qu'il est temps d'aborder.

Le grand temple. — La première enceinte de ce monument de Bèng Méaléa devait être palissadée sans doute, car elle n'est plus constituée aujourd'hui que par un fossé, mare boueuse de trente à quarante mètres de largeur

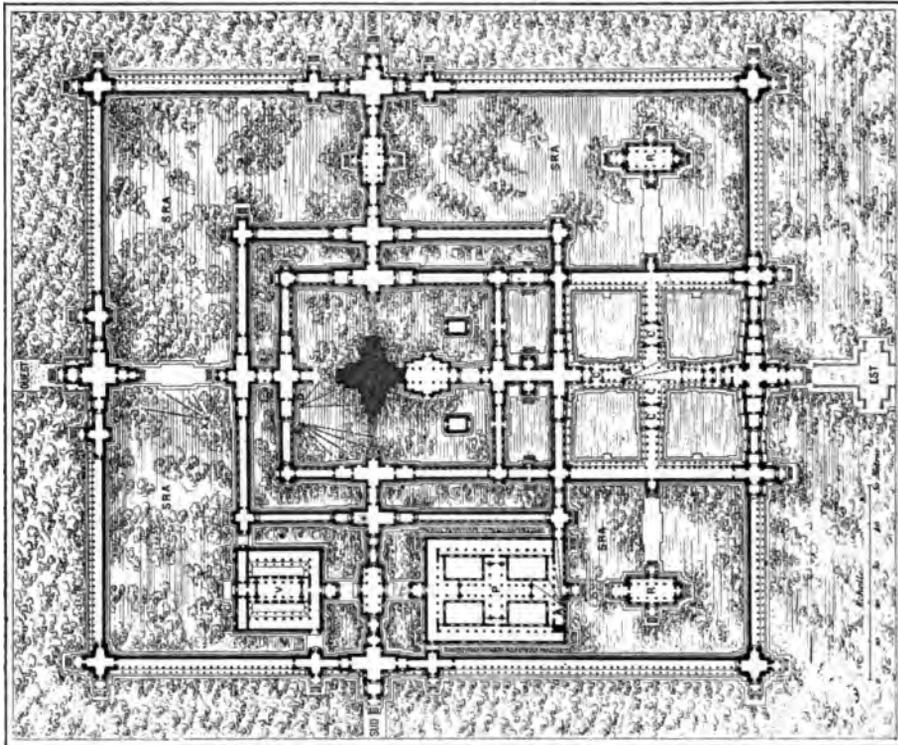


FIG. 87. — Plan du grand temple de Bèng Méaléa, par M. A. Tissandier.

régnant sur les trois faces : orientale, méridionale et occidentale, en déterminant un rectangle qui mesure de douze à quatorze cents mètres, est-ouest, et neuf cents dans l'autre direction. A l'angle nord-est de cette enceinte débouchait un ruisselet venant du nord qui devait inonder ce fossé : des débris de pierre indiquant à cet angle, un petit pont ou une sorte d'écluse. Ce ruisseau tournait là droit à l'ouest et formait la face septentrionale de l'enceinte, où il coulait probablement entre deux petits murs, si l'on en juge par les nom-

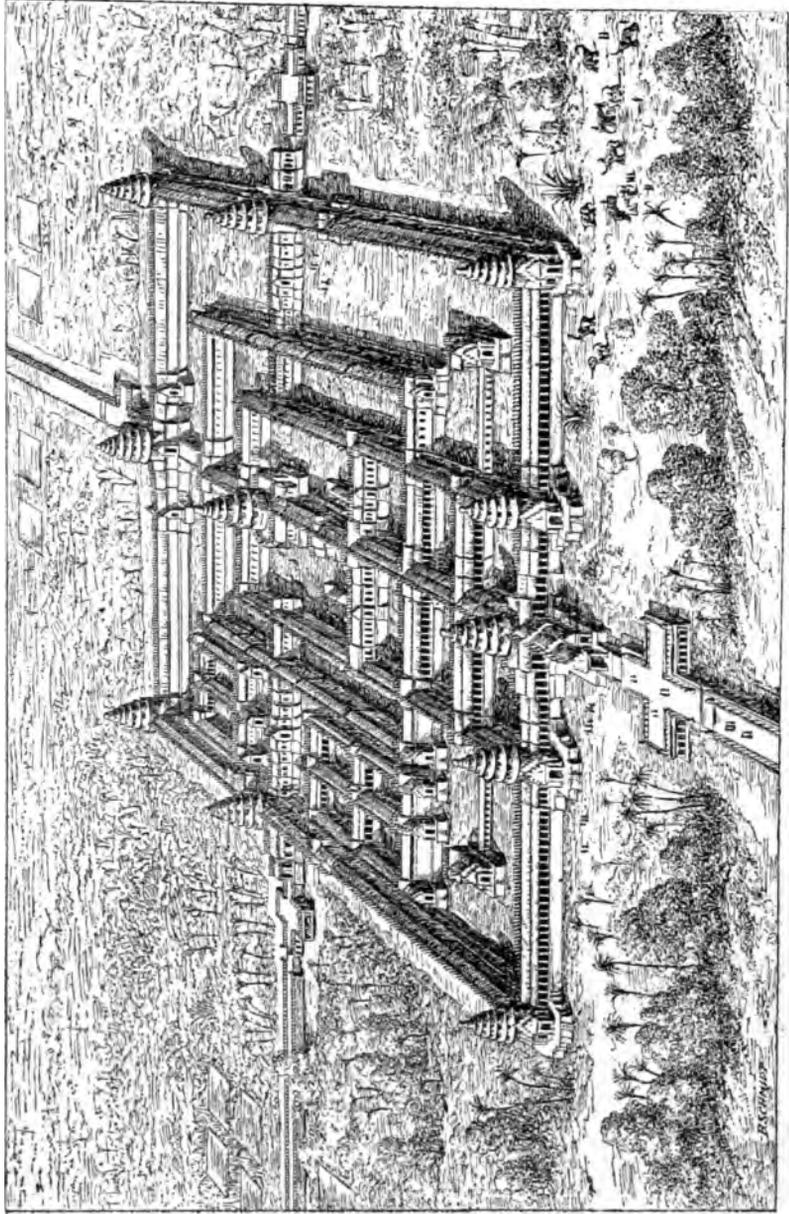


FIG. 88. — Vue restaurée du grand temple de Bông Méléa, par M. L. Delaporte.

breuses pierres qui semblent être sur deux rangées parallèles. Il n'y avait donc sur cette face de l'enceinte extérieure du monument de Bèng Méaléa ni fossé creusé, ni déblais disposés en levées de terre. Il est à présumer qu'une étude attentive du terrain démontrerait que ce ruisseau qui est ici à sec pendant plusieurs mois de l'année n'est autre que celui qui prend sa source à deux ou trois lieues au nord, c'est-à-dire à Soay Kabal Tœuk et qu'il devait alimenter également le grand lac oriental de l'antique résidence.

Les constructions en pierre du temple sont annoncées par quatre avenues recouvertes de larges dalles et bordées de stèles. L'une de ces chaussées, celle de la face orientale ou face principale commençait au Grand Lac, à cinq cents mètres de l'enceinte, à une esplanade ou terrasse à deux gradins coupée d'escaliers et décorée de lions. Sur les autres faces ces avenues commençaient à des belvédères semblables mais moins éloignés situés juste au dehors du fossé qu'elles traversaient sur des ponts massifs à très petites ouvertures. Toutes ces avenues s'étendaient à travers le parc sacré jusqu'à la seconde enceinte. Leurs ponts construits en limonite et en grès, aux arches rectangulaires, étaient décorés latéralement de deux rangées de colonnettes rondes soutenant les corniches que surmontaient de grands dragons formant balustrades. Avant d'atteindre la seconde enceinte où elles s'élargissaient en d'autres belvédères en forme de croix que supportaient et décoraient des colonnettes rondes de quatre-vingt-dix centimètres de hauteur, ces avenues passaient entre des groupes de pièces d'eau aux parois parementées de marches de pierre.

L'un de ces bassins, à l'est, le Srah keo ou « bassin sacré, précieux », qui mesure cinquante mètres sur vingt-cinq, est rempli d'une eau claire et potable, la meilleure que l'on puisse trouver dans le pays. On aperçoit aussi dans ce parc sacré quelques vestiges de tours ou édicules qui sont sans grande importance; il faut distinguer cependant, vers le sud-ouest, Prasad Top Tom, tour qui mesure quinze mètres de longueur en comprenant son avant-corps, et sept mètres de largeur: malgré les éboulements sa hauteur est encore de douze mètres: un dieu brahmanique était représenté debout sur les frontons sculptés de cette tour.

La seconde enceinte de ce monument si remarquable de Bèng Méaléa est reportée sensiblement vers l'ouest du parc. C'est une haute galerie rectangulaire construite en beaux blocs de grès, qui mesure environ cent soixante mètres sur cent quarante, qui était surmontée d'une voûte à deux étages et

d'une crête légère. Elle est aujourd'hui complètement obstruée vers les portes qui y donnaient accès. Construites au milieu de chaque face, ces portes monumentales, décorées de péristyles, surmontées de dômes étagés, s'élevaient graduellement sur des soubassements hauts de quelques marches seulement : tout le monument étant plan, c'est-à-dire bâti sur rez-de-chaussée. La porte d'honneur, à l'est, était triple et surmontée de trois dômes. Quatre autres tours ornaient les angles de cette enceinte dont il faut gravir les décombres pour atteindre les constructions originales qu'elle entourait.

A l'est c'étaient quatre cours basses ou plutôt quatre bassins carrés, symétriquement disposés, entièrement dallés et parementés de pierres, qu'entouraient de hautes galeries dont les voûtes étaient soutenues à l'extérieur par un mur plein et à l'intérieur par une double rangée de colonnes carrées. Ces bassins étaient séparés par d'autres galeries en croix, partout ajourées, leurs voûtes n'étant supportées que par une quadruple rangée de piliers carrés. Si bien que de tous côtés la vue pouvait jouir de la perspective ravissante des bassins sacrés et des portiques sculptés qui les encadraient. Les pilastres extérieurs des galeries supportaient des demi-voûtes latérales et des poutres de pierre les reliaient aux piliers intérieurs qui étaient plus élevés et qui portaient la voûte centrale. Toutes ces colonnades reposaient sur des soubassements dont les corniches sont elles-mêmes soutenues, au point d'entre-croisement des galeries, par de petites colonnes rondes.

La galerie transversale du milieu se prolongeait au nord et au sud par des ponts bas et découverts que supportaient aussi des colonnes rondes et qui conduisaient à deux beaux édicules construits à droite et à gauche des bassins et de leurs galeries. Toutes ces constructions, élégamment dessinées, devaient se prêter admirablement aux décors les plus variés lorsque les eaux les baignaient de tous côtés.

En effet, ce second parc de Bèng Méaléa était entièrement creusé en une vaste pièce d'eau qui ne donnait accès à la troisième enceinte que par les trois galeries longeant les bassins carrés de l'est et par des chaussées d'axe sur les trois autres faces. Au nord et au sud, ces hautes chaussées percées de caniveaux, étaient surmontées par des galeries à colonnades, tandis qu'à l'ouest, l'avenue était un spéan hal « pont dallé et découvert », admirable d'aspect, que décoraient latéralement des colonnettes rondes et basses. Construit en beau grès rose, il forme un décor merveilleux qu'encadrent les arbres et les lianes qui l'envahissent aujourd'hui.

Deux autres constructions isolées et placées l'une derrière l'autre occupaient une partie de l'espace qui s'étend vers le sud entre la seconde et la troisième enceinte.

Le plus grand de ces édifices, à l'est, construit sur un soubassement élevé de quelques marches, mesure trente-deux mètres sur vingt-cinq et reproduit à peu près les dispositions des bassins et des galeries croisées de la partie orientale de ce préau : quatre petites cours carrées qu'entoure une galerie à mur extérieur et à double colonnade intérieure et que séparent deux autres galeries croisées et à quadruple colonnade qui traversent l'édifice en ses deux axes.

Le plan du bâtiment de l'ouest diffère en ce que la galerie d'axe nord-sud est supprimée : au lieu de quatre petites cours, il n'y en a plus que deux dont la longueur est double de la largeur et qui flanquent une salle ou large galerie centrale dont le sol est élevé de quelques marches au-dessus des dalles de la galerie du pourtour.

Les murs d'enceinte de ces deux bâtiments dont la destination devait être spéciale sont très élevés et ne sont percés que de petites fenêtres placées hors de portée. A l'intérieur, les pierres sont polies et de très beau choix.

Les deux galeries que nous avons vues longeant extérieurement les bassins de l'est étaient dans le prolongement des faces nord et sud de la troisième enceinte où elles accédaient directement, de même que la galerie intermédiaire passant entre ces bassins conduisait à la porte d'honneur de cette troisième enceinte. Les hautes galeries du nord et du sud, ainsi que le pont de l'ouest, permettaient d'arriver aux portes des autres faces de cette enceinte qui était formée d'une galerie à murs pleins, élevés de sept à huit mètres, et ne prenant jour que sur le préau extérieur par de petites fenêtres haut placées. Une seconde galerie, semblable mais moins large, prenant jour vers le préau central, doublait la précédente dont elle n'était séparée que par un étroit couloir. Cette troisième enceinte, ainsi constituée par deux galeries distinctes, était décorée de portiques au milieu de chaque face et de fausses portes aux angles.

Enfin, dans le petit préau central, au delà de deux édicules tournés vers l'ouest, s'élevait le sanctuaire, une tour qui n'est plus aujourd'hui qu'un écroulement énorme de beaux blocs de grès.

Le monument tout entier fut construit en blocs de grès grisâtre, rosé quelquefois, mais toujours d'une grande finesse de grain. Les joints, excès-

sivement soignés, atteignaient une telle perfection de polissage par frottement que la pierre en s'effritant se détache souvent en minces feuilles, de deux blocs contigus qui semblent n'en former qu'un seul. Partout, dans le voisinage de ces ruines, le grès rose ou gris apparaît par blocs ou par bancs à la surface du sol : mais les plus beaux moellons devaient provenir des grandes carrières de Plnom Bei¹ « les trois monts » ou buttes qui sont situées au pied du Koulèn, à une lieue et demie à l'ouest-nord-ouest de Bèng Méaléa.

La décoration était digne du choix des matériaux. Plus de quatre cents frontons, presque tous ruinés aujourd'hui, étalaient les riches sculptures de leurs reliefs représentant des dieux brahmaniques montés sur des chars, sur des animaux fantastiques, entourés d'adorateurs et de nymphes célestes, ou bien se heurtant en d'effroyables mêlées. Le goût sobre et pur de l'ornementation s'accusait aussi par les fines arabesques qui encadraient des milliers de motifs gracieux prodigués de tous côtés sur les pilastres : séries de médaillons aux sujets variés ou bayadères divines debout dans leur niche ogivale, tenant à la main une fleur de nénuphar.

Si délabré que soit aujourd'hui ce beau monument qui croule de tous côtés, il atteste encore que l'art décoratif du Cambodge atteignit ici son plus haut degré de perfection. D'autres grandes ruines présentent des masses de pierres équivalentes et même supérieures : mais par le style, le choix des matériaux et la variété des décorations, par son architecture sobre, d'un goût parfait et abondante en élégants chefs-d'œuvre, Bèng Méaléa peut être classé immédiatement après Anghor Vat et le Bayon.

A l'époque de sa splendeur, lorsque les bassins aujourd'hui desséchés étaient remplis d'eau affleurant de tous côtés les ponts de pierre, les larges soubassements dallés des édicules et des galeries, l'aspect de cette Venise en miniature devait être d'autant plus charmant, d'autant plus saisissant que tout le pays d'alentour, au sous-sol rocheux, est sec et aride. Peut-être faut-il expliquer son nom de Bèng Méaléa, dont la première moitié est à signification douteuse, par Piñ Mālā « couronne d'étangs » ? D'aucuns le rattachent au souvenir d'un grand roi des légendes indigènes : Preah kèt Méaléa = Brah Ketu Mālā.

D'un autre côté, cet édifice a incontestablement un cachet spécial. Plus que tout autre monument, en exceptant, bien entendu, le palais des rois à

1. Le Bèn probablement de F. Garnier.

Angkor Thom, il semble avoir été aménagé pour servir d'habitation. Ses galeries fermées, très hautes, dépourvues de sculptures à l'intérieur, sont aussi spacieuses que pouvait le permettre le système employé pour la construction des voûtes cambodgiennes. La double galerie de la troisième enceinte permettait de bien isoler le sanctuaire central qui était peut-être le temple proprement dit.

Il faut encore remarquer que les explorateurs n'ont jamais trouvé ici ces statues isolées du Bouddha ou des dieux brahmaniques qui sont si communes dans tous les anciens temples cambodgiens ; les deux ou trois figurines bouddhiques absolument informes que M. Delaporte y a recueillies doivent remonter à une époque très postérieure à l'édification du monument et les quelques stèles plates représentant des figures de dieux ou de bayadères célestes encadrées d'ogives qu'on aperçoit disséminées dans les parcs ne sont pas des représentations des divinités adorées, mais des sortes d'ex-voto ou de bornes sacrées.

Nous avons déjà dit qu'aucun texte épigraphique n'a été découvert dans le groupe des ruines de Bèng Méaléa.

Nous avons proposé autrefois et nous proposons encore d'identifier ce chef-d'œuvre d'élégance et de bon goût architectural avec la Pūrī « résidence » que, selon nombre d'inscriptions sanscrites, le grand roi Jayavarman II établit sur le « mont Mahendra » dans les premières années de son règne. Un faste, un éclat incomparable accompagna cette fondation qui fut pendant des siècles considérée comme un événement prodigieux. Nous savons par les inscriptions trouvées aux environs de Soay Kabal Tœuk, district de Khvao, à deux ou trois lieues au nord de Bèng Méaléa et aussi par d'autres textes sanscrits que nous rencontrerons dans la province de Siem Réap que ce nom de Mahendraparvata s'appliquait au mont Koulên, du moins à sa partie orientale. Étant données les idées et les tendances des Cambodgiens, les traces du soulèvement volcanique qui s'étendaient en plaine pouvaient être considérées comme faisant partie du mont. Or, le monument est situé à moins de deux lieues du massif. Si l'hypothèse que nous émettons peut être admise, il en résulterait que Bèng Méaléa aurait été édifié aux environs de l'an 730 s'aka, c'est-à-dire vers 810 de notre ère chrétienne et que cet édifice serait l'un des plus anciens parmi les grands monuments du Cambodge.

TABLE DES GRAVURES DU TEXTE

	Pages.
Fac-simile de l'inscription sansrite de Bādāmi, Inde.	xiv
Fac-simile de l'inscription sansrite d'Ang Chumnik, Cambodge.	xv
FIGURE 1. — Pirogue de courses sur le fleuve, photographie Gsell.	3
FIG. 2. — Le fleuve à Phnom Pénh. Radeau et jonque du roi, photographie de M. Fournereau.	5
FIG. 3. — Un abri public, croquis de M. Prudhomme.	16
FIG. 4. — Européen en voyage, croquis de M. Prudhomme.	17
FIG. 5. — Charrette à bœufs et charrette à buffles, croquis de M. Prudhomme. . .	17
FIG. 6. — Attelage de bœufs à bosse. Dessin de M. Maréchal.	18
FIG. 7. — Un palmier borassus exploité, photographie de M. Fournereau.	19
FIG. 8. — Types d'aborigènes, photographies Gsell.	25
FIG. 9. — Type d'aborigène. Un Stieng, photographie Gsell.	26
FIG. 10. — Type d'aborigène, photographie Gsell.	27
FIG. 11. — Descendants d'immigrés tchames et malais, photographies Gsell. . . .	29
FIG. 12. — La charrue cambodgienne.	37
FIG. 13. — Le rouet.	38
FIG. 14. — Instruments cambodgiens : outils de charpentiers et de bijoutiers. . .	39
FIG. 15. — Forges et hauts fourneaux des Kouys.	40
FIG. 16. — Bonze, lion antique et caiti ou pyramide funèbre, photographie de M. Fournereau.	48
FIG. 17. — Bonze en chaire faisant la lecture religieuse, photographie Gsell. . . .	49
FIG. 18. — Bonze et temple moderne, photographie Gsell.	51
FIG. 19. — Musiciennes du palais royal, photographie Gsell.	59
FIG. 20. — Une princesse, d'après une photographie.	62
FIG. 21. — Trois Bakous ou Brahmes de la cour, en tenue de cérémonie.	64
FIG. 22. — Un mandarin.	67



FIG. 23. — Prisonniers à la chaîne.	87
FIG. 24. — Le pont inférieur du Sting Srèng, photographie Gsell.	107
FIG. 25. — Dragon en tête de balustrade, photographie de M. Fournereau.	117
FIG. 26. — Bouddhas non cambodgiens.	132
FIG. 27. — Statue de l'ancien Cambodge. Le Bouddha sur le Nāga, photographie de M. Fournereau.	133
FIG. 28. — Palmiers borassus et rizières inondées, près de Kampot, photographie de M. Faraut.	152
FIG. 29. — Tour de Kompèng, croquis de M. Prudhomme.	166
FIG. 30. — Ta Prohm. Le sanctuaire vu de l'est ; pilier monolithe et galerie septentrionale, dessin de M. Prudhomme.	176
FIG. 31. — Ta Prohm. Sanctuaire et galeries postérieures, vus du nord, dessin de M. Prudhomme.	177
FIG. 32. — Ta Prohm. Statue de divinité et petites figures du Bouddha, dessin de M. Spooner.	178
FIG. 33. — Statue de déesse de Ta Prohm, dessin de M. Spooner.	179
FIG. 34. — Plan du temple de Phnom Chi Saur, levé de M. Spooner.	187
FIG. 35. — Façade orientale du temple de Phnom Chi Saur, dessin de M. Prudhomme.	188
FIG. 36. — Vue extérieure du sanctuaire de Phnom Chi Saur, dessin de M. Prudhomme.	189
FIG. 37. — Vue intérieure du sanctuaire de Phnom Chi Saur, dessin de M. Prudhomme.	190
FIG. 38. — Un gardien sculpté sur un vantail de la porte du sanctuaire de Phnom Chi Saur, dessin de M. Prudhomme.	190
FIG. 39. — S. M. Norodom, roi du Cambodge, photographie Gsell.	204
FIG. 40. — Chaise royale à porteur. Dessin de M. Rabier.	205
FIG. 41. — Devant la pyramide de Phnom Pénh, photographie de M. Faraut.	213
FIG. 42. — La pyramide de Phnom Pénh, photographie Pestel.	214
FIG. 43. — La pyramide de Phnom Pénh, photographie Gsell.	215
FIG. 44. — L'Obbarach actuel et ses serviteurs, photographie Gsell.	232
FIG. 45. — La montagne de Ba Phnom.	233
FIG. 46. — Schème du temple de Kedei Ang.	241
FIG. 47. — Jeune prince cambodgien en tenue de cérémonie de la coupe des cheveux, photographie Gsell.	256
FIG. 48. — Actrice du palais royal, en costume de héros de théâtre, photographie Gsell.	257
FIG. 49. — Une dame du palais royal, photographie Gsell.	277
FIG. 50. — Schème du temple de Preah Théat Preah Srei.	284
FIG. 51. — Schème de Preah Théat Preah Chréi.	286
FIG. 52. — Schème de Preah Srei Krup Leak.	287
FIG. 53. — Schème de Bantéai Préi Nohor.	290
FIG. 54. — Temple de village, photographie de M. Leclère.	300
FIG. 55. — Cellules de bonzes, photographie de M. Leclère.	301
FIG. 56. — Bonzes cambodgiens, photographie de M. Leclère.	302

FIG. 57. — Musicienne du palais royal, photographie Gsell.	316
FIG. 58. — Musicienne du palais royal, photographie Gsell.	317
FIG. 59. — Schème de l'enceinte de Tôuk Ghha et des temples de Bos Preah Nàn.	324
FIG. 60. — Schème du temple appelé Kuk Tauch.	325
FIG. 61. — Schème du temple appelé Kuk Thom.	325
FIG. 62. — Tisseuses cambodgiennes, photographie de M. Faraut.	340
FIG. 63. — Tisseuses cambodgiennes, photographie de M. Faraut.	341
FIG. 64. — Statues de lions, photographie de M. Fournereau, à gauche.	352
FIG. 65. — Haches et flèches préhistoriques de Samrong Sèn.	355
FIG. 66. — Ornements préhistoriques de Samrong Sèn.	356
FIG. 67. — Hameçon, anneau et poteries préhistoriques de Samrong Sèn.	357
FIG. 67 bis. — Phnom Santhuk et les environs, levé de M. Sorin.	369
FIG. 68. — Vue de Kampong Thom aux hautes eaux, dessin original de M. Albert Tissandier.	371
FIG. 69. — Habitation d'un bonze cambodgien, dessin original de M. Albert Tis- sandier.	373
FIG. 70. — Schème de Prasat Dâp.	385
FIG. 71. — Schème de Prasat Khna Sèn Kéo.	388
FIG. 72. — Schème de Cheân Srâm.	389
FIG. 73. — Schème de Phnom Sândâk.	390
FIG. 74. — Schème du groupe de Kohker.	401
FIG. 74 bis. — Statue de Brahma, photographie de M. Fournereau.	403
FIG. 75. — Tour de Preah Théat, dessin original de M. A. Tissandier.	416
FIG. 75 bis. — Une bonzerie, dessin original de M. A. Tissandier.	417
FIG. 76. — Schème de Prasat Pram.	418
FIG. 77. — Schème du temple de Svay Kabal Tauch.	424
FIG. 78. — Schème du groupe de Prakhan.	431
FIG. 79. — Prakhan. Vue d'un édicule du premier préau, dessin original de M. A. Tissandier.	434
FIG. 80. — Prakhan. Fausse porte d'un édicule du second préau, dessin original de M. A. Tissandier.	435
FIG. 81. — Prakhan. Fausse porte d'un édicule, photographie de M. Faraut.	436
FIG. 82. — Prakhan. Plan de la troisième enceinte et des constructions qui la précèdent. Levé de M. A. Tissandier.	437
FIG. 83. — Kampong Chen. Sala sur pilotis des voyageurs et habitation du gou- verneur de Stoung, dessin original de M. A. Tissandier.	441
FIG. 84. — Schème de Kamphêng Sdach Kamlong.	449
FIG. 85. — Le village de Chikrêng aux hautes eaux, dessin original de M. A. Tis- sandier.	451
FIG. 86. — Schème du groupe de Bêng Méaléa.	459
FIG. 87. — Plan du grand temple de Bêng Méaléa, par M. A. Tissandier.	460
FIG. 88. — Vue restaurée du grand temple de Bêng Méaléa, par M. L. Delaporte.	461

TABLE DES CARTES HORS TEXTE

	Pages.
1. LA BASSE-COCHINCHINE.	136
2. KAMPONG SOM ET KAMPOT.	152
3. PEAM, BANTEAU MEAS ET TREANG.	160
4. BATI ET PROVINCES VOISINES.	192
5. DU PREK TENOT A POURSAT.	224
6. BA PHNOM.	240
7. LES PROVINCES DU TONLE TAUCH.	264
8. THBAUNG KHMUM.	280
9. DE CHHILAUNG A SAMBAUR.	296
10. ANLONG REACH ET CHOENG PREI.	320
11. KAMPONG SIEM ET STING TRANG.	336
12. BARAY ET KAMPONG LENG.	352
13. KAMPONG SOAY, MONUMENTS DE L'EST.	376
14. KAMPONG SOAY, PARTIE OCCIDENTALE.	424

TABLE DES CHAPITRES

CHAPITRE PREMIER

LE PAYS

	Pages.
Situation. — Étendue. — Climat. — Le fleuve. — Le delta. — Le Camoëns. — L'inondation. — Le Grand Lac. — Les poissons. — La pêche. — Les lagunes. — Les étangs. — Les savanes. — Les borassus. — Les herbes brûlées. — Les tertres. — Les monts. — La faune.	1

CHAPITRE II

LES HOMMES

La population. — Les aborigènes. — Les immigrés. — Les Khmèrs. — Leur physique. — Leur moral. — Les filles. — Le mariage. — La famille. — Les habitations. — Les pagodes. — Les cultures. — Les industries. — La langue. — L'écriture. — La semaine. — Les mois. — Les ères et les cycles. — La littérature. — La musique. — Les jeux. — Les fêtes. — Les funérailles. — La religion. — Les bonzes. — Le brahmanisme. — Les génies. — Les superstitions.	24
--	----

CHAPITRE III

LES INSTITUTIONS

Le roi. — Le couronnement. — Le palais. — Le harem royal. — Les sorties du roi. — Les dignitaires princiers. — La famille royale. — Les <i>Brah van</i> . — Les Brahmes ou Bakous. — Les mandarins. — Les ministres et leurs subordonnés. — Les fonctionnaires de la cour. — Les maisons princières. — Les provinces. — Les gouverneurs. — Les autres fonctionnaires provinciaux. —	
---	--

Les hommes libres. — Les rôles de la population. — Le patronage et la clientèle. — Les armées. — Les impôts. — L'impôt ou dime du riz. — Les impôts divers.	55
---	----

CHAPITRE IV

LES LOIS

Les codes. — La propriété. — Les divers domaines. — Les biens de mainmorte. — Les propriétés individuelles. — La famille. — Les successions. — Les prêts et les dettes. — Les lois criminelles. — Les peines. — Les vols. — Les adultères. — Les fornications. — Les crimes contre la morale. — Les juges. — La procédure. — La caution. — Les preuves et les épreuves. — La sentence. — L'esclavage. — Le servage.	79
---	----

CHAPITRE V

LES MONUMENTS

Aire. — Caractère. — Matériaux. — Bassins. — Chaussées. — Ponts. — Remparts. — Grottes. — Autels. — Cellules. — Tours. — Petits monuments à enceinte. — Grands édifices. — Statues. — Sculptures. — L'art cambodgien. — Destination des monuments. — État de ruine. — Épigraphie. — Inscriptions sanscrites. — Inscriptions khmères. — Aperçu historique.	103
---	-----

CHAPITRE VI

LA BASSE-COCHINCHINE

Les fleuves. — Le sol. — Les Khmers. — Bien Hoa. — Baria. — Saïgon, la stèle du musée. — Cay May. — Tay Ninh, le mont. — My Tho. — La plaine des jones. — Thap Muoi ou Prasat Pram Loveng et ses inscriptions. — Travinh. — Vinh Long. — Bassak. — Camau. — Soc Trang. — Cantho. — Long Xuyen. — Phnom Ba Thè. — Chaudoc. — Phnom Svam. — La stèle de Vat Thleng. — Hatien. — L'île de Phu Quoc.	128
--	-----

CHAPITRE VII

LA COTE ET TREANG

Aspect général. — Kampong Som. — Vat Phlong. — Véal Rinh et les Sauc. — Kampot, le pays, la ville. — Phnom Ngouk, la stèle. — Péam. — Phnom Prasat. — Phnom Khehâng. — Phnom Totoung. — Kouhéa Preah, la stèle. — Bantéai Méas, rivière et monts. — Phnom Moroum, la stèle de Preali Ongkar. — Vat Prasat. — Vat Kou. — Treang, le pays. — Preah Bat Chean Chum, les stèles. — Phnom Bayâng, le temple, les stèles. — La stèle	
--	--

de Trepeang Sàmbot. — Kampèng. — Phnom Preah Trepeang. — Phnom Sànloug. — Vat Pou, la stèle. — Prasat Thléai, l'inscription. — Pohnéa Hor, les inscriptions. — La stèle de Préi Mien.	149
---	-----

CHAPITRE VIII

BATI

Le pays. — Le lac. — Les lagunes. — La population. — La pêche. — Yéay Pou. — Ta Prohm. — Vat Bati et sa stèle. — Prasat Preah Kév. — Thmá Doh. — Ta Mau. — La stèle de Préi Sva. — La stèle de Vat Tenot. — Prasat Néang Khmau et ses inscriptions. — Phnom Chisaur, le temple et les inscriptions.	171
---	-----

CHAPITRE IX

DE PRÉI KREBAS AU PRÈK TENOT

Préi Krebas. — La stèle de Chamnon. — La stèle d'Anlok. — La stèle de Phléáin. — La stèle de Samrong. — Angkor bauréi. — Phnom Da. — L'Asrám Maharosei. — Les inscriptions d'Angkor baurei, la légende, l'identification de cette capitale. — L'inscription moderne. — Koh Thom. — Læuk Dèk. — Kien Svay. — Saang. — Kandal Sting. — Vat Krapæu Chhaet. — Vat Preah Théat et sa stèle. — Vat Prasat. — Kong Pisei. — Hù Phnou et sa stèle. — Preah Nirpéan et ses inscriptions. — Phnom Sruoch.	194
---	-----

CHAPITRE X

DE PRÈK TENOT A POURSAT

Le Prèk Tenot. — Phnom Pénh, la province, la capitale, la pyramide. — Les stèles. — Phnom Basèt et ses stèles. — Svay Chno. — Samrong Tong. — Oudong. — Préah Réach Tréáp. — Phnom Preah. — Lovèk, la ville, ses remparts et ses ruines. — Roléa Piier. — Bâbaür. — Kràng. — Kràkor. — Poursat, le pays. — Kampèng et son inscription. — Thpong. — Samrè.	211
---	-----

CHAPITRE XI

BA PHNOM

La province. — Le mont, Préah Viléar Thom, Vat Kuk, Vat Chakret. — Mésàr Ba Phnom, les offrandes aux génies. — Les inscriptions du mont Ba Phnom. — Le district de Kàndal. — Prasat. — Le district de Koh. — Vat Kedei Ang et les stèles. — L'inscription de Vat Krang Svay. — La stèle de Vat Ha. — Préah Péân. — Vat Prasena. — Yéay Téi. — Bantéai Chakrei. — Le district de Mé Chong. — Vat Préi Va, les inscriptions. — La stèle de Vat Kandal. — Le district de Mé Sàng. — La stèle de Tuol Preah Théat. — Khèt Romduol. — Khèt Svay Téap.	231
--	-----

CHAPITRE XII

LES PROVINCES DU TONLÉ TAUCH

Le Tonlé Tauch. — Péam Cho. — Lovéa Em. — Khsach Kândal. — Koh Sùtin. — Sithor. — Sithor Sdam. — La stèle de Snay Pol. — Kreanh Thom. — Sithor Kândal. — Préi Chœung Srok. — Vat Pnou. — Sithor Chhvéng. — La stèle de Vat Rosei Srok. — Vat Sithor. — L'inscription bouddhique. — Préi Vêng. — Bantéai Préi Nokor. — La stèle de Kéam Pradoes. — Nokor Trét. — Tuol Preah Théat. — Prasat Mébon. — Prasat Abau. — Vat Tlao. — Vat Thnâl Chéi. — Khét Toting Thngai.	253
--	-----

CHAPITRE XIII

THBAUNG KHUM

Le pays. — Téau, Ek, leurs amours, leurs malheurs. — Le génie de la province. — Les districts. — Phùm Prasat. — Tuol Charek. — Phùm Mien et ses inscriptions. — Preah Théat Préah Sréi et sa stèle digraphique. — Prasat Préah Théat. — Prasat Srâm. — Préah Théat Préah Chréi. — Préah Sréi Krup Leak et sa stèle digraphique. — Prahéar Antim. — Préah Théat Dâk Por. — Préah Théat Bâi Kriem. — Bantéai Préi Nokor, les inscriptions. — Prasat Phùm Andot. — Préah Théat. — Prasat Thna. — Préah Théat Trepeang Thmâ. — Prasat Samdei. — Prasat Chœung Ang et ses inscriptions. — La stèle du Phùm Kor.	274
--	-----

CHAPITRE XIV

DE CHHLAUNG A SAMBAUR

Chhlaung. — Kâncho. — Krachèh. — Trepeang Charek. — Samrong. — Preah Théat Kvan Pi. — Sâmbok. — Thmâ Krè. — Phnôm Châmbâk Méas. — Prasat Pram. — Sâmbaur, la province. — Prasat Kouk. — Vat Tâsar mo rōi. — Tuol Kouk Prasat. — Les inscriptions de Sambaur. — Identification de Sambhapura. — Les statues du pays de Sâmbaur.	295
--	-----

CHAPITRE XV

ANLONG RÉACH ET CHŒUNG PRÉI

Le pays entre-fleuves. — Kang Méas. — Muk Kâmpul. — Anlong Réach. — Les monts Pakri. — Phnom Chhdos. — Phnom Kangok Méas. — Chœung Préi. — Gholéa Châcha. — Phnom Kuk. — Phnom Bathéai. — Vat Chœung Préi. — Phnom Chœung Préi, le temple, le Preah Bat, la stèle digraphique. — Prasat Khvét. — Phnom Trâp, le temple, l'inscription. — Tœuk chha, le torrent, la ville, les temples de Bos Preah Nân, les inscriptions.	311
---	-----

CHAPITRE XVI

KAMPONG SIEM ET STING TRANG

- Kampong Siem. — Phnom Thèt. — Petits monuments. — Dàmbàng Dèk. — Le temple de Ya Hom. — Les stèles de Kràlong, de Vat Tremok, de Prèk Krebau. — Phnom Bachéi, le temple, les inscriptions modernes. — Han Chéi, les ruines, les inscriptions. — Sting Trang. — Sauphéas. — Spœù.. 329

CHAPITRE XVII

BARAY ET KAMPONG LENG

- Baray, la province. — Kuk Nokor. — Vat Baray, l'inscription ancienne, les inscriptions modernes. — Tenot Chum. — L'inscription de Prasat Ta Hèm. — La stèle de Prasat Ta Kéo. — Kampong Leng, le pays. — La station lacustre de Sàmrong Sèn. — Phnôm Ti Pir. — Phnom Kàngrei. — Phnom Ponerai. — Phnom Tùk Méas. — Les tours de kalo. — Les tours de Basrei. — L'inscription du Phùm Da. 344

CHAPITRE XVIII

KAMPONG SOAY

- Le pays. — Les rivières. — Les habitants. — Les districts. — Santhuk. — La tour du Phum Prasat. — Phnom Santhuk. — La stèle de Kakoh. — Kampong Thom. — La stèle de Vat Kédéi Char. — Mâhà. — Srengè. — Prasat Andèt. — Préi Kedei. — Phnom Barieng. — Neak Ta Palup. — Preah Roung. — Trepeang Præs. — Chhæu Téal. — Les tours de Kouk Khlong. — Ngon. — Prasat Chéachul. — Srè Kandal. — Phnom Dèk, l'industrie du fer. — Prasat Beng, l'inscription. — Srè Athupedei. — Prasat Khna. — La stèle de Tuol Prasat. — Preah Khleang. — Phnôm Koul. — Prasat Prayong. — Preah Lean. — Prasat Srè Ta Chæu. — Thbèng, le mont, Prasat Preah Théat, Prasat Samlanh. Phùm Réach Sdach, Trepeang Prasat, Prasat Sèn Chum. — La stèle de Neak Ta Charek. — Prasat Dàp, le pays, le monument. 364

CHAPITRE XIX

PROMOTÉP ET KOH KÉR

- Promotép, le pays, les petites ruines. — Prasat Khna Sèn Keo. — Bântéai Chèân Sràm. — Phnom Sândak, le temple, les inscriptions. — Koh Kér, les abords, Prasat Pram, Prasat Néang Khmau, Prasat Roluh, Prasat Chen, Andaung Préng, le Rahal, les monuments de l'est, les grands lingas. — Le temple principal. — Les inscriptions. — Identification de Koh Kér. 387

CHAPITRE XX

LE DISTRICT DE KHVAO

Le pays. -- Prasat Spéan Chéi. -- Prasat Chhük. -- Preah Khpour. -- Prasat Phnom Méréch, l'inscription. -- Khvao Preah Théat. -- Prasat Ta Ein. -- Prasat Pram. -- Phnom Roï, les bassins. -- Prasat Pram. -- Prasat Nang Kou. -- L'inscription de Prasat Dambauk Khpos. -- La stèle de Neak Ta Bak Kà. -- Kouk Rosci. -- Prasat Angkui. -- Prasat Popél. -- Le mont Koulén. -- Svay Kabal Tæuk. -- Prasat Ta Dong. -- Pœung Keng Kang, l'inscription. -- Préah Put Krom. -- Kouk Prasat. -- Pœung Chhat. -- Preah Put Lœu, les inscriptions. -- Pœung Preah Thvéar, l'inscription. -- Les districts de Nokor Chum et de Hém Bauvan.	412
--	-----

CHAPITRE XXI

LOVÉA KASSANG ET STOUNG

Le district de Lovéa Kassang. -- Le groupe de Prakhan, les bassins. -- Preah Damrei. -- Preah Thkol. -- Le grand temple, son caractère bouddhique. -- L'inscription. -- Considération sur la date et l'identification de Prakhan. -- La province de Stoung. -- Ampil Rolœum, les inscriptions. -- Prasat Svay Ier. -- L'inscription de Tuol Péi. -- Srei Tùl. -- Thvéar Kedei, les inscriptions. -- Preah Bat Sirisach. -- Vat Pou Prasat. -- Vat Khleang Khmaut.	429
---	-----

CHAPITRE XXII

CHIKRÈNG

La province de Chikrèng. -- La double chaussée-frontière. -- Kamphèng Sdach Kamlong et les inscriptions. -- Le Spéan Práp Tæus. -- Prasat Chikreng et ses inscriptions. -- Les monuments et les inscriptions de Pou Romchéang. -- Prasat Slap pedei. -- Le Spéan Ta Ong et les ponts voisins. -- Prasat Tèap Chéi. -- Le groupe de Bèng Méaléa, les constructions des abords, le grand temple.	447
Table des gravures du texte.	467
Table des cartes hors texte	470

